NOUVELLES FRONTIÈRES 3

Onze récits de science-fiction choisis par Alain Dorémieux

FICTION SPECIAL N° 26
N° 271 bis de la revue **FICTION**
Editions OPTA, 39, rue d'Amsterdam 75008 PARIS

SOMMAIRE

CHRISTINE RENARD
Les mondes intérieurs 5

RENE DURAND
Loin 26

BERNARD BLANC
Légèrement vêtue de fleurs, elle s'entraînait au pistolet automatique 51

JEAN-PIERRE HUBERT
Secondes de vérité 79

SACHA ALI AIRELLE
Rien qu'une image 100

YVES MALBEC
Silence sur le Pacifique 19

CHRISTIAN VILA
Cauchemar psychomoteur 144

SAMI LEKHAL
L'affaire Nathalie Wheeled 168

JEAN LE CLERC DE LA HERVERIE
Le stress me rend amok 178

JAN DE FAST
Copies conformes 202

CHRISTIAN LEOURIER
Le triptyque de Khor 226

INTRODUCTION

Les anthologies de nouvelles de science-fiction françaises continuent de bien se porter, en cet été 1976. Après *Dédale 2, Retour à la Terre 2* et *Nouvelles Frontières 2,* voici *Nouvelles Frontières 3,* où l'on retrouvera cinq des douze participants du précédent recueil, aux côtés de six autres auteurs (dont deux nouveaux venus). Ceci en attendant la parution, au cours du deuxième semestre, de deux anthologies originales que j'ai programmées dans la collection « Nébula » : *Banlieues rouges,* un choix de textes « méchants » et violents, compilés par Houssin et Vilà (au sommaire : Jean-Pierre Andrevon, Jean-Pierre Hubert, Dominique Douay, Philip Goy, Daniel Walther, Christian Léourier, Sacha-Ali Airelle, Jean Le Clerc de la Herverie, René Durand, Dominique Roffet, Roger Gaillard, Joël Houssin et Christian Vilà) et *Les Serviteurs de la Ville,* premier tome d'un cycle collectif lancé par Jeury et présenté par Douay (textes signés de Michel Jeury Katia Alexandre, Christine Renard, Martial-Pierre Colson, Joëlle Wintrebert, René Durand, Jean-Pierre Fontana et Jean-Pierre Andrevon).

Mais revenons à ce *Nouvelles Frontières 3.* Il s'ouvre sur un récit qui aurait déjà dû figurer dans le n° 2 et qui en fut chassé faute de place, ce qui fit accuser les Editions Opta de basses manœuvres antiféministes par les tenants de l'année de la femme, car il s'agissait (manque de chance) du seul auteur féminin du lot : Christine Renard ; que Christine me pardonne une nouvelle fois cette discourtoise suppression d'un texte qui avait été annoncé comme devant paraître : elle se retrouve ici à la place d'honneur, qu'elle mérite de toute façon par la qualité de sa nouvelle. Vient ensuite le nouvel auteur-choc de 76 : René Durand, dont la signature commence à fleurir un peu partout ; il écrit avec ses tripes et ses fantasmes, sa prose hérisse et fait mal ; elle peut révolter mais ne laisse pas indifférent. Bernard Blanc lui succède, avec une nouvelle narration unanimiste/onirique/éclatée dans la même veine poétique et atroce que son précédent récit dans N.F. 2 ; je me demande pourquoi Blanc ne se consacre pas définitivement à la littérature en lâchant la critique : il pourrait exprimer tout autant de choses qui lui tiennent à cœur et serait la bête noire de moins de gens ! En quatrième position, nous trouvons Jean-Pierre Hubert, dont j'ai publié il y a quelques mois le premier roman : *Planète à trois temps* ; Hubert adore les histoires planétaires un brin ringardes et ne s'en cache pas ; c'en est une qu'il nous donne ici. Rien de traditionnel par contre dans le texte de Sacha-Ali Airelle (nom qui fleure le pseudo : qui est-ce ? qui est-ce ? Sadoul le révèlera bien un jour) ; là, ça tourbillonne, ça déménage, ça échevèle à tous crins, bref c'est de la *niou ouéve* garantie, oui m'sieur. Après cette petite démonstration, on trouve un débutant, Yves Malbec, qui ne se tire pas si mal du redoutable honneur d'être publié pour la première fois ; certains diront que son truc est trop intellectuel, mais pourquoi pas ? Survient à sa suite Christian Vilà, avec un récit que j'estime très supérieur à celui que j'avais sélectionné de lui pour N.F. 2 ;

Vilà n'écrit pas encore comme un pro, mais il sait où il va, et c'est ce qui compte. Nouveau débutant après cela : Sami Lekhal, qui s'est amusé à concocter une histoire d'ordinateur entièrement racontée sous forme de dossiers ; ça va amuser les typos (ou bien dit-on maintenant « clavistes », à l'heure de la photocomposition ?). Et on passe à l'un de mes petits poulains favoris : Jean Le Clerc de la Herverie, dont j'ai également publié le premier roman : *Ergad le composite* ; je ne suis jamais vraiment très sûr de piger ce qu'il veut dire, mais j'adore sa manière à la fois sophistiquée et décontractée d'écrire (un jeune Lafferty en herbe, dans son genre). Et pour finir retour à la tradition avec les deux derniers récits du sommaire : celui de Jan de Fast (transfuge du Fleuve Noir) et celui de Christian Léourier, le plus long du recueil et l'un des plus intéressants.

Il y a un critique qui m'a engueulé en disant que *Nouvelles Frontières 2* était une merde et que je ferais mieux de ne pas m'amuser à faire des anthologies françaises alors que je réussis bien mieux les anglo-saxonnes. Il oublie simplement qu'il est beaucoup plus facile de faire une antho anglo-saxonne en ne triant que du premier choix sur une énorme masse de textes. Pour les nouvelles françaises, la quantité des auteurs et leur production ne sont pas encore telles qu'on puisse en arriver là. Qu'il soit donc bien entendu que je ne prétends pas présenter à tout coup une collection de chefs-d'œuvre. Mais je pense que le meilleur moyen de donner aux auteurs français la possibilité de faire leurs preuves, c'est encore de leur permettre d'être publiés. C'est ce que je m'efforce de faire chaque fois qu'ils me semblent en valoir la peine.

Alain DOREMIEUX

LES MONDES INTERIEURS

par Christine Renard

ILS étaient trois assis autour d'une table devant une large fenêtre donnant sur le campus : Dimitri qui était vieux et alerte, Claudia qui était jeune et très belle, et Hubert qui avait quarante ans et une grande expérience en toutes choses, ce qui lui donnait un regard sagace.

– Hubert, dit Claudia, il faut que vous nous départagiez. Dimitri veut envoyer une malheureuse candidate là-bas ; c'est une fille tout-à-fait veule, elle ne s'en sortira pas. J'ai l'impression de l'envoyer à l'abattoir.

Hubert tira sur sa pipe.

– Qu'est-ce que c'est que cette fille ? L'espèce de larve que vous avez parquée dans la pièce à côté en attendant ?

– Exactement ; seulement l'espèce de larve – comme vous dites – a fait de temps à autre des dessins étonnants et des poèmes admirables, et elle a eu dans son enfance un traumatisme qui sort de l'ordinaire.

Hubert leva les sourcils et attendit sans répondre.

– Voilà, dit Claudia de sa belle voix posée, voilà : des parents très jeunes, un père très volage, une mère très fofolle, une grand-mère très autoritaire...

© 1976, *Christine Renard et Editions Opta.*

– Bon, ce n'est pas *très* extraordinaire !

– Attendez donc, au lieu de couper tout le temps. Donc, une petite fille, Elisabeth, jolie, brillante. Elle a cinq ans, et sa mère est enceinte du deuxième bébé quand on annonce à l'école où va Elisabeth une épidémie de rubéole, et on demande aux mères enceintes de garder leurs enfants à la maison pour ne pas faire courir de risque au fœtus. La mère ne tient aucun compte de l'avertissement. La petite fille attrape la rubéole, la passe à sa mère à qui toute la famille conseille vivement de se faire avorter. Mais elle refuse. Le bébé, une fille appelée Anne, naît aveugle et meurt un mois plus tard sans qu'on sache vraiment pourquoi. Bon, il paraît que la mère a montré le cadavre de l'enfant à Elisabeth et lui a dit quelque chose qui a terrorisé la petite, laquelle est restée plusieurs semaines sans parler et a régressé par la suite. La mère s'est suicidée quelques mois plus tard. Le père s'est remarié, mais il semble bien qu'Elisabeth, élevée surtout par une grand-mère extrêmement rigide, ait été très peu aimée.

– De toute façon, dit Dimitri, il faut bien dire qu'elle est très peu aimable. Elle pourrait être très jolie, mais elle est bouffie car elle se bourre de sucreries. De plus, elle s'habille comme une souillon, promène un air endormi derrière de grosses lunettes. Elle n'a que des échecs dans tous les domaines. Si vous ne l'envoyez pas faire un tour là-bas, elle est perdue.

– Et, d'après Claudia, dit Hubert, si elle va là-bas, elle est perdue aussi ; seulement, si je comprends bien, elle ne perd pas grand-chose.

– Non, dit Claudia calmement, pas grand-chose, seulement la vie, et elle a vingt-deux ans.

– Quelle vie ? demanda Dimitri. Elle n'a aucune joie, elle est terrorisée, elle accumule les échecs. Quelle vie ?

– Très bien, dit Hubert, je la rejoins là-bas, je la suis et j'interviens quand il faut.

– Vous aviez dit que vous n'y retourneriez plus, lança Claudia avec colère. J'ai l'impression que ça ne finira jamais, mais il semble bien que moi, je n'aie rien à dire.

Elle se leva, ouvrit la porte.
– Mademoiselle, cria-t-elle, voulez-vous venir ?

Elisabeth suivait l'Appariteur. Ce Bureau d'Orientation où on l'envoyait était vraiment très loin du Hall Central. Depuis longtemps déjà, ils ne croisaient plus personne. Ils traversèrent les couloirs de la vieille université où nul n'allait plus jamais. Des portes étaient ouvertes sur des salles vides et elle entendait ses pas et ceux de l'homme résonner sur les dalles de pierre.

Enfin l'Appariteur, qui n'avait pas proféré une parole, ouvrit à l'aide d'une grosse clé une porte qui donnait dans une pièce étroite, meublée de quelques chaises et d'un bureau de bois blanc, sur lequel reposait un téléphone d'un modèle ancien.

– Bien, dit l'homme, moi je m'en retourne maintenant, et je suis obligé de fermer à clé. Quand vous voudrez revenir, vous téléphonez, c'est tout. C'est la porte en face, bonne chance?

Elisabeth s'approcha. Une pancarte défraîchie était recouverte d'une fine écriture manuscrite.

Attention !
Vous êtes dans un SAS
Cette porte donne sur les Mondes Intérieurs.
IL EST IMPERATIF
de la refermer quand vous l'aurez passée.
L'étanchéité entre les Mondes Intérieurs et la réalité
DOIT ETRE ASSUREE.

Elisabeth pensa au chemin qu'elle venait de parcourir, pensa au téléphone à portée de la main. Elle pouvait appeler, on viendrait la chercher. Et puis quoi ? Les couloirs déserts de la vieille université, l'université nouvelle, le campus, les problèmes insolubles, les échecs interminables...

Elle ouvrit la porte, passa le seuil, claqua le battant derrière elle.

Aussitôt, l'air ambiant l'oppressa. Il semblait lourd, comme épais, presque poisseux. Il y avait partout une végétation blême qui se mouvait très lentement ; pourtant, on ne sentait pas de vent. Çà et là brillaient des flaques verdâtres surmontées d'un brouillard immobile. De gros oiseaux noirs volaient sans bruit. Sous le ciel grisâtre qui semblait un énorme couvercle étouffant toute vie, le paysage était absolument morne.

– Cet endroit vous plaît-il ? dit une voix d'homme.

Elisabeth sursauta. Elle n'était pas seule et ne s'en était pas aperçue. Intimidée, elle regarda à peine son interlocuteur et balbutia une réponse inintelligible.

– Je vous ai demandé si cet endroit vous plaît, reprit-il, car enfin c'est chez vous, c'est *votre* monde.

Elle lui jeta un regard un peu égaré.

– Je ne sais même pas où je suis, murmura-t-elle.

Il rit, et Elisabeth sursauta de nouveau.

– Eh bien, dit l'homme, vous vous trouvez physiquement dans le monde du subconscient, de votre subconscient, ou plutôt dans une traduction approximative de votre univers intérieur. Voyez-vous, le subconscient est tellement riche qu'il faudrait une vie pour en reconstituer une infinie partie dans son intégralité. Mais vous bénéficiez d'une invention (appelons ça ainsi faute de mieux) qui réussit à nous livrer les plans principaux du paysage et des événements intérieurs. Petit à petit, d'une étape à l'autre, d'une image à l'autre, vous arrivez à la racine de vos problèmes. Tel est le principe. C'est l'analyse onirique qui a servi de point de départ.

Elisabeth regardait avec appréhension les gros oiseaux noirs. Elle désigna l'ensemble du paysage.

– C'est comme si j'étais dans un rêve ?

– Ce n'est pas « comme si » ; c'est simplement que vous y êtes. En chair et en os. Vous allez affronter vos fantasmes et j'espère bien que vous débrouillerez vos problèmes. Vous serez belle et brillante quand vous reviendrez... si vous revenez.

Elisabeth frissonna.

– Je pourrais ne pas revenir ?

L'homme se racla la gorge, tapa sa pipe sur le talon de sa chaussure.

– Voyez-vous, reprit-il, c'est l'invention la plus merveilleuse qui soit, mais elle est parfois meurtrière. Beaucoup sont morts ici, dévorés par leurs fantasmes.

Elisabeth s'appuya au mur qui était celui de la vieille université.

– Supposez, continuait-il, supposez un sujet qui rêve habituellement de bêtes fauves... Mais, au fond, je ferais mieux de vous prendre, vous, comme exemple. Dites-moi quel est votre cauchemar préféré ? Enfin, votre cauchemar le plus habituel ?

Elisabeth ferma les yeux, lasse à mourir.

– Je m'enlise, murmura-t-elle, je m'enlise, quelqu'un veut que je m'enlise, je crois que c'est une fille, elle veut que je m'enlise pour lui céder la place, parce que j'occupe la sienne indûment... une fille, oui, c'est une fille, mais je ne sais pas qui elle est, je ne l'ai jamais su.

– Eh bien, ici, reprit Hubert, les dangers sont réels. Vous vous enliserez vraiment ; du moins, il se peut que vous vous enlisiez vraiment. Et que vous en mouriez. Habituellement, quand vous rêvez cela, au moment où vous suffoquez, vous vous réveillez ou vous changez de rêve. Mais ici, vous y serez physiquement, vous suffoquerez vraiment, et vous mourrez vraiment. Ceci dit, vous pouvez retourner en arrière maintenant.

Elisabeth secoua la tête.

– Je reste. Ça dure combien de temps, ce périple ? Si je reviens, je reviens quand, dans combien de temps ?

Il eut un geste vague.

– Ça dépend. Un an peut-être, jamais moins en tout cas ; parfois dix ans, quinze ans... Il n'y a pas de limite. Mais cela n'a aucune importance. Vous n'êtes pas dans l'espace-temps de la réalité. Vous savez sans doute que quelques secondes de rêve recouvrent des périodes très longues. Vous pouvez vivre des années ici, retourner dans la réalité et finir une conversation

commencée un quart d'heure avant pour ceux qui sont restés.

– Mais les gens que je rencontrerai, demanda-t-elle, et les choses, le décor, tout ça, ça ne sera pas réel ?

– Oui et non, dit-il en hésitant. C'est une question mal résolue dans l'état actuel de nos connaissances. Tenez, par exemple, cette ronce que vous voyez grimpant le long de ce mur, elle n'est pas réelle puisqu'elle est *votre* création, puisqu'elle disparaîtra définitivement dès que vous aurez passé la porte du sas dans l'autre sens. Pourtant, si vous la prenez à pleines mains, vous vous piquerez, vous saignerez et vous garderez éventuellement des cicatrices.

– Et vous ? murmura Elisabeth.

Il eut un rire plein de gaieté.

– Moi ? Vous vous demandez si je suis le fruit de vos fantasmes et pourquoi diable vous rêvez d'un individu pareil. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas un fantasme. Je suis réel, entré par la même porte que vous. Je m'appelle Hubert, je suis psychanalyste et je travaille sur la question des mondes intérieurs depuis des années. J'ai passé plus de quinze ans ici, dans les mondes intérieurs des autres. Je les ai tous guidés, et je vous guiderai. Je vais vous laisser maintenant, mais je reviendrai de temps en temps. J'aperçois un château-fort, là-bas ; ça vous dit quelque chose ?

– Oui, dit Elisabeth, j'en dessine tout le temps des comme ça.

– Alors, bonne chance et à bientôt.

Hubert surveillait Elisabeth de loin. Son rôle était difficile. S'il n'intervenait pas à bon escient, le parcours des mondes intérieurs ne servirait à rien, et Elisabeth aurait aussi bien pu rester dans la réalité. Mais s'il se refusait à intervenir, au nom de la thérapeutique, Elisabeth risquait de s'enliser irrémédiablement dans les marécages de ses cauchemars.

L'unique entrée accessible du château-fort qu'elle avait créé était un vaste garde-manger. Elle y resta plus d'une semaine à s'empiffrer de nourritures variées : volailles rôties, foie gras,

fromages aux noix, crèmes... Elle dormait de temps à autre entre une jarre de cidre et une terrine de lièvre. Il la perdit de vue quelque temps et la retrouva parmi les filles de cuisine du château, les mains dans l'eau grasse et les doigts pleins d'engelures.

– Cette cuisine, dit-il, enfin décidé à intervenir, vous la connaissez ?

– Oh ! oui, dit-elle, tout en continuant à gratter une casserole, c'est la cuisine de ma grand-mère ; il y a plus de soixante filles et peut-être vingt marmitons.

Hubert sait qu'après la naissance tragique de sa sœur, Elisabeth a passé des heures blottie sous une table, les genoux au menton, les yeux vagues.

La cuisine fantasmée est immense. Il y grouille une foule impressionnante : au milieu coule une large rivière. Elisabeth, vêtue d'une robe informe, fait la vaisselle toute la journée ; autour d'elle, des filles pareilles ; le soir, leurs chevilles sont enflées et elles s'écroulent dans un coin de la cuisine, après avoir mangé des restes à n'en plus pouvoir. Elles dorment à même le sol, sous une table. Il fait chaud, ça sent la sueur aigre, la nourriture, la fumée des feux. Elisabeth tombe dans le sommeil comme une pierre. Mais elle se réveille bientôt. Elle n'a jamais su dormir longtemps et la fatigue n'a pas raison d'elle. Elle se souvient vaguement de ses rêves, rêves à l'intérieur du rêve où celle qu'elle fuit et dont elle ne connaît pas le nom essaie de lui crever les yeux. Quand elle s'éveille, il n'y a dans la cuisine que des corps endormis, et l'on n'entend que des ronflements et le bruit doux de la rivière qui coule.

Toutes les nuits, elle parcourt ainsi la cuisine, ne sachant ce qu'elle cherche, mais cherchant quand même. Elle ne sait pas qu'Hubert est là et qu'il parcourt aussi la cuisine, s'étonnant de la richesse et de l'étrangeté de l'univers créé par cette fille sans grâce et sans talent. Cependant, il se sent mal à l'aise ; il y a trop d'images qu'il ne parvient pas à interpréter. Non pas tant cette île au milieu de la rivière et sur laquelle une fille aveugle se masturbe avec un poisson mort ; non pas tant cette table ronde

autour de laquelle des révolutionnaires portant tous un foulard rouge au cou boivent de la bière et parlent en attendant le Grand Soir ; non pas tant ce coin plein de paille où l'on a jeté une brassée de chevaux de bois aveugles ; non, ce qui l'inquiète, c'est un grand jeu d'échecs, car il sait qu'Elisabeth n'en connaît même pas les règles ; or, les joueurs s'y succèdent et jouent de manière absolument classique. Il y a aussi, sur un coin de table, une pile de livres traitant tous d'économie. Or, Elisabeth ne s'y intéresse pas du tout. Hubert est perplexe ; ne sait-il plus décrypter les messages du subconscient de ceux qu'il envoie parcourir les mondes intérieurs, ou bien quelque chose est-il arrivé qui lui a rendu cet univers étranger ?

Il s'interroge en parcourant la cuisine. Dans un recoin, dissimulé aux regards, il trouve une pendule, au fond de laquelle une grand-mère tricote du pain noir, dont on sait qu'il faut toujours le manger le premier. Elisabeth l'a si bien compris qu'elle continue. Du pain blanc, elle n'en a guère vu. Vous êtes contente, grand-mère ?

Elisabeth sait que la grand-mère est là, dans la pendule. C'est pourquoi elle ne va jamais de ce côté. Pas non plus du côté de son père en train de jongler dans un autre coin. Situation stagnante. Ça peut durer. Hubert attend. Il va parfois boire avec les révolutionnaires. Sur le mur du coin où ils se réunissent est punaisé un grand dessin au fusain. C'est un château-fort, sombre et menaçant. Sur la plus haute tour flotte un drapeau noir. Il émane de tout cela une force terrible, et c'est l'œuvre d'Elisabeth.

Hubert boit de la bière et attend qu'Elisabeth ose affronter celle qui représente l'autorité, la rigidité des principes : sa grand-mère.

L'événement prend place par une nuit très sombre, mais on y voit tout de même un peu, car la vieille dame, pour mieux tricoter son pain noir, entretient un feu de bois, juste devant la pendule.

Elisabeth, debout devant elle, se balance d'un pied sur l'autre, comme une petite fille. Elle semble rapetisser. La grand-mère, haute et solide comme une statue, la considère d'un air sévère.

– Pourquoi as-tu fait ça ? dit-elle.

Elisabeth baisse la tête, les yeux au sol.

– Pourquoi ? répète la grand-mère. C'était ta sœur, tout de même, et elle s'appelait Anne.

– Anne ! Anne ! Elisabeth soudain s'est redressée et a hurlé ce nom, éveillant les échos de la cuisine endormie.

Puis elle tourne le dos à la pendule et s'enfuit très vite sur ses pieds nus. Elle butte contre un obstacle, tombe à genoux, voit ce qui a entravé ses pas, pousse un cri de pure terreur et se remet à courir.

Hubert s'avance, se penche sur un paquet blanc. C'est un bébé mort, il n'a pas d'yeux.

Quand il se redresse, il voit à quelques mètres de lui une fille en robe noire très courte, bas résille et talons aiguille. Elle a de belles formes amples et harmonieuses, les lignes qu'il aime. Ses cheveux blond pâle flottent sur ses épaules et son visage est masqué par un loup de velours.

Elle s'avance vers lui. Il s'aperçoit que l'environnement s'est modifié avec la fuite d'Elisabeth. C'est une rue maintenant ; il est tard, les réverbères sont allumés, et il pleut. Hubert se sent frissonner. Il connaît bien cette rue ; pourtant, c'est le rêve d'Elisabeth. Il suit la femme dans un hôtel. Il connaît bien cet hôtel et aussi cette chambre ; pourtant, c'est le rêve d'Elisabeth. Quand la fille est nue, il reste devant elle, muet et pétrifié, car c'est le corps de Claudia. Elle l'entraîne vers le lit et il a une telle peur de voir son visage qu'il lui demande de ne pas ôter son masque. Il devrait être heureux, car il étreint une Claudia amoureuse, pleine de tendresse et terriblement provocante, toute à l'opposé de l'autre, la Claudia de la réalité, pudique et souvent hostile – oui, il devrait être heureux, mais il est inquiet, car enfin tout cela se passe dans cette même chambre d'hôtel où il a connu une femme pour la première fois ; elle était blonde, toute de noir vêtue, et c'était une prostituée. Il essaie encore de trouver une explication : Elisabeth connaît Claudia qui lui a fait passer des tests pendant une journée entière, et ce rôle de prostituée ainsi attribué peut représenter la révolte d'Elisabeth contre une

instance morale, surtout si elle mêle son psychanalyste à l'aventure. Mais il sait que son explication ne tient pas, car rien de tout cela ne peut avoir été créé par Elisabeth qui ne connaît ni le corps de Claudia, ni cette chambre d'hôtel, ni même cette rue.

Etait-il arrivé quelque chose à l'espace-temps des mondes intérieurs ? Ceci compliquait sa tâche, car habituellement il retrouvait toujours les sujets qu'il guidait, en suivant à la trace les représentations matérielles de leurs fantasmes, mais là, comment retrouver Elisabeth dans une rue qui n'appartenait pas à son univers ? Soudain, il vit un cheval de bois aveugle, la tête dardée telle une flèche vers l'entrée d'une cour intérieure. Il s'y précipita mais, dès le seuil, s'arrêta, saisi. Au centre, il y avait une fontaine asséchée. Tremblant d'émotion, il s'avança, s'appuya à la haute margelle. Cela, il l'avait déjà fait. Incrédule, il vit s'approcher une jeune fille en robe blanche.

– Bonjour, Daphné, comment va Roland ? dit-il, craignant de l'entendre répondre.

La jeune fille eut un rire léger.

– Il va bien mais il travaille trop. Cependant, nous irons bientôt à Venise.

Tout en l'écoutant, il regardait un bâtiment bas au toit plat, à l'autre bout de la cour. Cela aussi, il connaissait.

– A bientôt, dit-il en s'éloignant.

Il lui semblait que ses pieds pesaient dix tonnes. Il entra dans le bâtiment. Cheveux en bataille, un prédicateur haranguait un groupe hétéroclite.

Hubert sortit les tempes battantes. Jusqu'ici, les mondes intérieurs avaient été parfaitement cloisonnés, et il n'avait jamais rencontré que les fantasmes des seuls sujets qu'il guidait. Mais tout avait changé ; les gens qu'il venait de voir, et la cour, la fontaine, le bâtiment bas, tout cela avait fait partie de rêves précédents ; plus étonnant encore, la rue, la chambre d'hôtel, et Claudia en prostituée, c'était son rêve à lui, ses souvenirs à lui. Mais, dans tout cela, que devenait Elisabeth ?

Il s'appuya des épaules au mur. Devant lui s'ouvrait une large allée de grands arbres où deux cavaliers s'avançaient au trot.

L'un d'eux était une jeune fille aux cheveux blonds.

Il fit quelques pas dans leur direction, et ils mirent pied à terre devant lui.

– Elisabeth, dit-il, saisi. Vous êtes devenue si belle...

Il la contemplait, n'en croyant pas ses yeux... si longue, si blonde, des yeux bleu marine, et la peau dorée de soleil.

– Je ne porte plus de lunettes, dit-elle d'une voix claire, bien timbrée. J'ai fait du chemin, n'est-ce pas ? C'est que, moi, j'ai vécu six mois depuis notre dernière rencontre. Je meurs de soif, ajouta-t-elle. Si vous m'emmenez boire quelque part, je vous raconterai tout ça tranquillement.

– D'accord, dit Hubert, j'ai hâte d'entendre votre récit. Vous avez tellement changée qu'au premier abord je ne vous ai pas reconnue.

– Moi non plus, coupa le jeune homme qui accompagnait Elisabeth et qu'Hubert avait complétement oublié. Moi non plus vous ne m'avez pas reconnu.

Hubert se tourna vers lui. C'était un jeune homme très beau, aux yeux intenses. Hubert se sentait idiot. Quel message lui envoyait le subconscient d'Elisabeth par ce fantasme que lui donnait une inquiètante impression de déjà vu ?

– C'était un très mauvais jeu de mot, reprit nerveusement le jeune homme. Voilà, vous êtes mon père, et vous ne m'avez pas reconnu quand ma mère Annabelle m'a mis au monde.

Brutalement, Hubert se souvint : c'était les yeux d'Annabelle. Hébété, il regardait le jeune homme sans répondre.

– Je vous laisse, continuait celui-ci. Emmenez Elisabeth boire ; elle aime la bière brune et fume des Gauloises. Bonsoir.

Il sauta en selle et s'éloigna au galop.

– Allons, dit Elisabeth, il n'y a pas de quoi faire un drame.

Hubert se taisait ; cette fois, la situation lui échappait complètement. Il se souvenait très bien d'Annabelle et de ses yeux intenses. Elle était le double fantasmé d'une jeune infirme qu'il avait envoyée dans les mondes intérieurs. Elle y était morte, d'ailleurs, tuée par un de ses fantasmes, un marin ivre dans un bar louche. Lui avait eu une courte liaison avec Annabelle qui

n'était qu'une projection, mais maintenant, il apprenait qu'un garçon était né de cette union. Cette fois, il n'essaya même pas de chercher une explication rationnelle. Il en ressentait toute la futilité, et de toute façon c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Quand il aurait entendu le récit d'Elisabeth, il irait dans la réalité voir Dimitri oui, Dimitri d'abord ; ensuite tous deux iraient chercher Claudia et lui donneraient une version expurgée, il y avait trop de choses qu'elle était incapable d'entendre et de comprendre.

Ils étaient de nouveau tous les trois réunis, mais, cette fois, c'était le sas qui leur servait de lieu de réunion.

– Vous êtes sûr, Hubert, que vous n'avez pas rêvé ? disait Claudia.

Hubert eut un soupir excédé.

– J'en suis sûr. Cette cour intérieure, elle faisait partie du rêve de Maria, la fille au délire mystique qui m'a traîné de couvent en couvent pendant des mois.

– Tu voulais bien, ricana Dimitri, ça te plaisait...

– Sûrement, grinça Hubert, surtout quand je me suis fait flageller pendant un chemin de croix ! Mais ce n'est pas le moment de plaisanter, nous n'avons pas de temps à perdre. Pendant que nous parlons, n'oubliez pas qu'Elisabeth peut faire n'importe quoi.

– Où elle en est, celle-là ? demanda Claudia, acerbe.

– Ça allait très bien, dit Hubert, l'air maussade. Elle a réussi à revivre la scène où sa mère lui a montré le bébé mort et lui a dit : « C'est ta sœur Anne, c'est toi qui l'as tuée, c'est de ta faute si elle est née aveugle et de ta faute si elle est morte. » En fait, c'est la mère elle-même qui a étouffé sa fille sous un oreiller parce qu'elle était née aveugle. Pas étonnant qu'elle se soit suicidée quelques mois après, mais elle avait eu le temps de démolir son aînée. Elisabeth sait maintenant que ce n'est pas elle qui a tué Anne et que sa mère était seule responsable de la cécité du bébé. Elle dit calmement que sa mère était folle et qu'elle l'a

culpabilisée à tel point que, chaque fois qu'il lui arrivait quelque chose de beau, de bien, elle pensait qu'elle l'avait volé à Anne, et qu'il fallait qu'elle s'en dépouille pour que sa sœur indûment frustrée récupère son bien.

– Tout ça me semble parfait, dit Dimitri, l'œil allumé de curiosité. Alors pourquoi ne la fais-tu pas rentrer dans la réalité ?

Hubert haussa les épaules.

– Parce que c'est plus compliqué que je ne croyais. Finalement, je me demande si je connais bien mon métier. Parce que, cette réaction-là, je ne l'avais pas prévue. Elisabeth prétend qu'elle doit prévenir Anne, car Anne croit toujours qu'elle a été tuée par sa sœur aînée, et il est donc urgent de lui expliquer que la meurtrière, c'était leur mère, folle bien sûr, mais leur mère quand même. Actuellement, pour autant que j'en sache, elle doit être en train de courir après Anne?

– Quoi ? dit Claudia. De toutes les choses folles...

– Et, d'après toi, qu'est-ce qui va arriver si elle la trouve ? demanda Dimitri.

– N'importe quoi, dit Hubert sombrement. Il se peut qu'elle soit attaquée par Anne qui l'a torturée pendant toute son enfance et sa jeunesse. Vous vous rappelez ce type qui a été grillé vif par le feu sortant de la gueule d'un dragon ? J'ai peur qu'Elisabeth ne soit détruite par sa création ; ce serait tellement dommage...

– Vous vous éloignez du sujet pour lequel nous sommes ici, dit Dimitri. Revenons-y voulez-vous ? Hubert, donc, dit avoir reconnu une cour intérieure qui faisait partie du rêve d'un sujet précédent, et un bâtiment bas qu'utilisait un prêcheur dans le rêve d'un autre sujet. Beaucoup plus grave, il a reconnu aussi des personnages de rêves antérieurs, et il a parlé à l'un d'eux.

– A l'une d'elles, rectifia Claudia.

Personne ne releva l'interruption. Hubert n'avait dit que peu de choses à Claudia, mais il avait signalé la présence de la jeune fillle en robe blanche près de la fontaine, celle qui ne faisait pas partie du rêve d'Elisabeth et qui n'aurait pas dû être là.

– Oui, dit-il enfin, je vous ai parlé de Daphné. Elle faisait partie du rêve de Roland, et elle m'a parlé de lui, mais Roland est revenu dans la réalité. Je le vois de temps en temps sur le campus. Alors de qui parle-t-elle ?

Dimitri eut un geste vague.

– D'un Roland fantasmé, d'un Roland rêvé qui se promène sans doute en ce moment même de l'autre côté de cette porte. Autrement dit, continua-t-il, cela ferait boomerang. Le personnage rêvé aurait assez de consistance pour rêver lui-même quelque chose ou quelqu'un, le quelqu'un pouvant être son auteur.

– C'est effrayant, dit Claudia, ça paraît tellement impossible. Il faut arrêter tout ça.

– Bien, dit Hubert, mais le prédicateur est un de ceux qui ne sont jamais remontés. N'oubliez pas qu'il y en a eu cinq que ni moi ni Dimitri n'avons vu mourir et qui ne sont jamais remontés. Je viens d'en voir un. Mais les autres, où sont-ils ? Et ces fantasmes sur pattes qui se promènent sans la présence de leurs auteurs, ils ont acquis une vie propre, non ? Et moi, je ne suis pas un assassin.

– Vous voulez dire, murmura Claudia, que vous croyez qu'ils sont vraiment vivants, que vous croyez que ce sont des êtres humains ?

– Oui, dit Hubert, et pendant que j'y pense je trouve qu'il y avait beaucoup d'enfants dans le prétendu rêve d'Elisabeth.

– Seigneur ! s'exclama Claudia. Des enfants nés de fantasmes et d'êtres de chair, c'est bien cela que vous voulez dire ?

– C'est bien cela que je veux dire, répéta Hubert, et maintenant j'y vais. Il faut que je sache ce qu'est devenue Elisabeth. Il s'est écoulé pas mal de temp là-bas pendant que nous parlions ici.

– J'aimerais pouvoir vous accompagner, dit Dimitri, mais tout de même, soixante-dix ans d'âge réel, c'est beaucoup quand on pense que je suis né il y a seulement vingt-cinq ans.

– Allez-y donc, si ça vous amuse, dit Claudia, la voix méchante. Restez-y vingt minutes, et quand vous reviendrez vous aurez quatre-vingt dix ans. Et vous, qu'attendez-vous

pour partir ? reprit-elle, tournée vers Hubert. J'ai vingt-quatre ans, et vous aussi, et pour moi il ne s'est écoulé que six mois depuis nos fiançailles. Pour le moment votre quarantaine est encore tolérable, mais si vous allez traîner encore quelque temps avec Elisabeth, Dieu sait dans quel état vous reviendrez. Moi, j'aurai toujours vingt-quatre ans, et je n'épouserai pas un vieillard.

– Eh bien, dit-il avec colère, il y a une solution, et vous la connaissez : venez avec moi.

Il savait qu'elle refuserait comme elle l'avait toujours fait. Elle ne répondit même pas, et il s'éloigna sans se retourner.

Quand Hubert pénétra de nouveau dans les mondes intérieurs, il s'orienta immédiatement, car la cuisine du château existait de nouveau, et la grand-mère était toujours dans sa pendule ; cependant, elle ne tricotait plus de pain noir mais distribuait des livres évoquant des plaquettes de poèmes à compte d'auteurs. Elle lui tendait un exemplaire. Il regarda le titre : *La kermesse de la mer Morte* par Elisabeth. Enfin les mondes intérieurs redevenaient intelligibles. Le subconscient d'Elisabeth lui envoyait une instance morale pour lui dire où elle se trouvait, du moins il l'espérait. Il lui faudrait décrypter le texte, mais de cela il avait l'habitude.

Il se mit à lire, debout contre la pendule.

Pendant que je chevauchais dans les plaines,
les cheveux d'Anne poussaient six pieds sous terre,
dans les montagnes d'hiver où vit ma mère.
L'eau du puits qu'elle boit tous les jours,
elle a le goût des cheveux d'Anne.

Pendant que je chevauchais dans les plaines,
j'étais au bord du lac d'hiver
où l'on retrouva le corps d'Anne.

L'eau du puits a un goût de terre,
c'est moi qui ai peigné les cheveux d'Anne
quand ma mère lui eut clos les yeux.
J'ai peigné ses cheveux devant la cheminée.
Le feu flambait, les châtaignes grillaient.
Moi je peignais les cheveux d'Anne.

Tu n'étais pas belle,
ma sœur aux cheveux de terre,
les hommes ne te regardaient pas.
Et tu me haïssais, ma sœur au goût de terre,
parce que j'étais plus belle que toi.
Pendant que je chevauchais dans les plaines,
Tu ne pourrais savoir combien d'hommes m'ont aimée.
Ma sœur aux cheveux de terre,
j'étais beaucoup plus belle que toi,
et tu me haïssais,
ma sœur au goût de terre,
parce que j'étais plus belle que toi.

Et quand tu es morte à l'automne,
moi je suis partie dans les plaines,
ma mère est restée dans les montagnes d'hiver,
à ramasser du bois mort
et mettre des fleurs sur ta tombe.
Et elle m'écrit des lettres longues tant que
je crois vivre avec elle.
Châtaignes et feux de cheminée, et puis
l'odeur des chrysanthèmes,
et l'eau du puits au goût de terre...
et jamais un mot d'Anne...
Mais je sais qu'elle y pense nuit et jour,
Moi, j'ai sa photo sur le cœur,
et je la montre à ceux qui passent,
« C'est la photo de ma sœur Anne,
Elle est morte à dix-sept ans. »

Je suis retournée dans les montagnes d'hiver,
la dernière maison au bout du chemin.
Et c'est là que je vous attends.
Apportez-moi des chrysanthèmes;
il faut toujours fleurir les tombes.
C'est pour cela que je vais là-haut,
pour la tombe, et les châtaignes,
et pour les feux de cheminée,
et puis aussi pour l'eau du puits.

J'en boirai jusqu'à en mourir,
elle a le goût des cheveux d'Anne.

Hubert mit le livre dans sa poche et avança, perplexe. Il lui fallait aller vers les montagnes d'hiver, mais elles pouvaient être n'importe où.

Les révolutionnaires qui buvaient de la bière savaient où étaient les montagnes d'hiver et ils prêtèrent une jeep à Hubert. Le chemin s'arrêtait tout en haut, devant une petite maison.

Il y avait un puits.

Il y avait une tombe.

Hubert s'avança. La pierre était couverte de neige. Il l'enleva d'un revers de la main, et lut : « A NOTRE MERE », mais il n'y avait pas de fleurs. Il hésita à y jeter la brassée de chrysanthèmes qu'il avait apportée, puis y renonça et entra dans la maison.

Il était dans une cuisine de campagne au carrelage vif, aux cuivres brillants, aux gaies faïences décorées.

Devant le feu, une grande jeune fille aux cheveux noirs et raides.

Il n'eut pas le temps de parler. La porte du fond s'ouvrit et Elisabeth entra. Elle désigna la jeune fille silencieuse auprès du feu.

– C'est Anne, je pense que vous l'aviez compris. Elle a des

yeux maintenant ; ce sont ceux de notre mère qui n'en a plus besoin.

Hubert se taisait, appuyé des épaules à la porte.

– Voyez-vous,continuait Elisabeth, elle croyait vraiment que je lui avais pris ses yeux et que je l'avais tuée. Quand elle a su la vérité, elle a cessé de me haïr et d'avoir peur de moi. Et moi aussi j'ai cessé d'avoir peur. Nous nous aimons tant maintenant.

Elle s'approcha de sa sœur et passa tendrement un bras autour de ses épaules.

Hébété, Hubert regardait les deux jeunes filles enlacées. Il pensait à la tombe dehors.

Il dit mécaniquement :

– Vous devriez rentrer, maintenant, Elisabeth, rentrer dans la réalité.

Elisabeth secoua la tête.

– Non, chez moi, c'est ici. Avec Anne. Nous avons été séparées assez longtemps comme ça. Nous sommes heureuses d'être réunies.

A quoi mon métier me sert-il ? pensait Hubert. Je ne peux rien.

Anne remit une bûche dans le feu ; elle était moins belle qu'Elisabeth, moins brillante... ma sœur au goût de terre...

– Voulez-vous une tasse de thé ? dit la jeune fille en se relevant.

– Non, dit Hubert, j'étais venu chercher Elisabeth, mais elle dit qu'elle ne veut pas venir, aussi je pars. Tenez, ajouta-t-il, la main sur la porte, je vous avais apporté des fleurs.

– Elles sont belles, dit Elisabeth. Je vais les mettre dans le vase d'étain.

Hubert pensait à la tombe dehors.

– Ce vase, dit-il à Elisabeth qui arrangeait les chrysanthèmes. Ce vase, d'où vient-il ?

– C'est Vermont qui me l'a donné, dit Elisabeth.

Hubert sortit. Il s'arrêta devant la tombe en passant. « C'est la kermesse de la mer Morte », murmura-t-il en s'éloignant. Il reprit

la jeep : les derniers mots d'Elisabeth l'obsédaient : « C'est Vermont qui me l'a donné. » Il avait bien connu Vermont, c'était un de ceux qui n'était pas « rentrés » sans que pourtant on eût assisté à leur mort. Dans la réalité, Vermont voulait peindre mais ne pouvait y parvenir. Une fois passé le sas, il s'était créé un atelier où il peignait des paysages étranges. Il avait disparu un jour, mais Hubert revoyait le grand vase d'étain plein de bruyère sur une table bancale dans l'atelier bourré de toiles. « C'est Vermont qui me l'a donné »... Donc lui aussi était encore là, comme Roland, comme le prédicateur, et tout ce qu'ils avaient créé était là aussi.

Il conduisait rapidement, essayant de comprendre, de décider quelque chose. Chaque tournant, chaque boqueteau, chaque maison lui faisait peur ; ce n'était plus le rêve d'Elisabeth, du moins pas seulement. Le paysage devenait de plus en plus familier. Il appréhendait chaque virage, chaque repli de terrain ; en même temps il se sentait saisi d'une excitation heureuse, comme s'il approchait du but.

La route se termina brutalement dans une cour de ferme. Il s'y attendait et, sans hésitation, alla garer la jeep sous un hangar. Puis il se dirigea vers la porte de la maison, marchant lourdement. Il était encore sur les marches du seuil quand le battant s'ouvrit. Une forte paysanne entre deux âges le regardait venir.

– Eh bien, vrai ! s'exclama-t-elle. Ce n'est pas trop tôt !

– Non, dit Hubert, montant lentement l'escalier, non, ce n'est pas trop tôt. Bonjour, maman.

Il entra et elle lui prépara un bol de lait.

Dans le bureau qui donne sur le campus, ils ne sont plus que deux.

Dimitri qui est vieux et alerte, Claudia qui est jeune et belle.

Ils jouent aux échecs pour passer le temps.

– Que faisons-nous ? Qu'allons-nous faire ? dit nerveusement Claudia.

Dimitri regarde sa montre.

– Vous savez, de toute façon, à l'heure qu'il est, ils sont sûrement ou très vieux ou très morts. Enfin, ceux que nous avons connus. Mais les autres, mais leurs ascendants... comment savoir ?...

– Il faut que vous décidiez quelque chose, dit Claudia, avançant un pion au hasard.

– Echec au roi, dit Dimitri. Vous ne faites pas attention. Claudia balaie les pièces d'un revers de bras.

– Je me fiche bien de cette partie d'échecs. Il faut prendre une décision. Vous avez créé quelque chose et ça a évolué sans vous. C'est à vous d'agir, mais vous ne faites rien. Vous êtes comme Hubert, vous ne vous plaisez qu'au milieu de vos fantasmes ou de ceux des autres.

Dimitri ne répond pas. Il pense aux mondes intérieurs où le temps s'écoule selon des rythmes imprévisibles, et où les lieux s'estompent et changent de place avec les heures du jour ; il pense aux étonnantes rencontres, aux personnages fascinants nés d'un désir, nés de la peur ; et maintenant Hubert dit que les rêves se prolongent et s'interpénètrent. Que vaut la réalité si on la compare à l'infinie richesse de ce monde mouvant ?

Claudia continue à parler.

– Puisque les expériences vous plaisent tant, dit-elle avec violence, envoyez donc là-bas un mégalomane sadique. Puisqu'il paraît que maintenant les fantasmes sont vivants et débordent les rêves individuels, vous risquez d'assister à un spectacle grandiose.

Dimitri lui sourit.

– Calmez-vous, Claudia, et soyez indulgente. Comprenez un peu que tous ces gens-là, c'est ma famille, mes enfants...

Claudia se met à ranger l'échiquier à gestes nerveux.

– Vos enfants, Seigneur ! Et peut-on vous demander ce que le bon père que vous êtes va faire pour ses enfants ?

– Je vais finir mes vieux jours avec eux, dit Dimitri, une lueur amusée dans les yeux. Ne pleurez donc pas, Claudia. Vous

trouverez un homme jeune et beau, et brillant et qui aimera la réalité. Vous oublierez Hubert, vous oublierez tout ça.

– Seule, murmure Claudia, vous me laissez seule. Qu'est-ce qu'il faudra que je fasse pour là-bas ?

– Rien, dit Dimitri. La destruction de la vieille université vient d'être votée au dernier Conseil de la Ville. On va tout faire sauter d'un seul coup. Aussi je vais là-bas, et j'emporte la clé avec moi.

Peut-être s'il lui disait de venir, peut-être s'il lui tendait la main, peut-être s'il se retournait...

Mais il ne se retourne pas, et elle reste assise devant la fenêtre ouverte qui donne sur le campus.

LOIN

par René Durand

JE n'ai pas de biographie, et j'ai peur. Je ne suis qu'un écrivain populaire enfermé dans une prison militaire, et je tremble. J'ai froid, j'ai faim et j'ai peur. De l'autre côté de la cour glacée, il y a la prison des femmes, et les cris parviennent jusqu'à nous. Nous, les prisonniers mâles, nous sommes battus consciencieusement chaque jour. Je me protège comme je peux en me roulant par terre et en hurlant, mais les coups de rangers ferrés m'atteignent souvent de plein fouet et laissent sur mon corps de gros hématomes violets. Mais, de l'autre côté, je sais que ça se passe autrement, plus lentement et plus longuement ; autrement. De l'autre côté, il y a Adée. Lorsque je la vois, il lui est impossible de me voir. Elles se promènent tous les jours dans la cour blanche glaciale entre cinq et six heures du matin et entre onze heures et minuit. TORTURE. Elles ont les pieds nus et ne portent pour tout vêtement qu'une espèce de combinaison blanche transparente, qui leur laisse les épaules découvertes et

© 1976, *René Durand et Editions Opta*

s'arrête à mi-cuisses. TORTURE. Elles font leur besoin, alors, pipi et caca, face à nous, collés à nos finestrous par la matraque dure de nos gardes qui nous attachent aux fines grilles d'acier de l'ouverture. TORTURE. Il y a Adée, là-bas, avec toutes ces femmes, Adée maigrie, Adée aux cernes sous les yeux, Adée au corps meurtri de coups, de brûlures, de plaies ouvertes faites au rasoir, à la tenaille ou au fouet, TORTURE, Adée aux pieds écorchés à force de marcher sur ce sol fait d'aspérités d'acier, au dos lacéré par les tessons de bouteilles disséminés sur les planches qui leur servent de lit, TORTURE, Adée qui trouve matin et soir la force de sourire vers la cellule 48, ma cellule, comment a-t-elle pu le savoir, c'est un vrai miracle. Et chaque matin et chaque soir, entre cinq et six, entre onze heures et minuit, je pleure sans larmes, je mords sans dents, et je tremble de rage et de terreur, TORTURE, TORTURE, TORTURE.

Nous ne sommes plus rien, nous, les prisonniers qu'ils nomment « intellectuels secondaires », écrivains sympathisants de l'ancienne Union Populaire, pas réellement compromis dans la politique. Nous ne sommes que des numéros, les numéros des cellules dans lesquelles ils nous ont jetés, ce 16 avril où ils ont instauré la nuit. Les intellectuels principaux n'existent plus. Ils les ont ramassés dans un large fossé déjà existant, de quelques hectares, et ils ont déversé là-dedans des tonnes et des tonnes de chaux vive. Daniel, Jean-Pierre, Claude, Alain sont maintenant des molécules de chaux éteinte dans un grand trou au centre de la ville.

A côté de moi, il y a Christian. Nous travaillions ensemble à une nouvelle de SF quand ils ont défoncé la porte de l'appartement. Christian a reçu un coup de crosse à travers le visage : son œil mort, ses lèvres crevées sont sa mémoire et son bréviaire de haine. Moi, la peur ne m'a pas quitté depuis ce jour, il y a un peu plus de six mois maintenant. A la prison, ils ne m'ont pas interrogé. Ils m'ont mis nu, m'ont fait prendre une douche glacée (« Tu pues ! Il faut nettoyer toute cette vermine ! »), en présence de quelques femmes élégantes qui souriaient avec mépris en regardant mon corps tordu par les

coups et le froid. Ils m'ont appris que j'avais bien de la chance de n'avoir été qu'un sympatisant lointain et rêveur, et non un militant actif.

J'ai demandé ce qu'ils avaient fait d'Adée et des enfants : assommé dans le bureau, je n'avais pas vu la suite. J'ai reçu un grand coup sur la bouche avec une espèce de massue de métal hérissée de pointes d'acier et je me suis évanoui. Ils m'ont jeté un seau d'eau sur le corps, m'ont relevé et m'ont appris qu'ils avaient sauvé bien heureusement les enfants, qu'il n'était pas trop tard pour extirper le chancre idéologique, que les petits, choyés, éduqués avec soin et fermeté, deviendraient de vrais citoyens, de purs soldats de la Glorieuse Armée Nationale, et qu'ils oublieraient définitivement leurs parents pervers, dépravés, indignes. Ils m'ont mis une cagoule opaque sur le visage pour ne pas voir mes larmes et ma bouche en bouillie. Je sentais les rigoles de sang le long de mon corps et j'entendais les murmures ravis des femmes. Ils m'ont dit ensuite qu'ils avaient pris Adée en flagrant délit, en train de corriger des tracts subversifs qui appelaient à une manifestation d'écriture spéculative collective pour la fin avril, dans une banlieue lointaine. Ils l'avaient bien battue, puis l'avaient enfermée dans la même prison que moi « Estime-toi heureux qu'on n'ait pas abattu cette salope sur place, et remercie-nous de la faveur qu'on vous fait de vous mettre dans la même taule, tous les deux. »

Il y a six mois et six jours que nous sommes enfermés, enchaînés nus sur le sol qui nous déchire, et battus régulièrement. Six mois et six jours qu'Adée urine et défèque le cul offert au pauvre regard des compagnons d'épouvante qui peuplent les prisons. Six mois et six jours que je ronge mes ongles jusqu'au sang sans arrêter de trembler, de me protéger contre les coups imaginaires, de me terrer au fond de la cellule, petit, tout petit, infiniment craintif, infiniment obéissant. Six mois et six jours que je n'ai pas arrêté de penser aux enfants, de pleurer la bouche ouverte et muette, les doigts tordus sans trêve, ma tête qui cogne le mur au rythme de mon cœur. Six mois et six jours que nous nous taisons, parce qu'à chaque parole nous

sommes battus, ou qu'on nous plonge deux heures jusqu'au menton dans une cuve pleine d'excréments. Je n'ai pas le courage de Christian, moi, Christian qui parle tous les jours, pour entretenir l'espoir, et qui passe tous les jours deux heures dans notre merde, et qui revient dégoûtant, nauséabond, mais souriant. J'ai trop peur pour résister, je veux revoir Adée, les enfants, vivre tranquillement, sans opinions, sans envies, sans culture. JE NE FAIS PAS DE POLITIQUE, MONSIEUR LE GARDE, JE NE FAIS PAS DE POLITIQUE, je vous en supplie, NE ME BATTEZ PAS !

Ils nous font défiler, nus, des chaînes aux bras, aux jambes et autour du cou, devant des femmes élégantes nonchalamment assises dans des fauteuils profonds tendus de velours blanc. Ce doit être à peu près les mêmes que le jour où je suis arrivé, mais je ne me souviens pas. La salle est blanche, aussi, si blanche que nos yeux pleurent, habitués à la pénombre du cachot. Il faut tourner la tête vers les dames, qui nous examinent des orteils jusqu'aux cheveux, nous touchent négligemment de leurs longs doigts gantés, de leurs fines ombrelles ouvragées, de leurs badines ciselées. Il y en a de tous les âges, de cette adolescente d'une douzaine d'années, hautaine et fière sous sa voilette blanche, à cette vieille fardée, à la longue robe blanche transparente, nue sous la robe, poils blanchis, seins entre deux équilibres, qui nous arrête tous sans exception, saisit nos verges, retrousse la peau, passe un doigt diaphane sur chaque gland, soupèse lentement, précautionneusement, chacun de nos testicules. Et puis il y a cette dame brune au visage tragique, des lunettes fumées qu'elle enlève parfois, et qui ne me quitte pas des yeux, là, les cuisses blanches sous la robe courte, les hautes bottes noires qui recouvrent les jambes croisées, ce morceau de vagin imberbe qu'elle dévoile imperceptiblement, cette espèce de douleur sur des lèvres sans fard, à peine entrouvertes et gercées comme si le vent y avait soufflé sans cesse. Cuir noir, robe moulante à manches longues, fermeture éclair s'arrêtant à la

naissance des seins, chapeau à larges bords, et la cravache, qui me touche, me faisant tourner à droite, à gauche, de dos, accroupi, genoux tendus, torse plié, soulevant ma verge, pendant de longues minutes.

Détail érotique et supplicié, nous nous attachons à tout ce qui nous fait penser, aux yeux gris et profonds de cette femme brune, à sa lourde beauté de cinquante ans, à ces cuisses étrangement blanches, à ces centimètres carrés de sein à peine entrevus, je m'attache à moi-même, à ma survie, à mon corps survivant malgré tout, et à mon sexe qu'une FEMME touche, et dans ce moment-là je me mets à oublier Adée, exposée à ses geôliers tortionnaires dans le froid et la saleté de la prison des femmes.

La séance a duré tout l'après-midi. La plupart d'entre nous sommes ramenés dans les cellules. Les dames sont toujours dans la salle, où les gardes ont fait rester quatre d'entre nous. Le chef nous propose alors ce marché incroyable : les dames nous ont choisis ; si nous acceptons, elles nous emmènent avec elles, nous devenons leur propriété privée ; nous avons l'assurance de manger et boire à notre faim, d'être logés confortablement et de ne pas être mis à mort ; pour le reste, nous sommes les objets des dames. Nous devons nous dépêcher de choisir. Il y a Alain, vingt-neuf ans, un petit gros aux longs cheveux raides, imberbe et disert, chrétien pédéraste, Jean-Marie, vingt-sept ans, brun, grand, ingénieur idéaliste, Christian et moi. Le premier à répondre est Christian, à sa manière : ALLEZ VOUS FAIRE ENCULER. Le coup de rangers dans les parties le plie en deux. Il trouve la force de répéter, avant de se faire matraquer jusqu'au sang. Quelques heures de merde de plus pour Christian. Moi, j'ai peur, je veux sauver mon corps, je veux me tenir tranquille, JE VOUS LE JURE, JE NE VEUX PLUS ENTENDRE PARLER DE POLITIQUE, JE FERAI CE QUE VOUS VOUDREZ. Alors, je dis oui, n'importe quoi pour quitter la prison, les coups, pour oublier la peur. La dame brune vêtue de noir se lève alors et

sans un mot ni un regard quitte la salle. Une mitraillette me pousse dans le dos. Elle vient de me prendre. Je pars avec elle, comme je suis, nu. Je n'ai pas besoin d'affaires. Chez elle, il y a tout ce qu'il faut. Je pense furtivement à Adée, dans les couloirs inondés de lumière que je traverse rapidement à la suite de ma dame, pressé par mes gardes.

La rue. Depuis six mois et six jours, je ne l'avais pas vue. L'obscurité s'installe. Il doit être six heures du soir, un peu plus peut-être. Personne dans la rue, mais des soldats blancs en faction et d'énormes voitures blanches garées devant le perron. Devant la porte, celle de la dame. La portière arrière est ouverte, on m'y pousse brutalement, la portière claque et la voiture démarre sèchement, sans bruit. A côté de moi, à gauche, la dame regarde fixement devant elle, sans un mot, les genoux haut croisés, les mains gantées jouant avec la cravache. J'essaie de me relever. Un coup de cravache m'incite à rester dans ma position actuelle, les fesses sur la moquette chaude du sol de la voiture, le visage au niveau du siège, les yeux craintifs tournés vers ma dame, toujours impassible, le regard fixe. Le trajet est long. Ma dame se détend un peu, décroise ses jambes, les écarte largement. La cravache m'intime de la regarder. Derrière les lunettes, il n'y a pas de regard, mais le langage du fouet est suffisant. La cravache dirige, par caresses et petits coups secs, mon visage dans l'entrecuisse de ma dame, blanc, totalement épilé ; elle appuie sur ma tête qui cherchait son regard, toujours indifférent. J'ai compris. Mes mains prennent appui sur les cuisses blanches qui frémissent. Ma bouche embrasse le vagin déjà mouillé qui s'offre, et je lèche doucement le fossé profond aux odeurs océaniques. JE SUIS LACHE ET MISERABLE. J'oublie encore un peu plus Adée. Elle, elle n'a pas flanché, j'en suis sûr. Pas plus que Christian. Mais j'avais trop peur. Je veux bien être l'esclave de la dame riche et silencieuse, je veux bien être sa putain. Peu m'importe, je veux vivre, que ce soit debout, à genoux ou couché. Même s'il faut lécher, ramper, nettoyer sa merde, je veux vivre, j'ai eu trop peur pendant six mois et six jours, dans la prison froide, en face des gardes blancs armés

de mitraillettes et de fouets. Ma dame me fera moins mal qu'eux, sa maison sera chaude, et peut-être m'aimera-t-elle un peu ?

La dame s'appelle Adeline. Adeline Far. Elle est la femme du Président Directeur Général du Crédit Agricole. Ils habitent une banlieue calme, un petit village tranquille où ils vivent en assez bons termes avec les autres habitants. Pas de résistants, pas de communistes, pas d'intellectuels. Des petites gens pour la plupart, mais des gens sans histoire, qui aiment l'ordre. Un village où l'on respire l'âpre odeur des forêts et des roches, quand les gardes blancs ne s'entraînent pas dans les hauteurs alentour. La maison est grande, étrange. C'est plus qu'une maison, c'est deux bâtisses côte à côte, avec des escaliers, des caves, des cours intérieures et suspendues, un souterrain qui traverse une rue pour rejoindre de l'autre côté une troisième bâtisse, énorme, en pierre dure. Aucune pièce n'est semblable à une autre, les plafonds de cinq mètres voisinent avec les étranges chambres tendues de velours noir, à la lumière diffuse venue d'on ne sait où, hautes d'un mètre cinquante, dans lesquelles on vit couché, assis, à genoux, mais jamais debout. La dame parle peu. Elle ne me regarde jamais. Depuis que je suis entré dans la maison – je ne sais plus combien de temps ça fait, car il n'y a aucune montre et l'on me promène à toute heure du jour et de la nuit – et je l'ai pas touchée, je n'ai pas vu ses yeux, je ne me suis pas approché d'elle à moins d'un mètre. Je dois la suivre partout dans la maison, et elle m'indique les attitudes que je dois prendre au moyen de sa cravache qu'elle ne quitte jamais. Elle pisse et chie sans retenue devant moi, le regard toujours ailleurs. Elle pète souvent, en ma présence, de longs pets, tantôt bruyants, tantôt silencieux, étonnamment vulgaires chez une femme de cette classe. Elle est toujours vêtue de noir, le plus souvent de courtes robes de cuir et de hautes cuissardes, parfois de déshabillés de tulle transparent. Je l'ai vue un jour portant une lourde aube à plis descendant jusqu'au sol. Nous allons à travers les maisons, moi derrière elle, elle s'assied et me fait asseoir à mon tour à même le sol, recouvert de tapis moelleux, de chaude moquette, ou sur le doux parquet tiède et odorant. La peur me

laisse un peu tranquille. Le remords m'a envahi, mais je dois m'avouer que je suis bien ainsi, soumis, rassasié, chaud, totalement irresponsable. Etre nu ne me gêne plus du tout, pas plus que les attouchements sur mes parties génitales par cravache interposée. Je bande. Je bande de plus en plus, sans grand motif, quand Adeline passe devant moi, quand, assise dans les lourds fauteuils profonds, moi accroupi à ses pieds, elle pète longuement, voluptueusement, quand elle fait ses besoins dans une cuvette étanche, sans écoulement, où excréments et urine attendent d'être enlevés par les domestiques pour être employés comme engrais naturel dans les jardins intérieurs. Moi qui m'attendais à faire le larbin dans cette maison, à ramper, tremblant et craintif, je m'habitue dans une hébétude confortable, objet physique qui suit la maîtresse de maison, s'accroupit à ses pieds, selon sa volonté, ou s'allonge comme un chat qui ronronne au coin du feu. Pour le moment, elle ne me bat pas. Une seule fois, alors qu'à la voir vautrée dans un fauteuil, jambes écartées, se caressant nonchalamment l'entrejambe, j'entrais en érection, un violent coup de cravache sur l'extrémité de ma verge m'arracha un cri et me rappela ce que j'étais et les droits qu'elle avait sur moi. Depuis, j'attends : je sais que de toute façon ce ne sera pas pire qu'à la prison.

Je n'ai plus de nouvelles d'Adée ni des enfants. Je n'ai plus aucune nouvelle de l'extérieur. Dans cette maison, je n'ai vu pour le moment qu'Adeline. Elle m'amène, quand elle veut dormir, dans une pièce basse, chaude, où je m'allonge, nu, sur le dos, bras et jambes écartelés aux quatre coins de la pièce, enchaînés. Parfois, elle se couche près de moi, corps contre corps, elle nue, moi nu, elle ne me touche pas, ne me regarde pas, ne me parle pas : nos flancs sont collés l'un à l'autre, je la regarde, j'oublie le 16 avril, la prison, les gardes, j'oublie Adée. Je n'ai plus peur.

J'ai fait pipi, l'autre soir (?), sur le tapis blanc qui me sert de lit. D'habitude, Adeline me laissait faire mes besoins dans un pot de chambre, que des domestiques que je ne voyais jamais vidaient plusieurs fois par jour. Jamais elle n'avait assisté à l'opération. Ce soir (?)-là, elle reposait nue, contre moi. Je

m'étais retenu longtemps, j'étais attaché depuis des heures (?), ma vessie se relâcha. Quand elle a senti le tapis, trempé, qui la mouillait, elle se releva sur son coude gauche, ôta ses lunettes (dormait-elle ? comment faisait-elle pour dormir avec ses lunettes ?) et me regarda. Et, pour la première fois, elle me sourit. Elle avait les yeux gris, doux et malheureux. Elle s'approcha de mes lèvres et m'embrassa, longuement, savamment, sa langue cherchant ma langue et jouant avec elle. Ma verge s'était tendue douloureusement. Quand elle le voulut, nos lèvres se désunirent, et elle quitta la pièce sans dire un mot.

Ce soir, pour la première fois, je vois des gens. Adeline m'a enchaîné par le cou, m'a mis une laisse et m'a tiré jusqu'à une grande salle à manger, où un homme imposant, de l'âge d'Adeline, la cinquantaine élégante, était à table. Des domestiques servent. Personne ne s'est étonné de notre arrivée. Quelques coups de cravache m'ont fait accroupir, puis allonger. Je suis un bon chien, moi. On me jette de la viande, sans un mot. Je mange proprement, lentement. Je pense à Adée, à Christian, dans la prison ; qui sait ce qu'ils sont devenus ?

Adeline dort de plus en plus souvent près de moi. Je m'étonne que Monsieur Far accepte cela. Après tout, comme dans tant de mariages bourgeois, ils ne s'entendent pas très bien. Mais, de toute façon, j'ai décidé de ne pas m'en mêler. J'ai décidé de ne plus me mêler de rien, de ne plus rien tenter. JE FAIS CE QU'ON ME DIT DE FAIRE, un point, c'est tout.

Adeline, vêtue comme le jour où elle est venue me chercher à la prison, me porte des vêtements et me parle, longuement, pour la première fois depuis je ne sais combien de temps. Elle me dit en souriant, tendrement, de me préparer, que nous allons faire une promenade qui nous fera du bien à tous les deux, elle me dit de ne jamais parler, de ne pas répondre aux questions, de lui laisser toute l'initiative, elle me dit tout cela en me tutoyant et en

passant une main douce et maternelle sur mon visage et sur mon front. Elle me décrit les vêtements qu'elle m'a apportés et me les passe au fur et à mesure en me donnant des indications. Je n'ai pas besoin de slip, plus besoin de slip. Elle a choisi des cols roulés noirs, en soie, très moulants et très confortables, parce que je suis mince et que ça mettra en valeur ma silhouette. Elle a pensé qu'un costume en velours noir, pantalon large en bas mais serré aux hanches, était ce qu'il y avait de plus commode, quelque usage que l'on compte en faire. Je suis heureux, je lui souris, et je lui dis merci. Elle a l'air contente. Je suis bien, mais je pense toujours un peu à Adée, aux enfants, à Christian, à tous ces gens que j'appelais mes camarades.

Elle m'embrasse furtivement sur les lèvres, me prend par la main et m'entraîne dans les couloirs.

La grande porte d'entrée, la voiture blanche, la rue. Le soleil indique à peu près trois heures de l'après-midi. Je cligne des yeux tant que je peux et respire à grands coups. Adeline serre ma main et ne cesse de me regarder en souriant. Nous roulons longtemps. Je sais qu'on va vers la ville. Je suis surpris quand je reconnais l'étroit chemin qui mène à la prison. La panique s'empare de moi. Je suis plein de sueurs froides. Adeline s'en aperçoit, presse plus fort ma main, m'embrasse doucement dans l'oreille en me murmurant que je n'ai rien à craindre, que la prison, c'est définitivement terminé pour moi. Je suis à peine rassuré, et quand elle prend mon bras pour entrer à l'intérieur, salués par tous les gardes, je ne puis m'empêcher de trembler, d'être oppressé, je respire avec peine. Adeline, sauve-moi, partons d'ici, j'ai trop peur, je ne veux plus revenir en prison. Mais non, rien n'y fait, elle veut que je vienne avec elle, ça ne durera pas longtemps. Nous nous installons dans une pièce cossue, où des fauteuils confortables nous reçoivent. La cloison d'en face est entièrement de verre et ouvre sur une grande salle inondée de violente lumière blanche ; il y a quelques tabourets de métal dans cette salle, une table qui ressemble à une table d'opération, un sommier bas à lames. Une porte s'ouvre dans la salle blanche : des gardes entrent d'abord, puis Adée et Christian.

Stupéfait, je me jette en criant sur la vitre. Peine perdue. J'aurais dû comprendre : il s'agit d'un miroir sans tain, et les pièces sont insonorisées. Un garde veut me ramener gentiment à mon fauteuil. Je me débats en hurlant, et il me laisse tranquille. Je tombe à genoux et je regarde en sanglotant, de l'autre côté, nus, battus, amaigris, vivantes marques de la torture ordinaire, Adée et Christian. Adeline s'est approchée de moi, s'est agenouillée elle aussi, m'a entouré de ses bras et me caresse maternellement. Elle est douce, Adeline, elle est gentille. Mais, de l'autre côté, il y a Adée et Christian, que j'avais trop oubliés et qui se rappellent à moi, dans leur silence supplicié de héros tranquilles. Il faut que je réagisse. Après tout, c'est un peu la faute d'Adeline. Elle fait partie de ceux qui ont voulu ce 16 avril, de ceux qui ont tué le camarade Président, de ceux qui nous ont enfermés dans les prisons, battus, torturés. Je me jette sur elle pour l'étrangler. Pas un geste de défense ne vient d'elle. Pas d'ombre d'une surprise, mais un sourire, encore plus doux, encore plus maternel, que ceux dont elle a l'habitude maintenant. Mais les gardes, eux, ne sourient pas. Dans la seconde qui suit, c'est l'ouragan. Ils n'arrêtent pas de frapper, à trois, poings, pieds, bois, métal, verre, et il me semble que ça dure trois heures. J'ai compris. Pardonnez-moi, je ne recommencerai plus. JE VEUX BIEN FAIRE N'IMPORTE QUOI, MAIS NE ME BATTEZ PLUS, S'IL VOUS PLAIT. Je regarde de nouveau Adée et Christian. A quoi bon avoir honte ? J'ai dit adieu à la dignité le jour où Adeline m'a emmené. Adée. La femme que j'ai aimée. Que j'aime encore. Nue, maigre, le corps marqué, mais le regard intact, le courage et la douceur. On dirait qu'elle est toujours en train d'aimer. Christian, ce n'est pas pareil. Couvert d'excréments séchés, son œil crevé, sa bouche enflée. Inconsciemment, je passe ma main sur mes lèvres. Comme s'il ne s'était rien passé. Mes dents sont là, blanches, solides. Je ne sais pas comment ça s'est fait. C'était les premiers jours chez Adeline. Je me suis endormi un jour avec ma bouche meurtrie, et je me suis réveillé, plus tard, avec toutes mes dents, une bouche intacte, et l'haleine parfumée. Christian parle, sans arrêt, il rit

même, je sais ce qu'il dit, il les insulte, ces gardes blancs impassibles, il leur annonce la victoire proche de la révolution, mille vengeances. Christian est habité par la haine, et elle lui donne de la grandeur. Moi, j'en viens à souhaiter qu'il se trompe, parce que, si la révolution triomphe, elle s'occuperait de moi, son mauvais fils.

Adeline s'est relevée, m'a de nouveau entouré de ses bras, et m'a parlé d'Adée et de Christian. Finalement ils ont bien de la chance. S'ils sont en vie, c'est grâce à moi. Parce que j'avais accepté d'être soumis, obéissant, dévoué entièrement, corps et âme, à Adeline, ils vivent. Et tant que je serai ainsi, ils continueront à vivre, plutôt moins maltraités que les autres détenus, même si ce Christian est franchement insupportable et mérite souvent de sévères corrections. Je connais la puissance d'Adeline Far. Tout le démontre. Même le directeur a l'air d'avoir peur devant cette femme lointaine qui lui parle sec et l'appelle brutalement « directeur ». La femme du PDG du Crédit Agricole est omnipotente en tous lieux : ce sont les banques qui ont renversé l'Union Populaire, et le Crédit Agricole est la plus puissante.

Si je suis bien sage, encore plus fidèle, je pourrai voir Adée et lui parler, peut-être même la faire sortir. Ce ne sera plus jamais ma femme, elle sera toujours une prisonnière virtuelle, mais elle sera dehors. Cela me réconforte un peu, m'excuse, me donne enfin un début de bonne conscience. Pour Christian, c'est différent. Ce voyou-là, infecté d'idées périmées, comme le dit la télé, est irrécupérable. Tout ce que je puis espérer, c'est qu'ils ne se débarrassent pas de lui, car c'est un réel danger pour la société. JE N'AI RIEN A DIRE. JE NE PENSE A RIEN. JE NE PENSE PAS. ADIEU, CHRISTIAN. DE QUOI PARLAIT-ON, DEJA, ENTRE NOUS, AVANT ? DE POUVOIR POPULAIRE ! POUVOIR POPULAIRE ? QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE ? J'AI COMPLETEMENT OUBLIE LE SENS DE CE MOT.

POUVOIR POPULAIRE ? NON, VRAIMENT, JE NE ME SOUVIENS PAS. Nous partons lentement, moi blotti dans les bras d'Adeline, droite et fière, silencieuse, mes vêtements un peu froissés. Je suis tout de même content d'avoir vu qu'Adée et Christian sont toujours vivants.

Quand la lourde porte de la maison se referme sur nous, Adeline m'ordonne aussitôt de me mettre nu, là, sur le parquet ciré. J'obéis sans un mot. Elle prend dans sa main droite ma verge qui durcit vite et me masturbe savamment. J'éjacule presque aussitôt sur ses gants noirs, et mon corps est agité de soubresauts. Sans un mot, les gants ruisselants de sperme, elle me tourne le dos et se dirige vers la salle à manger, où je la suis fidèlement. Elle s'assied dans un fauteuil et me fait signe de m'allonger à ses pieds. Dans la chaude pénombre de la pièce, nous nous endormons vite, elle les jambes ouvertes face à moi en chien de fusil sur le tapis de laine, avec mon sperme qui sèche incongrûment sur le cuir noir.

Nous sortons souvent maintenant, dans les rues où piétine un peuple apeuré, entre les haies menaçantes de soldats blancs armés. Je vois les enfants une fois par semaine. Ils ne m'appellent plus papa, ni monsieur, simplement par mon prénom, qui ne leur rappelle pas grand chose. Leurs maîtres me disent qu'ils travaillent bien. Tant mieux, mais par pitié qu'on les empêche de devenir des intellectuels. Ma joie de les voir n'est pas entière : ils ne sont plus mes enfants, ils ont complètement oublié que je suis leur père, et Adée n'est pas là, avec moi, pour leur parler. Je ne peux pas les embrasser. Ils se demanderaient pourquoi cet étranger bizarre se livre à ces effusions ridicules. Un signe de tête, sec et franc, et c'est tout. Et si une larme m'irrite l'œil, je l'essuie vite, avant que les gardes ramènent les enfants ou qu'Adeline m'interdise de les revoir.

J'ai une arme. Aussi incroyable que cela puisse me paraître, j'ai une arme. Adeline m'a donné un petit pistolet-mitrailleur et un étui que j'accroche sous l'aisselle gauche, comme je l'ai

vu faire dans les vieux films policiers de la dernière moitié du XXe siècle. Christian saurait quoi faire de cette arme et commencerait sûrement par Adeline. Moi j'ai décidé, une fois pour toutes, de me tenir tranquille, d'obéir aveuglément. Ce n'est qu'à ce prix que j'oublie parfois la peur. Si Adeline m'a armé, ce n'est pas pour tirer sur elle mais pour la protéger. Et je vais la protéger, parce qu'en la protégeant je me protège moi d'abord, les enfants, Adée et Christian ensuite. Je tuerai qui elle me dira de tuer, en fermant les yeux et en ayant la diarrhée au début, mais je tuerai. Elle m'a assuré la vie sauve d'Adée et Christian. A ce prix, je peux bien tuer des gens, même mes anciens camarades, en souhaitant que l'armée anéantisse complètement la résistance, en souhaitant qu'Adée et Christian ne sachent jamais rien : j'ai déjà assez d'emmerdements comme ça.

Tous les jours nous nous promenons, je suis son ombre, son ange gardien, où qu'elle aille, dans les réceptions, les présentations de mode, au tennis où elle joue divinement, toute de noir vêtue, au mmanège où je la suis tant bien que mal sur une jument calme, au rushing, ce jeu horrible où se rue le peuple abruti, quand elle veut prendre un bain de foule et humer, comme elle dit, l'odeur forte de la sueur des hommes ordinaires. Ma garde-robe est abondante mais monotone : je ne m'en plains pas. Des ensembles noirs, costumes de velours, combinaisons de cuir que je porte à même la peau. Cela tranche avec cette blancheur tranchante des uniformes des soldats.

Tous les soirs, quand nous rentrons, c'est le même cérémonial : je me dénude dès que la porte est refermée, elle me masturbe et je me répands vite sur ses gants, et le plus souvent nous dormons dans la chambre voisine de l'entrée, elle dans un grand lit circulaire et moi à même le sol. Je ne vois pratiquement jamais son mari : je me suis persuadé après de longues réflexions qu'il doit être proche du pouvoir suprême, qu'il est peut-être le chef suprême : ses absences constantes sont là pour témoigner de ses hautes fonctions. Et comme je sais que c'est l'aristocratie de l'argent qui gouverne...

Je n'ai jamais touché Adeline depuis le premier soir, dans la voiture. Je n'ose pas, j'ai peur d'être battu. Je ne le ferai que si elle le demande. La nuit, elle m'enchaîne bras et jambes, et je pense à elle, je rêve d'elle. J'oublie un peu Adée, et je me méprise. Mais tant pis, je veux vivre et je suis tombé amoureux de cette femme, qui n'est plus jeune mais qui est devenue si belle dans mon esprit, par le biais de ce cérémonial étrange qui préside à nos rapports, et j'attends, oui, j'attends comme un chien en rut, qu'elle m'ouvre son lit, qu'elle m'ouvre son corps, qu'elle m'ouvre son cul.

Nous parlons souvent maintenant. Ou plutôt elle parle, et j'écoute. Ou bien je réponds à ses questions. Je sais que je n'ai que ce droit. Elle me pose beaucoup de questions sur mon ancien travail d'écrivain. Comme cela est loin, presque estompé maintenant. Le 16 avril, quand était-ce donc ? Que faisions-nous, avant ce 16 avril ? Qu'écrivions-nous ? Pour qui ? Adeline parle de sa voix égale, grave, et ça me fait un peu l'effet d'un scalpel dans mon cerveau. Comme c'est drôle, elle est pourtant si douce. Elle veut que je lui raconte comment me venaient mes histoires. Je ne me rappelle plus. Elle a beau avoir réussi à recueillir toutes les revues, tous les magazines qui m'ont publié, je ne me rappelle plus comment ni pourquoi j'ai écrit ce que j'ai écrit. Elle me dit, en effleurant mes couilles, que j'étais un obsédé sexuel, que je n'ai écrit que des histoires de perversion sexuelle. Je suis un obsédé sexuel, Adeline, et je bande à la moindre évocation. Seule la peur, cette trouille qui est née avec moi, plus forte que moi, m'empêche de baiser à mort les femmes que j'approche, toutes les femmes. Et d'abord toi, Adeline. Mais tu es le pouvoir, la terreur, la prison, et je suis l'obéissance, la crainte, la lâcheté, et je ne bouge pas.

Elle veut que nous écrivions ensemble un texte. Un texte à la gloire du 16 avril, des banques, des femmes comme elle, héroïques dans leur lutte contre l'Union Populaire. Avec du sexe. Elle va créer une revue, spécialement pour ça. FIXION. Elle va me faire ce cadeau parce que je suis le plus fidèle parmi les fidèles. A moi l'ancien intellectuel sympathisant de l'U.P.,

l'époux d'Adée, l'ami de Christian. Il ne me sert à rien de me mordre les lèvres jusqu'au sang. La coupe est profonde et j'ai à peine commencé de boire.

Nous essayons d'écrire. Dans la pièce ovale, il y a un lit ovale, un bureau ovale. Tout est noir et blanc. Moi je suis nu, comme d'habitude à l'intérieur. Adeline porte à même la peau son ample déshabillé de tulle noire. Seins gonflés d'Adeline, ventre plat, cuisses blanches, mont de Vénus bombé et lisse où n'affleure pas le moindre poil. Je ne peux pas dissimuler mon trouble. Assis côte à côte, écrivant, et moi qui bande. La renverser, là, brutalement, cette femme-serpent, et la forcer sans retenue, la déchirer, l'ouvrir, la faire hurler. Mais non. La peur, encore, la peur est la plus forte. Et j'attends.

J'attends qu'elle pose le stylo et cherche doucement mes lèvres, et m'embrasse longtemps, moelleusement, ses mains le long de mes fesses, autour de mes bourses, acceptant mon sperme qui gicle sans retenue sur son déshabillé. Il n'y a plus rien à faire. Je m'écroule, vidé, sur le tapis. La prison a changé, et je suis bien dans cette prison. J'oublie le froid, la faim, les camarades, Adée.

Garde-moi, Adeline, continue à faire ce que tu veux de moi. La peur et la fascination. Il paraît que c'est ainsi que les cobras agissent avec leurs proies.

Ce soir, je vais assassiner le mari d'Adeline. Elle vient de me l'ordonner. Est-ce pour cela que je suis sorti de prison, que je vis, esclave peut-être, mais choyé, propre, nourri, loin des prisons et des gardes blancs ? Est-ce pour cela, les baisers, les masturbations, la revue, le pistolet-mitrailleur ? Ce soir, cette nuit, j'attends dans l'ombre la voiture de Far, et quand le chauffeur ouvre la porte, quand Far se profile à l'extérieur, je tire, à bout portant, jusqu'à ce qu'à la place des deux têtes il n'y

ait rien que de la bouillie écailleuse et rougeâtre, dégoulinant sur la chaussée et éclaboussant la belle voiture blanche.

Elle m'attend dans le hall. Aucun bruit. Les silencieux qu'elle m'a donnés sont efficaces. Un bref coup d'œil sur le massacre : très satisfaisant. J'ai mis toute la dose, deux chargeurs, deux cents balles, dans deux têtes pas trop grosses qui n'en demandaient pas autant pour éclater. J'ai tué. Moi qui ai horreur du sang et de la violence, qui laissais les mouches mourir de vieillesse dans notre petit appartement, ce qui faisait rire Adée qui les appelait « nos petites amies voleuses ». J'ai tué. Je n'ai pas pu faire autrement. J'ai peur, moi. Je ne veux plus être battu, torturé, je ne veux plus retourner en prison. Je fais ce que veut Adeline. Ça n'a pas été difficile. Et puis, si l'on y regarde bien, c'est un acte révolutionnaire : tuer le PDG du Crédit Agricole, ça revient à tuer le chef effectif du gouvernement. Christian n'aurait pu rêver mieux. Je me fabrique des excuses en catastrophe. Et je suis plus rasséréné, quand je ferme la porte, avant que la nausée me prenne et que j'inonde le parquet, les jambes et la robe d'Adeline d'une purée verdâtre et empestée.

Comme tout cela a été facile. Le PDG du Crédit Agricole est un homme ordinaire, un citoyen comme les autres. On ne sait plus exactement où est le pouvoir, depuis le 16 avril. On sait, oui, vaguement, qu'il est du côté des banques. Mais qui dirige les banques ? S'il y a des soldats blancs partout, il n'y a pas agglutination des gardes autour d'hommes bien précis, il n'y a pas de civil exceptionnel. Ils ont tassé la hiérarchie militaire, annulé le caractère officiel de la hiérarchie civile. On ne connaît pas les chefs, si l'on n'est pas dans les arcanes du pouvoir. Et lorsqu'on est dans les arcanes du pouvoir, on essaie d'y rester, à sa petite place, en attendant les promotions naturelles. Sauf lorsqu'on a des ambitions dévorantes. Telle Adeline. Qu'on a des facilités extraordinaires pour approcher le sommet. Telle

Adeline. Qu'on peut écarter, à un moment donné, toute protection de ce sommet. Telle Adeline. Qu'on dispose d'une âme damnée, tant par contrainte que par soumission, fascination, amour, immédiatement obéissante. Telle Adeline.

Et, ce soir, Adeline me reçoit dans son lit, libre, pour la première fois, tandis que sèche au-dehors le sang de son mari et de son chauffeur-garde du corps que l'on mettra deux heures à découvrir, abattus sauvagement et effroyablement mutilés par un révolutionnaire isolé que la police ne retrouvera jamais.

Entre les bras d'Adeline, contre le corps d'Adeline, nus, unis, j'arrive (être heureux tout en restant honteux. Heureux parce que je suis pris d'amour pour Adeline, parce que j'aime cette situation d'esclave-pacha, parce que j'ai tué le chef réel du gouvernement totalitaire du 16 avril, honteux parce que je sais que je trahis Adée et Christian, une fois de plus, que je suis tombé sans rémission dans l'acceptation, la compromission et la lâcheté. Mais tant pis. Je veux vivre. A n'importe quel prix.

Ils sont venus, ce matin. Des soldats et des civils, aussi importants les uns que les autres. Venus apporter leur condoléances à Adeline, digne et grande dans son deuil, comme on dirait dans les journaux à grand spectacle. Mais la presse, ici, est plus que sobre : annonce de la mort du PDG, brève biographie, communiqué officiel : tout va bien. Le successeur de Monsieur Far va être désigné d'ici quelques jours. Aucun nom n'est cité.

La réalité est plus complexe. La maison est devenue le centre politique du pays. A peine un peu plus de gardes : toujours cette stratégie du secret et du déplacement d'intérêt : faire croire que là tout est calme, que l'important est ailleurs.

Je fais connaissance des dirigeants réels du pays : des soldats, parfois jeunes, des civils à la pointe de la mode. Voilà les tortionnaires, mes tortionnaires. Et maintenant je suis parmi eux, l'un d'eux. Et je leur ressemble, avec mes costumes noirs et mes cols roulés noirs, mon PM sous l'aisselle, mes yeux qui ont pris l'apparence de la dureté et de l'indifférence, alors qu'ils ne sont

qu'exténués à force d'avoir peur et de pleurer. Je m'aperçois que la jeunesse et l'élégance peuvent être fascistes, et que, à côté de tous les riches qui ont financé le coup d'Etat, on trouve de jeunes soldats pauvres et idéalistes et des idéologues fanatiques à peine sortis de l'adolescence. Je prends des leçons de politique, sur le tas et clandestinement.

Les discussions sont feutrées mais âpres. Et Adeline y participe à part entière. J'y assiste, intégralement, debout à sa droite, le PM apparent. Elle m'a bien conseillé d'avoir l'air le plus détaché possible, de ne regarder personne tout en surveillant tout le monde, d'écouter avec soin tout ce qui se dit. Ce qui me saute aux yeux, d'abord, c'est l'émergence d'une autre Adeline que je connaissais à peine, une Adeline possédant tous les dossiers, ayant un sens politique aigu, faisant peser son ascendant sur une bonne partie de l'assistance et sa séduction sur les jeunes officiers et les idéologues de trente ans qui participent passionnement à ces discussions. Une chose en est ressortie dès la première minute : le pouvoir ne resterait pas vacant longtemps, et un gouvernement collectif dirigerait le pays avant de choisir en son sein le chef, qui n'aurait d'autre titre que celui de nouveau PDG du Crédit Agricole. Dans ce gouvernement, la bataille serait dure et même impitoyable. Quoi qu'il en soit, Adeline a été plébiscitée. (Moi, je dis qu'elle a su s'imposer). Elle fait partie du directoire qui décide de tout dans le pays. Ça honore l'Etat : une femme dans les instances suprêmes. Ça fait taire les révolutionnaires : si c'était un pays fasciste, comme cette ordure subversive le soutient, il n'y aurait pas de femme dans ce directoire. (Si j'avais encore le goût ou le savoir de rire, je rirais : avant d'être l'esclave d'Adeline, avant même d'être l'écrivain sympathisant de l'U.P., j'ai été historien ; je pourrais leur citer ces furies fascistes qui ont ensanglanté le monde, de Cléôpatre à la prétendue Grande Catherina, jusqu'à ces sorcières des années 1970, Indira ou Isabelita. Mais je me tais. Je me tais. La peur a décidé mon silence, et si j'ai un PM, il n'est pas pour attaquer mais pour défendre, pour me défendre, moi, moi d'abord, et donc Adeline sans qui je ne suis rien, sinon un

prisonnier quelconque, ennemi du gouvernement du 16 avril, ce qui aboutit au même résultat : le néant).

Elle me dit, quand nous sommes seuls, nus, dans son lit, après l'amour, que tout va pour le mieux. Je n'ai qu'à continuer à obéir sans discuter, et j'aurai d'heureuses surprises. Je continue, Adeline ; quoi que tu veuilles, je le veux ; quoi que tu décides, je t'approuve ; quoi que tu me demandes, je le fais, immédiatement, sans réfléchir.

Nous avons lancé la revue. Tout le monde dirigeant se l'arrache. Il y a des histoires extraordinaires, à la gloire de guerriers du futur qui ressemblent étrangement à ceux du 16 avril. Il y a des romans-photos d'un érotisme raffiné, racontant des histoires fantastiques sophistiquées. Adeline et moi sommes des personnages fabuleux dans ces romans-photos. Et personne, dans les sphères du pouvoir, ne blâme Adeline. La morosité du veuvage, c'est bon pour le peuple, c'est-à-dire pour les imbéciles. FIXION est une réussite totale, une entreprise artistique exceptionnelle, la pierre de touche de la nouvelle culture issue du 16 avril, et les histoires que je signe, oui, exaltant les vertus de la nouvelle armée et des idées saines instaurées après la chute de l'U.P., recueillent tous les suffrages. Recommencerai-je à exister, grâce à mes compromis, mes trahisons, mes reniements ? A côté de la peur, la sale ambition se fait une place, et j'en suis reconnaissant à Adeline.

Je vois souvent les enfants. Ils grandissent en sagesse et en santé, me dit-on. Ils me reconnaissent quand je reviens, mais ne savent toujours pas que je suis leur père. Simplement un ami un peu vieux, tout de noir vêtu, les yeux embués, accompagné d'une dame qui ne sourit jamais, un prénom qu'ils répètent en riant. C'est tout. L'aîné ne m'embrasse pas. On se serre la main, entre

hommes, dans ce nouveau monde du 16 avril. La petite me tend timidement la joue, et je la garde contre moi, tant que je peux. Elle s'essuie après, humide de mes larmes.

Adeline m'emmène à la prison, une fois par semaine. Dans la pièce au miroir truqué, je vois Adée et Christian. Les prisonniers sont mieux traités maintenant. Grâce à moi. Adée et Christian ont droit à un régime de faveur. Mais Christian le refuse. Incorrigible, il agonit ses gardes d'insultes à longueur de journée, mène des activités subversives à l'intérieur de la prison. Malgré cela, on continue à le bien traiter, pour lui montrer combien il a tort, lui, le vilain, de se révolter ainsi contre une administration pénitentiaire si humanitaire.

C'est la dernière réunion à la maison, et c'est l'apothéose. Les jeunes, militaires et idéologues mêlés, fascinés par Adeline, l'ont imposée. Ils ne voient qu'elle, brûlent pour elle. Je m'en inquiète un peu, mais elle sait comment me rassurer : quand la décision est prise et que le directoire, dans la grande salle à manger, la confirme officiellement dans ses fonctions de PDG du Crédit Agricole, c'est-à-dire lui donne le pouvoir suprême, c'est vers moi qu'elle se tourne, radieuse, contre moi qu'elle se jette éperdue, c'est ma bouche qu'elle cherche, passionnée, sans retenue, devant des notables un peu étonnés et gênés à la fois. Les jeunes, loin d'être jaloux, nous ovationnent. Je ne sais plus très bien où j'en suis. Les épreuves ont fait de moi un drôle de personnage, comme vidé de passion, de sensations, de réactions extérieures. J'aime oui, maintenant c'est certain – j'aime cette femme qui a vingt-huit ans de plus que moi et qui est si belle, oh ! si belle. Mais je ne réagis pas. Ma bouche contre sa bouche, oui, ma verge dressée sous le cuir souple, oui, mais pas d'excitation autre : le cerveau en repos maintenant, la décontraction partout ailleurs que dans mon sexe, la méfiance même, face à ceux qui viennent d'être privés du pouvoir. Sonné à

l'intérieur de moi-même, et impavide pour ceux qui nous regardent quand Adeline annonce notre prochain mariage, ma nomination au poste de Directeur adjoint du Crédit Agricole. En clair, je deviens le deuxième personnage du pays. Et les hourras des jeunes militaires, les chaleureuses poignées de main des idéologues du nouvel âge, les saluts polis et vexés des notables vieillis. Ça tourne dans ma tête, et pourtant je sais que je donne l'image de l'impassibilité totale, du contrôle absolu de moi-même : le vrai chef. Moi qui ai si peur de la peur, moi si lâche, moi si démuni, moi totalement écrasé par le système, voilà que le système me propulse à la deuxième place de l'Etat totalitaire que je hais avec tout ce qui me reste de forces. Adeline a renversé toutes les barrières et m'a finalement présenté comme sa plus grande victoire : l'intellectuel proche de l'U.P. devenant dirigeant du pays d'après le 16 avril, tueur sans pitié et tortionnaire brutal de l'U.P. et de ses adeptes. Je pense une seconde à Adée. Je sais que mon premier mariage n'a aucune importance. Un bout de papier qu'on déchire. Une sale révolutionnaire hystérique qu'on garde en prison par charité. Me taire. A cause de tout ça. Pour tout ça.

Le mariage a lieu le 16 avril. J'ai dû laisser mon PM à la maison. Je suis toujours vêtu de velours noir, mais Adeline est resplendissante, avec sa robe de cuir blanc, ses jambes nues, si blanches, si souples, et sa grande capeline blanche. L'armée est là, la nouvelle armée, qui nous acclame avec enthousiasme. Les jeunes officiers se sentent très proches de moi, et je fais tout pour les conforter dans cette impression. Les philosophes sémillants m'ont adopté comme l'un des leurs. Quand aux notables, ils ont peur maintenant : ils ont laissé passer leur temps sans jeter de pont vers l'autre génération. Seule Adeline a su le faire, et de la meilleure façon. Et Adeline a gagné.

Mais plus loin, derrière des barrières, entourés de gardes, il y a les prisonniers. Je ne m'attendais pas à cela. La dernière surprise d'Adeline, pour m'humilier, m'avertir, me faire plaisir ou me

discréditer totalement aux yeux des partisans de l'U.P. Qui sait ? Peut-être tout cela à la fois. Ce qui reste de couleurs sur mon visage disparaît, et je serre le bras d'Adeline. Propres, vêtus d'habits convenables, ils sont là, debout, immobiles, muets, sans expression, mes anciens compagnons de travail et d'infortune. Et, au premier rang, Adée et Christian. Il ne sert à rien de détourner le regard, eux me brûlent des yeux. L'œil unique de Christian me rappelle des vers oubliés d'un poète des temps reculés. A ces moments-là, je voudrais que ces yeux soient crevés. Que le supplice soit l'instrument de mon oubli. Je voudrais pouvoir leur expliquer, leur dire que la torture, c'est terrible, que je ne pouvais plus la supporter, que j'ai fait ça pour les enfants, pour eux, pour elle, mon épouse, que je n'ai jamais tant aimée et admirée qu'aujourd'hui, au moment même où j'épouse Adeline que j'aime et que j'admire, pour mon ami, mon frère, Christian, le bras gauche qui pensait et écrivait en même temps que moi, le bras droit, le mauvais bras, comme toujours, celui qu'il faudra amputer. Je voudrais lire dans ces regards, de la haine ou de la pitié, du pardon ou ma condamnation, mais je ne sais plus lire, tout à ma peur, à mon malheur et à ma volonté d'oubli. Je ne puis que me fixer, pour me rassurer, sur cette idée, que c'est grâce à moi qu'ils vivent mieux, maintenant, comme des prisonniers certes, comme des ennemis, mais enfin comme des hommes et des femmes. Finalement je me persuade que je me suis sacrifié pour eux, perdant honneur, dignité, amour, amitié, crédibilité politique, pour qu'eux, mes anciens camarades, ma femme, mon seul ami, puissent vivre ; je me persuade que ma trahison, mes reniements sont en fait des actes politiques, héroïques ; non je ne me persuade pas, j'essaie de me persuader, et je me laisse entraîner loin de ceux qui furent ma seule famille, par Adeline qui est comme une île et un refuge dans cet océan d'hostilité meurtrière qu'est devenu le pays du 16 avril.

Nous allons partir pour Vénus. Les pimpants officiers et les fringants idéologues aux costumes de velours noir, dévoués

corps et âme à notre cause, subjugués par Adeline, enthousiasmés par son nouveau mari, à la pensée rapide, si proche d'eux, si semblable à eux, supérieur à eux par cette absence totale d'émotion qui le distingue, nous assurent qu'ils vont veiller sur la nation pendant notre voyage de noces. Je sais que je peux leur faire confiance : ils ont ce qui leur manquait, une femme fascinante à adorer, un chef de leur génération à admirer, et c'est ce qu'ils font, tant que nous suivons la ligne : discipline, rigueur, nationalisme : les fascistes n'ont pas beaucoup d'imagination. Ils ne savent pas, ces jeunes gens convaincus, que ces régimes ont des tares, invisibles parce qu'évidentes : le règne de l'argent, la corruption des responsables, l'absence de bases populaires. Je sais qu'eux sont incorruptibles, au moins pour un temps, et que la terreur est leur idéal politique. Ils respectent les prisonniers, parce qu'ils estiment que ce sont des combattants, comme eux. J'espère, plein d'illusions peut-être, m'appuyer sur eux pour infléchir l'orientation du régime. Du fascisme mou au fascisme pur et dur. Il n'est bien sûr pas question d'autre chose. Je ne pense plus à l'Union Populaire. Je sais que le peuple est là, désormais, pour obéir et travailler. Je n'ai plus aucun sentiment, je m'applique à détruire systématiquement ma sensibilité. Les prisonniers seront bien traités, on aménagera leur liberté, mais ils resteront prisonniers : je ne veux plus voir les regards d'Adée et de Christian, effrayants à force d'amour. Quant aux enfants, tout est bien. Ils deviendront des chefs, eux aussi, l'aîné comme la petite. Des chefs fascistes. Alors, je serai mort, enfin, et je n'aurai plus honte, et je n'aurai plus peur.

Vénus, c'est le rêve. Il y a les océans maternels, les immenses fleurs aphrodisiaques, la liberté des riches. Ici aucune contrainte. La petite colonie terrienne qui nous a acclamés, priviligiés entre les priviligiés, nous initie au paradis. Ici, dans la chaleur, dans la moiteur, nous vivons nus, constamment, comme rajeunis, et la forêt est seul témoin de nos orgasmes répétés. Adeline écarte les

cuisses merveilleusement et nous hurlons de plaisir. J'accède à un univers que je ne connaissais pas jusqu'alors, avec une femme de cinquante-cinq-ans, belle à crever, ma toute-puissante maîtresse. Là, j'oublie. J'oublie le 16 avril, les prisons, Christian, Adée. Combien de jours ou de nuits depuis qu'Adeline m'a entraîné derrière elle ? Je ne sais pas, je ne veux pas savoir. J'ai oublié le temps. Ou plutôt j'ai tiré un grand trait sur le temps. Je veux abolir l'heure et vivre, seconde après seconde, dans ma tour d'ivoire de pouvoir total et de terreur absolue. On dit : ce que j'ai fait, une bête ne l'aurait pas fait. Eh bien, tant pis : le propre de l'homme est de savoir s'adapter aux circonstances. Quand règne le grand ordre blanc, aveugle et insensible, je suis de ce grand ordre, et même si je suis le dernier à règner, tant pis, je règne encore. J'ai toujours peur. Je suis un corps fait de peur, et de la place où je suis, par la volonté d'Adeline, je vais installer sur la nation l'ordre de fer, parce que j'ai peur. C'est le seul principe de gouvernement qu'ont connu et appliqué les dictateurs sanguinaires et effrayés.

Pour le moment, nous sommes sur Vénus, et j'essaie d'oublier. Moi, ici, si loin, avec cette femme, que j'aime, oui. Moi, brisé, dans l'épouvante, ici, si loin, pour oublier. Loin. Oublier, si loin. La peur, la vie. Oublier. Loin. Me perdre.

LEGEREMENT VETUE DE FLEURS, ELLE S'ENTRAINAIT AU PISTOLET AUTOMATIQUE

par Bernard Blanc

1/ PREHISTOIRE

1. Il est assis derrière son bureau d'aluminium renforcé il a les jambes écartées, son pantalon le serre – de temps en temps il se gratte la cuisse gauche c'est une verrue, il a une montre extra-plate en or et une chevalière – devant les caméras il va faire un discours sur le poste-clé qu'il occupe dans la société-moderne.

Il regarde la pendule magnétique murale – TIC TIC TIC – et je dis : chaque seconde écoulée est témoin d'un crime qu'il répète et chaque jour passé une multitude de crimes – actions viles, malsaines – quand il s'asseoit derrière son bureau Péchiney-aluminium IL EST COUPABLE – quand il écarte ses cuisses déjà un peu grasses IL EST COUPABLE.

Au centre même du gigantesque Parc Nucléaire où l'on entame la troisième tranche de Ténix 1 500 Mégawatts, il s'est installé dans son appartement privé (plasto-matière/ faux

© 1976, *Bernard Blanc et Editions Opta.*

acajou/ terminal d'ordinateur/ sur le bureau une photo de famille un jour de neige) – c'est le Directeur-Araignée qui tisse des mailles d'acier – rire dur quand il montre du doigt le plan général du Complexe.

Dans la rue, sur l'escalier roulant, vitesse maximum, tu peux le croiser, ce type – il te ressemble, il n'y a pas de raison pour que tu ne le salues pas si tu le rencontres à la Cantine Collective de ton Bloc d'Habitation – il a une tête, deux bras, un sexe et quelque chose de plus : la responsabilité de la Machine Nucléaire Pacifique. Rien que ça, juste un détail. C'est Jonas Ternis/ permis de conduire/ Légion d'Honneur/ deux aller-retour Terre-Lune en Spatiojet Gouvernemental. Jonas Ternis, dégueulasse paquet de chair qui fait courir au Territoire Européen tout entier le risque de mort radioactive instantanée (interviewé dans une artère principale de Mégaparis Secteur Sud, un homme d'une quarantaine d'années déclare qu'il s'en fout de mourir si tout le monde claque avec lui. Puis le journaliste tend son micro miniaturisé Péchiney à un jeune type barbu, allure d'intellectuel *censure censure* – retour au Studio Mobile – voix off publicitaire), Jonas Ternis, vieux pourri, soutenu par :

1. l'armée
2. les flics
3. le Parlement
4. les pompiers
5. le Syndicat des Bouchers en viande synthétique
6. vous-mêmes

Maintenant il allume une cigarette légèrement opiacée, il espère que ça va lui donner des idées pour son discours du lendemain – les mots résonnent dans sa tête, il les réciterait volontiers à haute voix mais il ne veut pas se donner en spectacle aux Agents Généraux du Renseignement (murs truffés de micros Péchiney, vous vous y attendiez, je pense) – « SECURITE/ EXPANSION/ BIEN-ETRE/ COMMERCE EXTERIEUR », c'est chaud, solide et rassurant. Il oublie sa cigarette dans le

cendrier (cristal synthétique). Il prend son dictaphone Péchiney et commence :

« La relance économique exige de chacun de nous un effort civique accru, et dans ce contexte d'après-crise le Tout-Nucléaire est une carte maîtresse de la politique d'expansion du gouvernement... » Tout le baratin habituel, quoi.

Un quart d'heure hebdomadaire à la TV TRIDI pour donner des nouvelles du Complexe Expérimental et faire un peu de publicité pour le pouvoir central. Il faut les pondre, ces discours... dire que j'ai rendez-vous avec Patricia à quinze heures... pourvu qu'ils aient réparé l'ascenseur électronique... quelle merde, ces mécaniques... et il dicte en pensant à autre chose.

QUESTION : à quoi pense-t-il, ce salaud, quand il mange un sandwich synthétique ? L'homme nucléaire total fait-il des rêves comme tout le monde ? (Grand escalier – locomotive à vapeur qui court dans le désert du Far West – femme nue, offerte.) QUESTION : est-ce qu'il aime les nouveaux haricots déshydratés, comme tout le monde ? Achète-t-il des boîtes familiales pour faire des économies (un peu plus de conservateurs, un peu moins de légumes) ? POSEZ VOTRE QUESTION QUAND LE VOYANT ROUGE S'ALLUME.

Quand le voyant s'allume, sur le panneau de contrôle général, il n'est même pas étonné, tout juste s'il lui accorde un coup d'œil (FIN DU REVE : l'escalier s'écroule, le train déraille, la femme se rhabille). « Encore un court-circuit dans ces putains de milliers de fils ! Quand je pense que j'ai su tout ça par cœur un jour, tous ces schémas, toutes ces courbes... » C'était peu de temps avant sa nomination définitive d'Administrateur Général (il a couché avec la femme d'un ministre ; ses gros seins flasques coulaient sur elle, pouah ! mais c'est utile, parfois, de promener ses mains là-dessus...), maintenant il n'a plus besoin de connaître

ces futiles détails techniques. Des dizaines de gars le font pour lui. Il est le Chef. Il fait des discours.

Il pose son dictaphone et appuie sur un bouton de son multi-téléphone : « Jacques, qu'est-ce qu'il y a ? »

JACQUES NE REPONDRA JAMAIS, TU VOIS. Il est grillé, tripes à l'air, sang carbonisé, il n'a même plus forme humaine, pas le temps de donner l'alerte juste un voyant rouge automatique bloqué. Le plastique, partout, a fondu.

Il faut quelques secondes pour que Ternis réalise exactement la situation. Juste le temps que met la fuite radioactive pour infecter les couloirs de béton armé – pour bouleverser les laboratoires de physique et les centres d'ordinateur – métal chauffé à blanc – il veut se lever pour gagner son abri personnel, deux ou trois gestes de pantin, et ses globes oculaires éclatent.

ON N'IMAGINE PAS QU'IL Y A TANT DE JUS DANS UN ŒIL.

2. Elle s'appelle Ignaëlle. Elle ôte son soutien-gorge et le laisse tomber derrière elle, sans regarder, puis elle fait glisser son slip sur ses cuisses très fines. Maintenant elle court vers l'eau transparente – chacun de ses pas s'inscrit profondément dans le sol très mou de la clairière (fuite fuite de la grenouille jaune d'or sous les feuilles larges) – ses seins lourds se balancent, c'est la course des astres clairs dans l'espace noir, c'est le mouvement régulier des planètes fertiles – déjà elle sent la fraîcheur de l'eau du torrent quand elle s'approche du bord, et son sourire est comme l'écume de la mer (fuite fuite de la grenouille) – TOUT MURMURE LES ARBRES LES PIERRES ET LE VENT – l'eau est un serpent qui glisse entre les rochers bleus et ocres. Ignaëlle a atteint la rive et, au ralenti, elle se laisse tomber dans le courant qui l'accueille avec un baiser. On dirait qu'elle fond comme la dernière neige de l'hiver quand le soleil passe haut sur

les montagnes. Elle fond tu ne la vois plus pendant un instant Ignaëlle a coulé.

On croirait qu'elle a toujours vécu ici, nue au milieu du torrent. Les arbres se penchent un peu plus pour la regarder. Puis : le saut de la truite bleue qui remonte vers les lieux secrets de la ponte. Puis : l'apparition rapide de son corps où les gouttes d'eau font des cascades.

Tu te lèves, toi aussi. Regarde, elle t'attend. Tu vas vers elle. Tu sautes dans le torrent en faisant de grands gestes de clown et elle se met à rire (fuite fuite de la grenouille dérangée dans ses rêves, rire chaud d'Ignaëlle plus parfait que la course éternelle des étoiles). Tu es nu contre elle, et la fraîcheur de l'eau n'apaise pas ce désir qui monte en toi, CASCADES/ ENORMES TROUPEAUX DE BISONS SAUVAGES/ JUSQU'A L'EXPLOSION DU CIEL. Ta main, lentement, se promène dans son dos et caresse ses cheveux roux. Chair de ma chair fille femme fleur douce personne vivante – tu t'enfonces sous l'eau avec elle, loin. Elle rit encore une fois et son rire te donne des frissons.

Ignaëlle je vais jouir, serre-moi... Tu trembles ? Non, c'est la rivière qui vibre autour de nous regarde les rochers se soulèvent, la terre se gondole et glisse glisse glisse regarde les arbres s'écrasent...

Ne t'inquiète pas, oh ! ne t'inquiète pas il n'y a rien, il n'y a plus rien juste deux cadavres grillés, la peau arrachée par lambeaux, l'eau se met à bouillir puis il n'y a plus d'eau. C'EST DANGEREUX DE FAIRE L'AMOUR PRES D'UN PARC NUCLEAIRE EXPERIMENTAL.

3. Quinze heures/ TV TRIDI 6e CHAINE COULEUR/ SPECTACLE DE PUBLICONSOMMATION/ Voix off : « Je

suis un homme moderne, je suce du concentré d'algues lyophilisées et... »/ Bande-son intégrée : musique d'ambiance et cris d'oiseaux (mouettes ? corbeaux ?)/ Voix off, féminisée : « L'apport protéinique de l'algue SMASH vous garde en forme toute la journée, et... »/ IMAGES : corps de femme sur fond de fleurs – zoom ralenti sur un sexe blond – zoom sur un visage ovale – la caméra monte et descend sur son corps nu très pâle, on dirait qu'elle lèche/ Voix off : « L'algue vous procure une séduisante vitalité »/ Soudain : grands coups de couleurs sur l'écran mural/ ROUGE ROUGE/ Voix off sexuelle et soupirs pré-enregistrés : « FLASH FLASH SMASH ! »/ plusieurs fois, de plus en plus fort, de plus en plus ROUGE ROUGE/ Puis : plus rien – blanc vide laiteux – l'image se brouille – il y a un trou dans le programme organisé par computers couplés –

« C'est rare », dit la femme. Et elle se gratte le nez. « Oui », répond l'homme, un peu perdu. Il est 15 heures 18.

Mais déjà l'image revient, d'un coup/ COMMUNIQUE : voix masculine, paternelle : « On annonce un incident de fonctionnement du Méga-Générateur Tenix. Des fuites de radioactivité (IODE/ CESIUM, puis cycle PLUTONIUM/ CRYPTON) se seraient produites à plusieurs reprises dans la matinée. A 13 heures 50, le deuxième circuit de refroidissement a explosé, et on a constaté une accélération anormale du cœur du réacteur. »/ SILENCE/ BLANC SUR L'ECRAN MURAL/ puis : interview (en direct du Studio Mobile) du professeur L.P. Tringlet, diplômé de l'Institut des Hautes Etudes Nucléaires (H.E.N. financé par Péchiney, à 52 pour cent) : « Pouvez-vous nous expliquer brièvement, professeur, l'accident du début de l'après-midi ? Y-a-t-il un risque pour les populations ? » (Il sourit, cheveux poivre et sel et lunettes d'écaille carrées. Costume gris, très simple.)

« Un bel homme », dit la femme. « Ouais », répond le mari. Il prend une cigarette, un peu gêné.

Le professeur Tringlet parle lentement, il détache chaque mot. « Rassurez-vous, chers téléspectateurs, les perturbations de cet après-midi sont un infime, comment dire, incident de parcours. Que voulez-vous, on ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs... » Et il sourit un peu plus pour qu'on comprenne bien que c'est une plaisanterie fine. « La sécurité de la population est parfaitement assurée et des mesures très strictes ont été prises pour que tout rentre dans l'ordre le plus rapidement possible. »/ Voix off, féminisée : « FLASH FLASH SMASH »/ interruption de l'image.

« Il y a des ennuis », dit-elle. « Ouais », répond le mari. Il a bien envie de lui foutre une baffe, elle n'arrête pas de faire des commentaires, celle-là ! De leur mini-appartement du 35e étage, ils ont vue sur les fenêtres vitrées/ plastifiées des autres Ensembles Résidentiels de Banlieue.

Le speaker revient, il a l'air inquiet. « Nous apprenons à l'instant que le plan Orsec-Radiations vient d'être déclenché autour du Parc Nucléaire. Aucun danger, aucun danger... » Il reste un instant sans rien dire et enchaîne : « ... et maintenant, chers téléspectateurs, la suite de notre programme. »/ IMAGE : zoom sur un enfant nu, bronzé, qui joue avec du sable, il le fait couler entre ses doigts un peu écartés, il le regarde – il se tourne vers l'objectif et se met à rire/ BANDE-SON : rire clair comme un tracé d'oiseau fou dans le ciel/ IMAGE : vol d'un oiseau vers le soleil/ IMAGE : balancement des palmiers/ Voix off : « Comme vous êtes heureux (écho : heureux/ heureux) de posséder un bambin si mignon ! Vous ne voudriez pas qu'il lui arrive quelque chose (SON : STRIDENT/ SON :

HURLEMENT DE SIRENES) alors n'oubliez pas de le revacciner chaque semestre... »/ suite de mots blancs en majuscules qui s'inscrivent l'un après l'autre sur fond noir, en petit dans le coin gauche de l'écran : « Offert par le Laboratoire Péchiney-Pasteur. »

L'homme est content, il va maintenant suivre son feuilleton favori (sexe/violence) il mâche FLASH FLASH SMASH et se sent bien.

4. Imaginez une tornade (200 km-heure/ plusieurs tonnes de poussée), puis remplacez le vent et la pluie par le souffle du feu qui ronge – imaginez aussi un brin de paille balayé par un torrent gonflé d'eau boueuse et remplacez le brin de paille par un building de 90 étages – c'est difficile, hein, quand vous faites chaque jour vos cinquantes km d'autoroute/ votre petite heure d'embouteillage/ et votre séance quotidienne de TV TRIDI (FLASH FLASH SMASH), c'est vrai qu'il vous reste bien peu de temps pour penser à la tornade thermonucléaire (peut-être un très court instant entre le beefsteack d'algues et le café synthétique ?)

Comme si les fuites radioactives ce n'était pas suffisant, le cœur du réacteur s'est emballé et a explosé. Tout s'est passé très vite : il ne reste plus rien sur des centaines de milliers d'hectares. ÇA, C'EST DEJA PLUS FACILE A IMAGINER, NON ?

Quand tu fais tomber une fourmi dans une crème caramel encore molle, ça fait des cercles concentriques. Une explosion nucléaire c'est pareil, mais les cercles sont plus grands.

Légèrement vêtue de fleurs...

Au même moment, dans une région très peuplée (gratte-ciel/ campagne industrielle/ ordures), une mère (37 ans, début de cancer du sein, mais elle ne le sait pas encore) donne une gifle à son gosse parce qu'il met les doigts dans son nez : les crottes de nez, ça oui, c'est très polluant.

Au même moment, la navette Terre-Lune décolle dans un grand feu de kérosène (VACARME, PUIS : FUSION/ FUSION). Trois savants de renommée internationale vont étudier la géologie interne de la face cachée. QUESTION : existait-il, au quaternaire, une vie primitive sur la Lune ? QUESTION SUBSIDIAIRE : pourra-t-on, en cas de réponse positive, y produire FLASH FLASH SMASH ?

Au même moment, tu es très pressé parce que tu as rendez-vous avec ta petite amie, 20 ans, yeux bleus-marrons. Elle aura, elle aussi, un cancer du sein. ECOUTE MON VIEUX, TU VOIS, C'EST BIEN JOLI TES HISTOIRES D'EXPLOSION GIGANTESQUE, MAIS LA VIE CONTINUE, NON ?

Yves Mixte, publiciste, vient d'avoir (au même moment) une idée franchement géniale : les ventes de la savonnette BIOSAV vont doubler, c'est sûr. Quel magnifique succès ! On lui donnera peut-être la Légion d'Honneur, qui sait ?

2/ DEDANS : VISITE AU GHETTO

5. Attention maintenant nous faisons un saut dans le futur. C'est facile : hop ! CINQ ANS PLUS TARD.

PAS DE CHANCE : LE PAYSAGE AUTOUR DU POINT

ZERO DE L'EXPLOXION N'A PAS CHANGE... il fallait sauter plus loin. Pas d'herbe – pas le plus petit frémissement d'insectes – car la terre est morte, et pour longtemps : CENDRES/ CENDRES. Aussi loin que porte ton regard (même si tu clignes un peu des yeux pour ne pas être ébloui), c'est une plaine trouée comme du gruyère – si tu te mets à courir, tu t'enfonces jusqu'aux genoux dans le sol mou, rongé. Vite, mets ton masque ! La cendre monte autour de toi en volutes pâles – en quelques secondes elle te submerge, elle veut se frotter, elle te frôle, ELLE T'AIME, MAIS CET AMOUR EST MORTEL.

Tout ceci, d'ailleurs, n'est que suppositions un peu osées, je l'avoue : ce coin est encore trop radioactif pour que tu t'y risques, n'est-ce pas ? Et toi, Soldat Noir, tu n'as pas envie de te suicider, tu es bien trop équilibré pour ça. C'est un bain d'acide sulfurique, cette région : tu fais un pas dans la plaine, et tu n'as plus de jambes.

Mais rassure-toi : ce pays n'était pas beau ; il y avait des forêts, des torrents, des vallons pleins de mousse et des oiseaux – quel intérêt, grands dieux ? – et tu n'avais pas le temps d'y aller – PLUS PERSONNE PLUS PERSONNE. Lancée à 250 à l'heure sur l'autoroute, la voiture automatique fait un tonneau et s'enflamme (sale odeur de peinture brûlée/ goût de caoutchouc sur la langue) – c'est bien plus amusant que de se promener sur un chemin de campagne vide (odeurs de fleurs/ bruits d'abeilles) – ALORS QU'EST-CE QUE ÇA PEUT FOUTRE QU'IL NE RESTE PLUS QUE DES KILOMETRES DE CENDRES ET QUELQUES PETITS CAILLOUX FONDUS ?

Allez, rassure-toi : il y a même eu quelques survivants. Les milieux scientifiques se demandent comment c'est possible, ils

auraient juré que le plutonium ne fait pas de cadeaux. Descends de ton auto mitrailleuse et va faire un tour sur le Mirador XVI de la Barrière Orsec-Rad. Prends tes jumelles et regarde :

6. Dans la zone périphérique éloignée de l'explosion, quelques immeubles sont restés debout. Pas de couleurs vives : seulement des noirs, des gris et des ocres tristes – fenêtres sombres, sans vitres : tout le verre a fondu – on a tendu des plastiques transparents cloués tant bien que mal dans le ciment. Le Monde Extérieur ne peut plus avoir de contacts avec les Irradiés, mais de temps en temps des avions du gouvernement (ailes variables/ soutes sombres/ sinistres zébrures de fumée noire dans le ciel clair) passent très haut au-dessus de la zone dévastée et lancent des colis. Hier, les caisses étaient pleines de rouleaux de plastiques. Les survivants avaient demandé des médicaments.

Les longues traînées dégoulinantes de verre fondu mettent une note de gaîté dans le paysage. Quand on n'a plus aucune raison de rire, il faut s'en contenter.

Il y a bien peu d'animation dans cette caricature de ville : maisons éventrées/ sols liquéfiés/ tours écroulées ; les décombres bloquent les rues – Babel ! Babel atomique ! – et empêchent toute circulation ; il est difficile, voire impossible, de se frayer un passage entre les blocs fissurés de plasto-matière et les gravats de béton. Regarde, il y a un homme qui court dans la rue principale ! Il a l'air de fuir quelque chose ! Voilà du nouveau, ce soir... D'habitude, tu vois, toutes ces larves s'asseoient au soleil et discutent à n'en plus finir. Des miradors, on aperçoit des groupes de deux ou trois, boitillant, hirsutes. On se demande ce qu'ils peuvent bien trouver encore à se dire...

L'homme court. Il est torse nu – regarde les cicatrices énormes de sa poitrine, regarde les coutures sur son visage – il est borgne – son seul œil vivant est à moitié fermé, paupières gonflées, pleines de pus. De temps en temps il s'écroule dans les décombres, et chaque fois il se relève avec un peu de difficulté –

veines saillantes, bave, respiration courte : il est terrorisé, ce mec. Derrière lui, à peu de distance, une femme bizarre (elle se rapproche ! elle va arriver à sa hauteur !) : elle est torse nu elle aussi – AUCUNE MORALE, CES LARVES, DITES DONC – et ses quatre seins (deux gros, deux plus petits en-dessous) se balancent à chacun de ses pas – ils sont bien visibles grâce aux jumelles électroniques Péchiney longue portée – le Soldat Noir de garde au mirador XVI commence à bander – il y a quelque chose de furieusement excitant dans cette infirmité.

En cinq ans, les mutations se sont accélérées, et c'est normal : aujourd'hui, ce reste de ville en bordure de la fosse radioactive (CENDRES/ CANCERS/ CENDRES) n'est plus hanté que par des monstres.

MONSTRES A PEINE HUMAINS NOUS VOUS HAISSONS PARCE QUE VOUS DEVRIEZ ETRE MORTS DEPUIS LONGTEMPS VOUS VOUS ACCROCHEZ A LA VIE C'EST OBSCENE VOUS N'ETES QUE DES CARICATURES DES DEBRIS MALFORMES MAIS QUAND ALLEZ-VOUS DONC DISPARAITRE UNE FOIS POUR TOUTES ? QUAND NOUS LAISSEREZ-VOUS TRANQUILLES ? MONSTRES MONSTRES VOUS NE MERITEZ PAS D'EXISTER VOUS ETES TROP DIFFERENTS DE NOUS VOUS AVEZ TROP DE BRAS TROP D'YEUX TROP DE DOIGTS VOUS AVEZ D'ETRANGES FACULTES MENTALES VOUS LISEZ PARFOIS DANS LES CERVEAUX DIT-ON, ÇA DOIT ETRE ATROCE CES ATTOUCHEMENTS INTIMES AU PLUS PROFOND DE SOI MAIS FOUTEZ DONC LE CAMP, MERDE FOUTEZ LE CAMP !

Le Soldat Noir, de garde, a envie de tirer sur tout ce qui bouge au-delà de la barrière électrifiée. Et il bande plus fort quand la femme se rapproche, elle a presque rattrapé l'homme aux

cicatrices. A la main elle tient une sorte de ciseaux de chirurgien – par moments le métal lance des éclairs brillants. Elle crie quelque chose, mais du poste de garde on n'entend rien.

Encore une cinquantaine de mètres, et il touchera les fils. Le Soldat Noir se décide à donner l'alerte.

7. Quand il entre dans la pièce sombre, il n'y voit plus rien, d'un coup. Ce n'est déjà pas facile pour arriver jusque-là, entre les blocs de béton fissurés et les poutrelles tordues. Et quand on y est on dirait qu'on pénètre dans un caveau. Il sent la sueur ruisseler sur son visage : en nage, dans l'obscurité la plus totale, il est devenu un enterré vivant qui attend en égrenant les secondes TIC TAC TIC TAC.

Sa queue donne des coups nerveux sur le sol, elle se tord sur elle-même comme un serpent prêt à frapper, puis soudain remonte jusqu'à sa nuque et s'enroule sagement autour de son cou. C'est drôle qu'il en ait pris si vite l'habitude. Comme si cette excroissance musclée, ce morceau de chair noirâtre qu'il traîne derrière lui depuis trois ans maintenant, avait toujours fait partie de lui. (FLASH : dans le Bureau Central de la Banque Européenne, les employés tamponnent des tickets de rationnement, leur queue immobile sous le bureau. FLASH : tu croises des tas de gens sur les boulevards principaux de la Mégaville Automatique, leur queue repose tranquillement sur leur épaule droite. FIN DE LA SEQUENCE).

Ces scènes qui passent à toute vitesse dans sa tête lui redonnent un peu de courage. D'ailleurs ses yeux (PAUPIERES GONFLEES DE PUS, CROUTES NOIRES, DANS LA RESERVE ILS SONT TOUS ATTEINTS PAR LE MAL) s'habituent à l'obscurité et il distingue un peu mieux le contour vague des objets qui encombrent la pièce. C'est une ancienne cave d'immeuble, presque entièrement enfouie sous les gravats. Il est déjà venu ici plusieurs fois et n'a jamais pu supporter l'odeur quasi-palpable qui l'agresse à son entrée. Imaginez un charnier,

des corps en putréfaction, bras, jambes, visages à moitié rongés, et vous n'aurez encore qu'une petite idée de la puanteur du lieu : car ici c'est un être vivant qui pourrit.

Il sait qu'il doit faire très attention où il marche, qu'il doit soigneusement éviter toute la partie droite de la pièce là où le mur est fendu (COMME UN VENTRE DE FEMME OUVERT PAR UN COUP DE SABRE, REVETEMENTS DE PLASTO-MATIERE ET MATERIAUX SYNTHETIQUES D'ISOLEMENT ONT FONDU ET COULE A TRAVERS LA BLESSURE) – on lui a raconté l'histoire du type qui l'année dernière (POURQUOI COMPTONS-NOUS LES ANNEES, A QUOI ÇA SERT, A QUOI ÇA SERT ?) a perdu l'équilibre et s'est noyé dans le puits où stagne un liquide huileux – CAR MEME L'EAU A SUBI DES MUTATIONS.

Dans la poche de son manteau trop grand pour lui, il prend l'offrande qu'il a apportée aujourd'hui, au nom de toute la communauté : une moitié de livre relié en cuir, pages noircies par la chaleur, qu'il a trouvé coincé entre deux blocs fendus, un jour où il fouillait des ruines assez éloignées des quartiers que l'onde de choc et la tempête de flammes ont rasés en un très court instant (LARVES A PEINE HUMAINES QUI RAMPENT DANS LES DECOMBRES COMME DE MAIGRES CHIENS SANS POIL AUX ABORDS DES DECHARGES PUANTES). C'est un beau cadeau, il espère que l'Ancêtre sera content. Il l'appelle, d'abord doucement, puis sa voix prend de l'assurance.

– Hé, l'Ancêtre, tu dors ?

Curieuse voix caverneuse dans ce réduit glacial où végète l'être larvaire, même plus un homme, que tous ont pris en charge. Aujourd'hui, c'est lui qui a été désigné pour le laver un peu (MAIS SON CORPS EST MARQUE A JAMAIS) et lui donner à manger (MAIS IL N'A PLUS DE DENTS ET PRESQUE PLUS DE BOUCHE). On n'a jamais pu savoir si c'est un homme ou une femme – seulement un assemblage de chairs molles, d'os enfoncés, tordus, de peaux tuméfiées, de cicatrices jamais refermées.

Quand ses mains se posent sur cet amas gélatineux, il sent sa queue se hérisser de dégoût, et pourtant il n'a jamais laissé passer son tour. C'est la loi.

Il est dans le coin le plus sombre, allongé sur une espèce de couverture déchirée. Il reste dans le noir, ça n'a guère d'importance puisqu'il n'a plus d'yeux (DEUX TROUS GLUANTS). On aurait pu amener des bougies pour faciliter la tâche des visiteurs. Pourtant personne n'a voulu de source de lumière ici, effrayé à l'avance par le spectacle que la moindre clarté permettrait de découvrir. C'EST DEJA BIEN ASSEZ DE PROMENER SES DOIGTS SUR CETTE CARCASSE.

– Tiens, l'Ancêtre, touche ce que je t'ai apporté.

Sa voix enjouée sonne faux, mais il faut respecter les apparences. L'Ancêtre n'a plus de bras valide (OS MOUS COMME DE LA CIRE) et ses mains (DEUX MOIGNONS HUMIDES AGITES DE DOIGTS COURTS) pendent au niveau des épaules, directement soudées sur le tronc.

Il lui passe le morceau du livre et sent, aux mouvements confus dans l'obscurité, que l'Ancêtre est content.

VOILA VIEIL HOMME, TU FINIRAS TA VIE EN TE LIQUEFIANT PEU A PEU AU MILIEU DES DEBRIS DE L'ANCIENNE CIVILISATION, TOUJOURS PLUS MOU, TOUJOURS PLUS GLUANT, TU COULERAS SUR LES VIEUX LIVRES DECHIRES, SUR LES BOUTS DE TISSUS MACULES, A COTE DES TUBES ELECTRONIQUES BRISES ET FONDUS DES TV MULTIPLES – ET NOUS RESTERONS AVEC TOI JUSQU'A LA FIN, NOUS TE DONNERONS A MANGER, NOUS SERONS LE REMEDE A TA SOLITUDE.

Car, vois-tu, nous sommes tous frères ici, et nous avons décidé de nous aimer – que pouvons-nous faire d'autre, face à l'abandon et l'indifférence du Monde Extérieur ? Nous essayons de nous redonner un peu de courage en réunissant nos infirmités et nos abominations.

Tu sais, l'Ancêtre, tu me dégoûtes, et quand je sors d'ici, ça ne rate jamais, il faut que je vomisse. Mais je resterai avec toi

jusqu'au bout. CETTE SOLIDARITE, C'EST TOUT CE QUI NOUS RESTE POUR NE PAS SOMBRER.

Le plus drôle, c'est que l'Ancêtre ne comprend plus les paroles humaines depuis longtemps.

8. Le type va craquer. Maintenant il trébuche presque à chaque pas, et plusieurs de ses plaies aux jambes se sont rouvertes. Du mirador XVI, on le distingue mieux. Le Soldat Noir en a vu de belles dans sa vie (EMEUTE DANS PARIS SUD : DES QUE LE GOUVERNEMENT DONNE L'ORDRE DE CHARGER LES MANIFESTANTS A L'ARME BLANCHE, LES BOULEVARDS SE COUVRENT DE CORPS ROULES EN BOULE, CONVULSES, QUE LES FLICS N'ONT PLUS QU'A TRAINER PAR LES PIEDS VERS LES AMBULANCES DE LA POLICE. AVEC LES GRENADES PARALYSANTES, C'EST TOUT DE MEME PLUS PROPRE !) mais il ne s'attendait pas à ça. Pour un peu, il en lâcherait ses jumelles (ABANDON DE POSTE SIGNIFIE, DANS LES HUIT JOURS, PEINE CAPITALE POUR TRAHISON – IL FAUT QU'IL SOIT SALEMENT SECOUE, LE MEC !).

Le fuyard s'est écroulé à quelques mètres des barbelés électrifiés : son torse excessivement maigre est couturé de haut en bas, des cicatrices gonflées courent sur sa peau, comme sur un dessin surréaliste (hé ! Soldat Noir ! tu ne vas tout de même pas faire étalage de ta culture dans de telles circonstances ? c'est un peu déplacé, non ?). Et ce n'est pas le plus effrayant : des cicatrices, il en a vu des milliers, depuis qu'il est entré dans l'Armée Noire. Il a même appris où et comment appuyer pour qu'elles s'ouvrent de nouveau, avec le maximum de souffrances pour le blessé (« LA TORTURE, C'EST LE PIED ! » S'AMUSE-T-IL A REPETER). Non, ce n'est pas le plus effrayant : des plaies purulentes et des corps amputés, il en a l'habitude (« ÇA FAIT PARTIE DE L'ENTRAINEMENT ET ÇA ME FAIT BANDER ! » ET IL RIGOLE UN BON COUP).

Par contre, les morceaux de chair rosâtres/violacées qui ont poussé sur tout le corps du type, ça lui donne un sacré coup.

L'homme-champignon s'est effondré près de la barrière. Il ressemble à une bouture, ce mec. Quand une excroissance devient adulte, elle forme une petite boule blanchâtre, presque translucide, qui pend au bout d'un cordon corné de quelques centimètres. On en voit deux ou trois sur son visage. Sur son torse aussi, quelques-unes sont arrivées à maturité. Les autres sont comme de gros œufs pas encore éclos.

Le Soldat Noir fixe longtemps le corps immobilisé dans un trou boueux, au pied d'un pan de mur à demi vitrifié. Maintenant la femme l'a rattrapé. Elle se penche sur lui et lui dit quelque chose en criant. En même temps ses ciseaux commencent à travailler à toute vitesse. L'homme sur le mirador n'entend rien, mais il imagine les claquements secs quand elle sectionne un cordon ou quand la pointe de l'instrument pénètre dans un œuf. Le type essaie de se relever, il agite les membres dans tous les sens pour se protéger des coups précis des ciseaux. Mais la femme lui maintient solidement le torse avec un genou pendant qu'elle charcute là-dessus.

SOLDAT NOIR TU NE PEUX PAS DETACHER TES YEUX DE CE SPECTACLE, TES BOYAUX SONT SERRES, TU N'ARRIVES MEME PLUS A BANDER, TOI QUI ETAIS SI FIER DE TA VIRILITE SANGLANTE ! TU M'ETONNES, TU SAIS !

Tout à coup, dernier sursaut. Le type se relève brusquement et balance son poing dans le visage de la femme. Aussitôt, le sang inonde ses quatre seins dont les mamelons se gonflent. Elle ne peut plus fermer la bouche, ses lèvres ont éclaté sous la violence du choc. Elle est par terre, griffée par le béton. L'homme-champignon recommence à courir, on distingue parfaitement les boules de chair qui se balancent sur sa jambe droite.

5 METRES/ 3 METRES/ 1 METRE/ SOUDAIN IL EST SUR LES BARBELES/ UN ECLAIR GRESILLANT/ DES ETINCELLES/ DE L'OZONE/ AUTOUR DU CADAVRE

GRILLE EN QUELQUES SECONDES, UN NUAGE BLEUTE.

Elle s'était remise à sa poursuite. Maintenant, elle s'est arrêtée un peu avant les barbelés. A la main, les ciseaux pendent, inutiles. Elle a l'air un peu paumé. Machinalement, elle essuie le sang qui continue à couler de ses lèvres tuméfiées. (COMMUNIQUE ORSEC-RAD : UNE TROP FORTE DOSE DE RADIATIONS EMPECHE LA COAGULATION SANGUINE NORMALE - COMMUNIQUE CENSURE, REMPLACE PAR UNE PUBLICITE FLASH FLASH SMASH). Puis, lentement, sans un geste de révolte, sans un regard vers le mirador, elle retourne vers les ruines. Le Soldat Noir la suit des yeux un instant, juste assez pour la voir balancer les ciseaux dans les éboulis. Et il reporte son attention sur le corps brûlé. POURQUOI FUYAIT-IL, CE CON ? EST-CE QU'IL NE SAVAIT PAS CE QUI ALLAIT LUI ARRIVER ? PAUVRE MEC ASSEZ BETE POUR NE PAS AVOIR PEUR DES BARBELES HAUTE TENSION !

Mais... il bouge ! Oui, le mort remue... ! Ce n'est pas possible... pas possible... Le Soldat Noir (SUEUR FROIDE QUI PUE) reprend ses jumelles (MAINS QUI TREMBLENT) et fixe le tas au pied de la barrière. Comme une bulle de lave gonfle et éclate dans le volcan en activité, comme l'air s'échappe en criant du lac de boue, les excroissances de chair molle recommencent à pousser... Et à vue d'œil, cette fois. La mort du type a acceleré, semble-t-il, le processus d'éruption. ON DIRAIT QUE LE CADAVRE AVANCE - AU-DELA DE LA MORT IL VEUT FRANCHIR LES BARBELES - BELLE SUITE DANS LES IDEES. Sans réfléchir, avec des gestes précis malgré l'affolement, le Soldat Noir braque le laser et ne prend pas le temps de viser. Il veut en finir avec cette horreur. Un éclair rouge et pas d'étincelles, cette fois. Il appuie sur le bouton avec plus de force qu'il n'en faut, et TIRE TIRE TIRE jusqu'à ce que le cadavre ait complètement disparu.

Maintenant, la sirène sonne sans arrêt. Le circuit électrique des barbelés a sauté – sectionné net par le laser – court-circuit sur toute la ligne BRAVO SOLDAT NOIR.

Il est tellement secoué qu'il ne fait pas attention à la silhouette toute courbée qui passe en courant la ligne de démarcation. C'est une femme, avec une étrange poitrine pleine de sang. Elle porte, serré contre elle, un gosse de deux ans, serré, très serré dans ses bras, il faut le protéger, tant pis si du sang coule sur lui.

La nuit est tombée, avec un brouillard gris et sirupeux qui donne au mirador l'allure d'un chevalier en armure. La sirène a cessé, et on voit les phares d'un camion de secours se rapprocher à toute vitesse sur la route bétonnée qui fait le tour de la Réserve. Ils viennent arranger les dégâts. Ils se dépêchent, car les monstres pourraient en profiter pour foutre le camp...

BRAVO SOLDAT NOIR ! TU AS FAIT DU BEAU TRAVAIL ! EN TOUT CAS ? Y A PAS A DIRE, ON NE S'ENNUIE PAS QUAND ON GARDE DES MUTANTS !

9. Ils sont dissimulés derrière les blocs immenses de ce qui fut jadis une Banque du Gouvernement. Ils sont immobiles et froids comme le paysage. La queue du plus jeune ne remue pas. Il sait enfin la contrôler, il est devenu fort à ce jeu. L'autre est vieux, c'est difficile d'en savoir plus. Chauve, la peau du crâne rougeâtre, pas d'oreilles. Il porte des lunettes, avec un seul verre, serrées sur l'arête du nez.

De loin, ils ont assisté à toute la scène. Le vieux a dégueulé un bon coup. Maintenant, il ébauche un sourire triste :

– Ça y est ! elles sont passées !

– Heureusement, parce que le coup était bien monté. Dommage pour Frédo. Sacrément courageux, tout de même...

– Garde tes scrupules, merde ! On ne va pas recommencer à discuter là-dessus... C'est fait, maintenant. Sa mort, au moins, aura servi à quelque chose. De toute façon, il ne lui restait plus longtemps à vivre, avec ses saloperies qui poussaient sur lui de plus en plus vite...

Comme pour se débarrasser de la tension nerveuse des dernières heures (CONVAINCRE FREDO/ REPETER L'EVASION/ COUPER LES EXCROISSANCES TROP GENANTES/ SUPPORTER LES PLEURS D'ORONGE/ CONVAINCRE ORONGE), ils ont envie de parler, de parler... Ça n'arrive pas souvent. La voix du chauve ressemble au sifflement glacial du serpent. C'est dur d'aller jusqu'au bout des phrases quand les lèvres ont été brûlées et malaxées par les radiations...

3/ DEHORS : UN AUTRE GHETTO

10. Pendant plusieurs semaines, cette fantastique histoire d'explosion d'une centrale nucléaire dans le centre de la France a fait pas mal de bruit. Pensez-donc : plusieurs départements rayés de la carte en quelques minutes, ça ne passe pas inaperçu...

Incroyable ! On a même revu, dans la Capitale, des marches silencieuses de protestation. Il y a si longtemps qu'elles étaient interdites... on avait perdu l'habitude. Les manifestants ont organisé aussi une journée nationale de grève, suivie à 23 % selon le porte-parole du gouvernement et à 90 % d'après les participants. Ils ont tenu un meeting, et comme par hasard la TV TRIDI est tombée en panne à ce moment-là... une histoire de rats qui, paraît-il, auraient bouffé dans les sous-sols, certains circuits électroniques. DROLE D'AFFAIRE, JE CROYAIS QUE LES RATS NE DEVORAIENT QUE DES CHAROGNES.

Et les mécontents sont allés plus loin ; ils ont relancé une campagne de dénonciation de la militarisation de la société par le nucléaire, dont on n'avait plus entendu parler depuis un bon moment, à la suite des arrestations massives d'antimilitaristes civils dans les années 76-77. Ils ont dressé des barricades et attaqué des régiments de Soldats Noirs.

La réponse du gouvernement a été laconique et démocratique : emploi massif du Gaz C.R. (EXTRAIT DU BREVET D'INVENTION : DOULEURS DANS LES YEUX/ LARMES/ SPASMES DES PAUPIERES/ DOULEUR AIGUE DE BRULURE DANS LE NEZ, LA GORGE ET LA POITRINE/ FLOT DE SALIVE/ RESPIRATION EXTREMEMENT DOULOUREUSE/ TOUX VIOLENTE/ VOMISSEMENTS/ IRRITATIONS CUTANEES).

Puis la Police Urbaine a chargé et tiré dans la foule. Les gens se sont terrés chez eux, les vieillards sont morts étouffés par le gaz (VISAGE VIOLACE DU GRAND-PERE TOMBE DE SA CHAISE/ TANT PIS POUR LUI, IL N'AVAIT QU'A PAS HABITER UN QUARTIER POPULAIRE) et les jeunes enfants ont fait connaissance avec les inflammations de la peau que certains appellent « pré-cancers ». Pendant plusieurs jours, les secteurs les plus ouvriers de Mégaparis ont été noyés dans les nuages lourds du gaz C.R., comme au bon vieux temps des premières alertes à la pollution atmosphérique – circulation impossible – famine – suicides collectifs – règlements de compte : les Soldats Noirs, protégés par des masques à gaz (IMMONDES INSECTES TENTACULAIRES), pénètrent dans les maisons à deux ou trois, enfoncent les portes et tirent à bout portant sur ceux qu'on a photographiés pendant les manifestations.

11. Puis les grandes vacances arrivèrent. Il fallait partir vite pour trouver une place sur la Côte d'Azur (IMMENSE SERPENT DE BETON GOULU QUI A TOUT DEVORE DE LA FRONTIERE ITALIENNE JUSQU'A L'ESPAGNE, TERRITOIRE FRANÇAIS D'OCCUPATION). On aura toujours le temps de s'occuper à la rentrée de cette histoire d'explosion...

Soyons juste : jamais on n'avait autant parlé de centrale nucléaire entre un bain de soleil et deux brasses dans les bassins aménagés (ATTENTION : ZONE INTERDITE. NE

DEPASSEZ PAS LA BOUEE ROUGE. AU-DELA DE CETTE LIMITE LE DESINFECTANT N'A PLUS D'EFFET). On savait maintenant que ces installations étaient dangereuses, mais que faire ? (Tu me passes un peu de crème revitalisante sur mon coup de soleil ?) On savait... mais que savait-on, au juste ?

DIALOGUE :

– Je crois qu'on a eu une émission de TV TRIDI réalisée sur ce problème par le célèbre Yves Mixte...

– Yves Mixte, le type des savonnettes qui est devenu animateur TRIDI ? (S'il te plaît, encore une couche sur la poitrine, tu sais bien que mes seins sont fragiles !)

– Oui, c'est ça. C'était programmé un samedi soir, l'histoire de l'explosion... Tu l'as vue ? Y avait des sketches avec les comiques Fluid et Gnol, et des trucs de strip-tease épatants...

– Ouais, je m'en souviens. Il est vraiment marrant, ce Mixte ! Tu vois, on a l'habitude de regarder la TRIDI en faisant l'amour, avec Paul. Eh bien, tu me croiras si tu veux, mais il a fallu qu'on s'arrête, il n'arrivait plus à rien tellement il riait...

Au retour des vacances (70 KM D'EMBOUTEILLAGE DANS LA VALLEE DU RHONE, VERS MEGALYON – LA SURVEILLANCE SANITAIRE A DEGAGE LES AUTOMOBILISTES PAR HELICOPTERES ET DYNAMITE LE BOUCHON), les murs de Mégaparis étaient envahis par la photo TRIDI grandeur nature d'Yves Mixte. On pouvait même le voir à poil sur les affiches des quartiers réservés au Cinéporno Sensoriel (SLOGAN : YVES MIXTE, QUELLE BITE !) – autant de sujets de conversation autrement plus excitants que cette minable histoire nucléaire...

Légèrement vêtue de fleurs...

DIALOGUE :

– Il paraît qu'on ne peut plus aller dans les départements du centre de la France ?

– Tant mieux ! Moi, tu sais, je n'ai jamais aimé la montagne ! Tu viens écouter les derniers gags d'Yves Mixte ? C'est planant ! Tu veux une morpho-pilule ?

12. Yves Mixte (LE CELEBRE YVES MIXTE !) a abordé, pendant les cinq années suivantes, tous les problèmes qui intéressent *vraiment* les Français modernes. Au cours de ses shows télévisés (LE PLUS GROS INDICE D'ECOUTE DU PAYS !), il a causé, successivement :

des cultures céréalières en haute mer/ des calvities précoces/ de la vie sexuelle à 70 ans/ des confitures/ des mouvements écologiques/ du yoga/ de la fantastique énigme des soucoupes volantes/ de la façon la plus rapide de devenir un Soldat Noir.

MERCI, YVES MIXTE, DE NOUS FAIRE VIVRE A CENT A L'HEURE ! Et toujours admirablement secondé par les délicieux comiques FLUID et GNOL, dans leur irrésistible tour de chant... YVES MIXTE FAIT LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS !

SONDAGE : Si votre fille de 13 ans partait un week-end avec Yves Mixte, seriez-vous :

1° Content ?

2° Très content ?

3° Ravi ?

Cochez la réponse choisie.

13. Ce soir, le pays tout entier bouillonne. Depuis deux bonnes semaines, matraquage publicitaire sur l'ensemble du réseau TRIDI, pour annoncer le plus grand show de l'année avec

Yves Mixte, DU RIRE, DES PETARDS ET DES PAILLETTES !

A VINGT HEURES TRENTE, BRANCHEZ-VOUS TOUS SUR YVES MIXTE ET SON GRAND CIRQUE PSYCHEDELIQUE !

Le plus grand show de l'année est financé par la Commission Culturelle du Gouvernement et, l'Algue FLASH FLASH SMASH.

DIALOGUE :

– Ma chérie, qu'est-ce qu'on mange, ce soir ?

– Ecoute, ce soir on dîne sur le pouce et on fait la fête avec Yves Mixte ! Viens vite, le show commence !

– Il paraît qu'il y a une surprise... c'était dans le journal ce matin...

Il s'approche de sa femme et, négligemment, lui passe la main sur la poitrine. Elle glousse et le repousse en riant :

– Hé ! ce n'est pas le moment ! on va rater le début...

Multipliez cette scène par 70 millions (avec quelques variantes sans importance, certains ont caressé des fesses, d'autres rien du tout) et vous aurez une idée à peu près exacte de la Grande France au moment précis où commence l'émission.

Violents coups de trompettes, puis musique électronique – 70 millions de personnes écoutent l'indicatif au même moment TIENS RIEN QUE CETTE IDEE ÇA ME REMUE !

Aussitôt : pleins feux sur Yves Mixte ! Gros plan sur son visage/ sourire/ puis zoom arrière : costume blanc phosphorescent/ sourire/ cheveux très courts/ sourire/ doigt tendu vers les spectateurs :

– Bonjour, mes amis ! Nos appareils de contrôle me disent que vous êtes tous au rendez-vous. Bravo ! Car ce soir, je vous réserve une petite surprise...

Interruption de l'image/ puis kaléidoscope hypnotique sur fond bleu-clair/ Voix off : FLASH FLASH SMASH et Yves Mixte vous invitent ! Planez avec nous !/ Puis musique militaire entraînante, c'est l'Hymne des Soldats Noirs. (DIALOGUE : – Tu crois que Mixte a invité le Président ? – Ferme-la un peu, bon Dieu, il faut toujours que tu fasses des commentaires, toi !)

La semaine précédant l'émission, la vente des morpho-pilules a triplé. C'est normal, tout le monde a fait des provisions pour ce soir.

Apparition en gros plan de FLUID et GNOL/ On rigole déjà, rien qu'à les voir dans leur costume bariolé trop petit/ Le pays tout entier est secoué de rire/ les morpho-pilules y sont bien pour quelque chose, surtout les petites rouges/ AUGMENTATION DE LA SENSIBILITE CUTANEE/ BIEN-ETRE PHYSIQUE/ BROUILLAGE DU SUR-MOI/ DISPARITION DES INHIBITIONS/ Fluid et Gnol sont en forme, ce soir. Le gag sur les Communistes du Bloc Extrême-Oriental est particulièrement rigolo.

Puis un feuilleton érotique d'une demi-heure (SEXESEXESEXE SANS ARRET). Puis rideau bleu de velours pailleté/ Nouveaux coups de trompettes/ Hymne des Soldats Noirs/ Puis silence et voix off, féminisée : « ATTENTION – ATTENTION ! »/ Image : plage des Tropiques/ écume folle/ mouettes rieuses/ soudain l'image se brouille et voilà un bruit assourdissant – sur l'écran mural, il y a des flammes, du béton en fusion et des forêts immenses qui prennent feu. Titre en blanc au milieu des flammes : « CINQ ANS APRES, NOUS NOUS SOUVENONS »/ Interruption de l'image/ visage souriant d'Yves Mixte en gros plan :

– Il y a longtemps qu'on n'avait plus parlé des centrales nucléaires. Vous savez aujourd'hui qu'elles ne présentent aucun danger et que l'incident d'il y a cinq ans ne s'est plus reproduit. Ce soir, nous avons le plaisir et l'honneur (MIXTE FAIT UN

ENTRECHAT SUR LA SCENE. C'EST MAGNIFIQUE) de recevoir une survivante de l'explosion... » (TROMPETTES) Image : cimes d'arbres qui se balancent dans le vent/ symphonie de vert lumineux/ éclosion d'une fleur filmée à vitesse accélérée.

Voilà Oronge dans le champ des caméras. Jupe sombre, très stricte – cheveux noués en deux tresses qui soulignent les rondeurs de son visage – elle a grossi – Mixte s'approche d'elle et la prend par le bras – il l'embrasse affectueusement sur la joue, puis sur la bouche – lentement il dégrafe son corsage – elle ne porte rien dessous – au même moment soixante-dix millions de spectateurs aperçoivent les quatre seins d'Oronge dont les bouts ont été peints en jaune clair Yves Mixte lance le corsage derrière lui d'un geste désinvolte et théâtral et commence à promener ses mains sur les deux poitrines d'Oronge – il fait tomber la jupe d'un coup sec – elle n'a pas de slip – la voilà nue, livrée à Yves Mixte, soumise – ses hanches se mettent à se balancer d'avant en arrière, comme pour simuler un acte sexuel, et sa langue s'agite langoureusement sur ses lèvres maquillées.

Yves Mixte se retourne brusquement vers les spectateurs/ musique électronique/ bruits d'ordinateur/ cliquetis de machines :

– Alors qu'en dites-vous ? Attention, j'aime les gens francs. Vous ne voudriez pas, mesdames, multiplier votre plaisir, comme Oronge ? Et vous, tous mes amis, savez-vous ce que je sens en ce moment : UN PLAISIR JAMAIS VU !

Il crie presque ces derniers mots/ gros plan sur son visage souriant, rouge : – Les centrales nucléaires, c'est sacrement érotique, non ?/ clin d'œil complice.

Frémissements dans tous les foyers – les mains se cherchent – les sexes se tendent – les corps se malaxent – c'est l'effet aphrodisiaque secondaire des morpho-pilules.

Voilà Oronge qui s'est échappée de la Réserve Ténix pour vous raconter sa vie ! Heureusement que nous l'avons retrouvée saine et sauve dans la Banlieue Industrielle de Mégalyon ! EN DIRECT TOUJOURS DU NOUVEAU YVES MIXTE C'EST L'ACTUALITE !

Légèrement vêtue de fleurs...

Oronge parle, maintenant (voix traînante, sur un seul ton) :

– Mes amis, merci de vous occuper de moi (sourire). J'ai trouvé une place dans un Centre Alimentaire, j'ai un studio et une vie normale... Vous vous souvenez de l'explosion de Tenix... ? Vous vous doutez bien que ça a été très dur pour moi... mais c'est oublié maintenant... rien qu'un souvenir qui s'estompe...

Oronge parle sur un ton monotone. On dirait une leçon bien apprise. Elle est nue et elle récite.

ORONGE ILS T'ONT BIEN EUE ! LES SERUMS, LES SEANCES D'ELECTROCHOC ET LE CONDITIONNEMENT OPTIQUE T'ONT BAISEE ! QUE POUVAIS-TU FAIRE, TOUTE SEULE ? TU ES ECRASEE, REDUITE EN BOUILLIE ! PROSTITUEE A YVES MIXTE ET SA CLIQUE ! ORONGE, PAUVRE CONNE, TU AURAIS MIEUX FAIT DE RESTER DANS TA RESERVE ! TU N'ES PLUS QU'UN PANTIN TELEGUIDE ! ET TA FILLE ? QU'EST-CE QU'ILS ONT FAIT DE TA FILLE ? EST-CE QUE TU T'EN SOUVIENS ENCORE ? ORONGE, JE VOUDRAIS BIEN QUE TU RETROUVES UN PEU DU COURAGE QUE TU AVAIS LORSQUE TU TRANCHAIS DES EXCROISSANCES RADIOACTIVES DE FRED... MERDE, ÇA N'A SERVI A RIEN QU'IL SE SACRIFIE, CELUI-LA !

ORONGE ORONGE POURQUOI CES YEUX VIDES ET CES MAINS IMMOBILES LE LONG DE TON CORPS ?

SECONDES DE VERITE

par Jean-Pierre Hubert

LE patrouilleur XWAB 157 de la Confédération Solaire s'était posé en catastrophe sur l'unique lune de PX 12 du système d'Altaïr.

La bataille faisait rage autour du soleil à quelques millions de kilomètres de PX 12. Les Vestoriens adeptes du Jahod, le sacrifice suprême, livraient rarement combat en dehors du champ d'attraction d'une étoile. Ils tenaient ainsi la certitude de terminer saintement leur vie de combattant-croisé dans la gloire ardente de l'astre, source de vie.

Baïnelegh et Jodz de Sol ne partageaient pas le zèle religieux des Vestoriens de la troisième Croisade totale. Quand la fréquence Sweez-Anog, familièrement baptisée « Susan » par les astronautes de Sol, avait grillé le transmetteur subspatial du patrouilleur, les deux occupants du vaisseau sinistré, sans même

© 1976, *Jean-Pierre Hubert et Editions Opta*

se consulter du regard, avaient opté pour une fuite honorable vers les planètes périphériques, inversant ainsi le principe de survie par ignition de leurs fanatiques adversaires. C'était sans doute cette lâcheté fondamentale qui expliquait les revers cuisants subits ces derniers temps par les forces de l'Orbe de Terra.

La bataille allumait de fugaces lueurs atomiques dans le ciel nocturne merveilleusement pur de la lune de PX 12. Cela avait la beauté tragique des suicides collectifs auxquels on assiste de loin. Chaque étincelle lointaine déchirait dans l'espace de lourds croiseurs bondés de héros. L'étoile dévoreuse allait faire place nette en avalant ces misérables débris pris dans sa toile. Dans un sens c'était une guerre propre qui ravageait à peine les mondes habités. Tout se passait dans l'espace à proximité des incinérateurs géants.

– Ils vont finir par transformer l'étoile en nova, comme Sirius, grogna Jodz mal à l'aise.

Cela faisait plus de quarante-huit heures qu'il n'avait pas dormi et le Plaxal, ingurgité à fortes doses, tirait ses yeux en un regard fixe et halluciné.

Baïnelegh ne valait guère mieux mais cela se voyait moins sur son visage déjà ravagé par des prises fréquentes de bayol, drogue vénusienne fort appréciée par les soldats de Sol. Diable, cette guerre n'était pas une plaisanterie ; dans ce pogrom à l'échelle cosmique, l'« incroyant » solaire était droit dans la ligne de mire et chacun flattait son vice comme une fleur de vie, sans songer au lendemain.

– Cela m'étonnerait. Les Vestoriens n'ont utilisé aucune bombe en phase et seules les bombes en phase...

– Oui, je sais, mais il existe quand même un seuil critique. L'équilibre d'une étoile est une chose fragile, capricieuse, un principe femelle...

– Tu ferais mieux de dormir au lieu de dire des insanités, l'interrompit Baïnelegh. Si nous sommes encore en vie, nous lancerons une première balise radio dans l'espace dans moins de

douze heures. Avec un peu de chance, nous toucherons un de nos croiseurs rescapés.

Il avait dit cela presque amicalement. Il connaissait à peine son compagnon, qui lui avait été imposé comme d'habitude quelques heures avant le départ pour la mission, mais dans le silence parfait qui enveloppait ce petit monde inconnu, il réapprenait à parler. Une fois déconnecté de ses douilles de commande, il prenait en général une forte dose de son stupéfiant favori mais là, bizarrement, tout restait en suspens ; la guerre les avait vomis sur une curieuse aire d'attente.

Jodz avait été parfait, un cyborg impeccable aux commandes de l'unité armée du patrouilleur. Ce petit avait des dons – on n'associait pas n'importe qui à Baïnelegh – mais il était du genre fouineur et furtif ; le jeune blanc-bec vidéo-formé qui se croyait plus malin que les anciens.

– C'est ta première mission ? demanda-t-il d'un ton dégagé.

– La troisième, j'étais sur Sirius.

Baïnelegh émit un petit sifflement admiratif :

– Je ne l'aurais jamais cru. Tu sembles bien jeune...

– Mes talents de cyborg de combat m'ont lancé très vite dans la vie active, expliqua Jodz d'une voix ennuyée. J'ai reçu en outre une formation complète de psychologue d'équipage sur Terra.

– Très intéressant ! glissa Baïnelegh du bout des lèvres. Je suppose qu'on t'a communiqué mon profil psychologique.

– Oui, c'est un peu pour cette raison que je suis ici.

– Tu vas avoir tout ton temps pour compléter ma fiche signalétique.

– J'espère bien que non, dit Jodz sur un ton conclusif des plus déplaisants.

– Oui, oui, rassure-toi, je vais envoyer la sonde pendant que tu te reposeras ; je ne tiens pas à me trouver à court de bayol. Je deviens très méchant – dangereux, paraît-il – quand je n'ai pas ma dose.

Furieux, il remit en place une à une les douilles qu'il venait d'ôter.

La lune de PX 12 était parfaite. La lumière blanche, légèrement bleutée d'Altaïr dessinait un paysage languide et verdoyant autour du patrouilleur posé sur un socle dénudé de terre ocre. L'horizon très proche, sur ce monde à faible diamètre, s'ouvrait sur une charmante perspective marine au terme d'une succession de collines et de vallons aux pentes adoucies. Une rangée d'arbres au feuillage léger estompait le ciel tendu comme une toile éclatante. Les détails plus lointains étaient délicatement tracés au fusain dans la brume de chaleur qui montait du sol.

– Mais c'est un véritable petit paradis ! s'exclama Jodz, tout surpris à son réveil de découvrir ce paysage de rêve.

– Doucement, grommela Baïnelegh. L'air est apparemment respirable, mais il ne faut pas se fier aux premières analyses. Je n'ai pas encore repéré une seule forme de vie, même rudimentaire. Pas un oiseau, pas un insecte, tu sais ce que cela signifie ?

– Un principe régulateur global, récita Jodz. J'ai quelques notions d'écologie. Nous signalerons cette planète au centre d'études de Terra.

– J'ai lancé la sonde ; aucune réaction jusqu'à présent, dit Baïnelegh d'une voix froide, pour doucher l'agaçant enthousiasme de son partenaire.

– Ah bon ?

– La radio est muette, ce qui semble indiquer que les combats sont terminés dans ce secteur.

Il paraissait tendu, hostile, et son visage trahissait par moments un curieux désarroi mêlé d'agressivité contenue.

– Ce n'est peut-être qu'une trêve tacite en orbite d'attente serrée autour d'Altaïr, suggéra Jodz en observant soigneusement le cyborg-pilote.

Il savait parfaitement que, si les combats avaient cessé sans qu'on vînt rapidement leur porter secours, cela signifiait une victoire totale des forces vestoriennes.

– Nous lancerons une autre sonde dans quelques heures, jeta-t-il, faussement dégagé. En attendant, nous ferions bien d'effectuer une analyse plus poussée du milieu extérieur.

– Au cas où... ricana Baïnelegh sans achever sa phrase. Je te préviens tout de suite que, si notre seconde balise se perd comme la première, je me fais sauter la cervelle et tu pourras à ta guise poursuivre cette exaltante aventure en solitaire.

– Tu ne feras pas cela, Baïnelegh, du moins pas tout de suite...

C'était le psychologue qui parlait et Baïnelegh eut un haussement d'épaules méprisant. En fait il ne savait pas lui-même de quoi il était capable. Ses motivations profondes disparaissaient derrière un grand pan d'ombre ; sorti de ses motivations de pilote, il ne voyait plus rien. La perspective de terminer ses jours sur cette boule entre cet énergumène et l'épave du patrouilleur le jetait dans des affres insupportables, cela du moins était clair ; quant à l'avenir...

– Rien ne s'oppose à ce que tu fasses une sortie dans le véhicule d'exploration, dit-il comme pour secouer son malaise.

– C'est bien ce que j'avais l'intention de faire.

Jodz prépara aussitôt sa sortie dans une joyeuse fébrilité qui parut un peu forcée à Baïnelegh. On aurait vraiment dit un gosse ou un savant du type « j'œuvre pour la science et l'humanité ». C'était touchant ou dérisoire, selon qu'on se souvînt ou non du Jahod qui multipliait les étoiles cimetières dans la galaxie.

Le petit véhicule brillant apparut bientôt sous les trépieds du patrouilleur. Il traça sagement des cercles concentriques en s'éloignant du vaisseau-mère.

– Tout me semble calme, fit la voix vibrante de Jodz. Je vais pousser jusqu'à la forêt.

– C'est ça, et n'oublie pas de ramener quelques branches, jeta Baïnelegh, sarcastique, tous micros coupés.

L'engin rampa vers la lisière qui se trouvait légèrement en contrebas. Dans ce paysage miniature, il prenait des allures de mastodonte ; il disparut pourtant entre les troncs clairsemés.

– Il y a une curieuse vallée étroite avec des rochers en pain de sucre, commenta Jodz bêtement au bout d'un long silence.

– C'est tout ?

– Sur l'autre versant s'ouvre une sorte de cirque d'où s'échappe de la fumée.

– Activité volcanique... Tu pourrais être un peu plus précis ; on ne te demande pas des impressions esthétiques mais des observations scientifiques.

– A quoi bon ? L'analyseur automatique est en train de faire cela mieux que moi, répliqua Jodz d'un ton piqué.

Il garda un silence buté jusqu'à son retour. Le véhicule d'exploration revint sur ses traces en plantant obstinément ses crampons dans le sol tendre. C'était un engin prévu pour résister à des conditions d'utilisation épouvantables. Ses lourdes articulations métalliques, ses antennes pointées comme autant de dards, en faisaient un insecte pesant et disgracieux dans ce cadre tout en douceur.

Il réintégra bruyamment sa loge dans la soute inférieure. Jodz mit toute sa mauvaise humeur dans cette manœuvre délicate et le vaisseau malmené frémit de bas en haut.

Les deux hommes n'échangèrent pas une parole pendant le reste de la journée. Jodz semblait bouder, ce qui était pour le moins difficile dans une cabine de neuf mètres carrés. Il avait donné en pâture au cerveau du bord le cristal où étaient enregistrées les observations effectuées. Baïnelegh affectait de ne pas s'intéresser aux résultats de l'exploration. De toute façon, la mise en orbite de la dernière sonde requérait toute son attention.

Avec un peu de chance, ce mauvais rêve allait être balayé par la venue d'un croiseur de la Confédération. La lune de PX 12 ne l'intéressait absolument pas. Ce n'était pas son domaine ; il y avait pour cela des hommes parfaitement entraînés avec un matériel adéquat. Le bricolage de Jodz l'agaçait prodigieusement ; dans ses fantasmes de psychologue, il devait se prendre pour quelque Robinson des temps modernes.

Une fois la sonde envoyée proprement dans l'espace, il s'accorda quelques heures de repos avec une légère dose de bayol, juste ce qu'il fallait pour glisser sans angoisse dans un sommeil parcouru d'ondes voluptueuses.

Il se réveilla comme prévu six heures plus tard, la bouche légèrement pâteuse et l'esprit en déroute.

Il remarqua tout de suite que Jodz n'était plus dans la cabine. Le soleil aveuglant se levait rapidement, allumant sur la mer de longues flammes brumeuses qui suspendaient l'espace clos du vaisseau dans une lumière fluctuante et irréelle.

Cet imbécile est reparti en exploration, se dit-il, contrarié, en se dirigeant vers les commandes inertes.

Il constata soudain avec horreur que la porte du sas était grande ouverte. Un air frais, insolent, charriant un parfum vaguement épicé, pénétrait à flots à l'intérieur du vaisseau : l'air de la lune de PX 12, apparemment inoffensif mais pouvant contenir des germes mortels pour l'homme.

Trop tard, le mal était fait. La bravade était stupide, monstrueuse...

Jodz apparut, sans scaphandre, à la lisière de la forêt. Il marchait lentement comme s'il suspendait chacun de ses pas, savourant ce moment de liberté, les yeux tournés vers la mer.

Sa décontraction insolente mit Baïnelegh hors de lui. Sans réfléchir, il sortit à son tour et se précipita vers le psychologue avec des instincts de meurtre.

Sa course silencieuse sur l'herbe souple lui procura un étrange bien-être. La victime, distraite, ne se doutait de rien tandis qu'il bondissait en allongeant sa foulée, plié en deux comme un félin sûr de sa détente et de ses réflexes...

La distance qui le séparait de Jodz diminuait trop lentement à son goût. S'essoufflait-il déjà ? Il eut l'impression désagréable qu'il allait tomber en quelques mouvements décomposés, la jambe traînant derrière lui dans sa chute infiniment ralentie, l'herbe humide contre son visage et le goût de la terre dans la bouche... Mais ce ne fut qu'une brève illusion ; d'un seul coup il fut sur Jodz : une masse de cent soixante livres aux muscles d'acier.

Ils roulèrent en grondant sur le sol. Baïnelegh, ivre de fureur et de triomphe, immobilisa aussitôt son adversaire en plaquant

im toyableme t son torse. Il gifla à toute volée la face ahurie tou hée vers lui :

- Petit crétin... pauvre petit crétin... je pourrais t'avoir fait, je pou rais avoir baisé ta mère.

Jodz ne se défendait pas, il serrait les mâchoires sous l'av lanche de coups et d'injures ; lorsque Baïnelegh lâcha prise, il s releva, humilié, en essuyant du revers de la manche un filet de ang qui coulait de son nez tuméfié.

- Qu'est-ce qui te prend ? cracha Jodz tout tremblant. C'est tou ce que tu as trouvé pour te calmer les nerfs ?

Baïnelegh plissa les yeux, les ramenant à deux fentes étroites où rillait la haine. Il savait que son visage couturé prenait une exp ession impitoyable. Il parla d'une voix hachée, sur le ton du com nandement militaire :

- Une grave erreur vient d'être commise. Au mépris des règ ements de sécurité les plus élémentaires, tu as exposé l'éq ipage du XWAB 157 à l'atmosphère inconnue d'une planète non explorée...

Les deux hommes s'affrontèrent du regard. En cet instant une rag froide les unissait, mais une foule d'éléments extérieurs ten nt à une discipline commune profondément ancrée en eux les ret aient au bord de l'abîme.

- Le cerveau du vaisseau est formel, articula Jodz. L'a mosphère de cette planète convient à notre organisme. J'en ai ssez de voir ta tête de drogué, il me faut de l'air, tu m'e tends, de l'air !

L insulte eut le don de calmer Baïnelegh. Il se laissa aller sur le sol sans plus s'occuper de l'autre.

Il avait réagi impulsivement comme toujours ; à quoi ser aient les règlements dans leur situation ? Les deux sondes s'ét ient perdues dans l'espace. On les abandonnait, l'univers ent r les abandonnait. Il se sentit soudain seul, désemparé, sans init ative.

Le malheur était qu'il ne se sentait vraiment à l'aise que dans l'at nosphère aseptisée d'une fusée ou d'un dôme protecteur. L'espace libre, l'odeur trop riche de la terre et des végétaux

l'avaient toujours déprimé. Les planètes, vastes boules d'eau et de matière solide, fourmillement indiscret de vie organique, n'étaient que des étapes et non des endroits où l'on pouvait vivre normalement.

D'ici, il voyait le patrouilleur accroupi comme un monstre familier au centre de la zone calcinée que ses tuyères avaient marquée sur l'épiderme sensible de ce monde. C'était cela son univers : les cloisons ternes, les coursives étroites où flottait un air chargé d'ozone, les douilles brillantes du tableau central qui attendaient son prolongement nerveux et organisateur pour faire revivre les circuits.

Tout cela, il aurait pu le dire à Jodz, mais la barrière de méfiance qui le séparait de l'autre était insurmontable. C'était seulement dans l'excitation du combat qu'il avait l'impression de partager, et le combat était sans doute fini pour lui... Comment s'enfuir ?

Dans la nuit qui suivit, alors que PX 12 traînait sa face blafarde au-dessus de l'océan, Baïnelegh remarqua de nouvelles lueurs dans le ciel. Saisi d'un immense espoir, il se connecta aussitôt sur le palpeur. Ses sens brutalement démultipliés perçurent les traînées en sortie subspatiale. Ils n'étaient plus seuls ; on se battait encore à moins de quelques minutes-lumières.

Jodz, averti par quelque sens mystérieux, s'était levé de sa couchette et avait automatiquement rejoint son poste. Les réactions nerveuses des deux hommes s'équilibrèrent dans les circuits et ils furent mêlés intimement à la vie frénétique du patrouilleur en alerte.

Le vaisseau, bien qu'incapable d'atteindre le mur de la lumière, restait redoutable dans l'espace normal. Il flairait un danger et sondait la nuit sans relâche bien au-delà de l'orbite de PX 12.

Il s'arracha du sol dans un rauquement bref avant que la

conscience du pilote conçût clairement la manœuvre. Un vaisseau vestorien se dirigeait vers eux.

Tout se passa très vite. Il y eut d'abord un long froissement sinistre qui traversa les superstructures du patrouilleur. L'attaque... une attaque maladroite, mal dirigée, trop faible, gauchie en partie par l'écran protecteur. Le XWAB en fut comme stimulé, il se rua vers la lumière qu'il rejoignit dans la stratosphère de la planète. Les tuyères trouvèrent leur régime et le patrouilleur élargit brusquement son orbite alors qu'apparaissait, dans le ruissellement solaire, le fuselage du vaisseau ennemi.

Jodz fit son travail correctement mais peut-être ne frappa-t-il pas assez fort, par un vieux réflexe d'économie énergétique. Le vaisseau vestorien disparut vers la planète, comme happé par sa partie obscure.

– Tu l'as eu ? questionna Baïnelegh, tendu.

– Je n'en sais rien ; ce n'était qu'un canot de sauvetage, une cible peu commode. Son système de propulsion est mort, mais il a pu se poser, sans aucun doute ; je l'ai simplement égratigné.

– Nous achèverons le travail au sol, déclara Baïnelegh.

Toute trace de tension avait momentanément disparu entre eux. Ils se retrouvaient unis dans les gestes pour lesquels ils avaient été conditionnés. Repérer le point chaud où s'était écrasé le canot vestorien fut un jeu d'enfant pour les délicats instruments d'investigation du XWAB. Le vaisseau blessé s'était posé dans l'eau profonde d'une sorte de lagon qui longeait l'océan. Sa coque intacte, à moitié immergée, brillait dans la clarté crépusculaire dispensée par le disque de PX 12 ; son emplacement était marqué par un bouillonnement de vapeur d'eau.

– A mon avis, soliloqua Baïnelegh, une bombe à dispersion et on ne parle plus du canot et de ses éventuels survivants.

La vision de ce corps métallique étranger plongé comme un fer rouge dans l'œil laiteux du lagon le remuait désagréablement. Il en venait à concevoir une intervention totale comme une opération de salubrité indispensable.

– Trop tard, rétorqua Jodz. Les occupants du canot ont eux suffisamment de temps pour s'éloigner de l'épave.

– Tu penses à tout ! fit Baïnelegh ironiquement. Le danger passé, des motifs de friction pointaient à nouveau.

– Nous allons nous poser en bordure de ce plan d'eau, dit Jodz. Les écrans protégeront efficacement la fusée, nous pourrons progresser vers le canot dans nos tenues de combat.

– Comme tu voudras.

La perspective d'une petite expéditibn punitive ne lui déplaisait pas au fond et, selon les normes, c'était à Jodz de prendre ce genre de décision.

Lorsqu'ils mirent pied à terre, engoncés dans leur arsenal individuel, ils furent d'abord saisis par le silence total qui pesait sur la nuit moite. La douceur estivale de l'air appelait naturellement ces mille rumeurs d'insectes qui traversent les nuits de Terra mais aucune ride sonore ne troublait l'atmosphère. Ce silence religieux les troubla. Le cliquetis de leurs armes résonnait de façon indiscrète.

– Je vais passer devant, couvre-moi, chuchota Baïnelegh qui se sentait des fourmis dans tous les membres.

L'eau du lagon était si unie qu'il parut presque anormal que le fantassin s'y enfonçât jusqu'à la ceinture. Jodz, vaguement irrité de voir que l'initiative lui échappait, longea la berge tout en observant son compagnon qui progressait vers le vaisseau ennemi avec une facilité déconcertante.

Baïnelegh décrivait une large courbe en laissant derrière lui un sillage phosphorescent. Son avance s'inscrivait clairement sur la surface lisse du lagon. Les vaguelettes soulevées par son mouvement vinrent se briser sur la grève. Bientôt il ne fut plus qu'un clapotis lointain. De l'épave, un Vestorien armé pouvait facilement abattre l'homme lourdement chargé qui pataugeait dans l'eau. Tout cela était fou. Ce jeu lunaire recelait la mort ; pourquoi avoir pris tous ces risques inutiles ? Jodz sentit une peur glacée s'insinuer dans chaque fibre de son corps.

Du centre du lagon monta un bruit confus d'éclaboussements. Deux sillages très nets s'éloignaient du canot en divergeant : deux Vestoriens, terrés jusqu'à présent dans le vaisseau en perdition et qui fuyaient à l'approche de Baïnelegh ! Sans doute n'étaient-ils pas armés, mais une ruse était toujours possible.

La situation lui apparut clairement, comme sur ces bandes simulées de combat où des ennemis virtuels agissent selon des schémas programmés.Baïnelegh déchargeait ses armes sur le Vestorien le plus proche, l'autre se dirigeait droit sur lui, pensant sans doute trouver refuge sur le rivage.

Le bruit se rapprocha et Jodz crut même entendre le halètement de l'homme traqué. Ce n'était plus l'entrecroisement froid des batailles de l'espace où la tête bourdonnante de chiffres et les nerfs éclatés aux quatre coins du vaisseau perdent de vue l'enjeu essentiel ; ici la guerre prenait des allures feutrées de chasse.

Une ombre sortit de l'eau et l'éclateur aboya par deux fois. A nouveau un silence de cathédrale.

Le corps blanc du Vestorien était à moitié retombé dans l'eau. La décharge avait déchiré sa poitrine en expulsant les organes internes. Un cadavre comme un autre, mais Jodz avait envie de vomir. Le Vestorien était nu, entièrement nu, aucune trace d'arme ou de vêtement. Il avait abattu un homme sans défense.

Baïnelegh le rejoignit tout ruisselant en jurant d'une voix tonitruante. La vision du cadavre le calma quelque peu. Il braqua sa lampe sur le visage maculé de boue qui n'avait trouvé dans la mort que l'expression d'un immense étonnement.

– Celui-là ne se baignera plus, au moins, fit-il dans un ricanement.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

– Je vais pilonner ce lagon et ses environs de long en large ; il ne m'échappera pas...

– Qui ?

– L'autre, évidemment. Par moments je m'enfonçais jusqu'au menton, mes décharges ont ricoché sur la surface de l'eau ; ce porc a pu prendre la poudre d'escampette mais il ne perd rien

pour attendre. Ne reste pas là les bras ballants. Au vaisseau en vitesse !

– Un instant ! dit Jodz froidement. Peux-tu me dire pourquoi cet homme est nu comme un ver ?

Jodz lui aurait demandé pourquoi la Terre était ronde, cela n'eût pas laissé Baïnelegh plus stupéfait.

– Tu veux rire ?

– J'aimerais savoir ; je trouve cela étrange, pour ne pas dire inquiétant.

Comme Jodz le retenait obstinément par la manche, Baïnelegh se dégagea violemment en secouant tout son barda et hurla comme un sauvage :

– Espèce d'empoté, psychologue à la gomme, si tu connaissais un tant soit peu les mœurs de ces fanatiques, tu saurais que les soldats du Jahod qui ont démérité dans la bataille en ne courant pas avec enthousiasme à la boucherie sont fourrés à poil dans un canot de secours avec une réserve de carburant suffisante pour aborder la planète la plus proche.

– Ce sont donc des déserteurs !

– Exact, mais ils ont quand même failli nous griller avec le petit canon de leur vaisseau. Ne cherche pas à comprendre les Vestoriens avec tes subtilités de spécialiste ; eux ne se sont pas posés de questions quand ils ont vu une nef solaire.

– Calme-toi, Baïnelegh, tu me sembles dangereusement excité. Nous reprendrons la chasse en plein jour. Si nous parvenons à capturer le deuxième Vestorien vivant, nous pourrons peut-être apprendre où en est la bataille à l'heure actuelle. C'est ce qui compte en premier avant notre petite guerre personnelle.

– Il ne parlera pas. On t'a pourtant appris comment réagir face à un Croisé du Jahod.

– La situation est différente ici . Je refuse de t'accompagner, va faire tes ravages tout seul.

Il savait parfaitement que le patrouilleur ne pouvait être manié par un seul cyborg pour une mission de destruction ; d'ailleurs les connections de Baïnelegh ne s'adaptaient qu'à

l'unité de propulsion et de direction. Sans son concours actif, le XWAB devenait aussi inoffensif qu'un vaisseau de transport ou un cargo de ligne.

Baïnelegh balaya rageusement le sol avec le pinceau lumineux de sa lampe, comme s'il cherchait un objet égaré. Il était terriblement agité et Jodz craignit un moment qu'il n'utilisât la force pour le traîner jusqu'aux commandes.

Il s'éloigna d'un coup, comme pris d'une inspiration subite. Sa silhouette de scarabée belliqueux disparut dans la direction du XWAB.

Jodz resta parfaitement immobile, comme engourdi. La nécessité d'une action immédiate lui apparut en même temps que la vanité de tout effort. Cette situation était absurde ; il ne devait pas négliger l'irritabilité de son compagnon privé de la ration de bayol – tout cela pour sauver provisoirement la vie d'un Vestorien. Il n'osait s'avouer qu'il tenait à préserver cette existence inconnue qui, sur cette planète déserte, brillait comme une promesse.. Promesse de jouissance, de chasse prolongée ; on ne tue pas froidement le dernier gibier. Cela grouillait en lui comme une pensée coupable, recouverte en surface de principes humanitaires ou similaires.

Il en était là de ses réflexions quand il entendit avec ahurissement le fracas des tuyères. L'explosion du départ, à peine soutenable à cette distance, annihila ses facultés de réaction. Il assista, atterré, à la fuite du XWAB 157.

Le soleil le surprit pratiquement au même endroit. Il n'avait pas eu le courage de se déplacer, de remuer son encombrante combinaison, de distraire le silence tendu comme la corde d'un arc avec le bourdonnement mécanique de ses batteries ventrales.

Baïnelegh, une fois sa colère dispersée dans le rugissement de son engin, ne pouvait que revenir. Il était dans la situation d'un explorateur ne disposant que d'une goutte d'eau pour franchir un désert interminable. La pesanteur de l'espace normal l'attachait à PX 12 aussi sûrement qu'une chaîne.

Il s'arracha à la contemplation un peu angoissée du ciel où rien ne se manifestait et s'éloigna enfin du cadavre éclaboussé de sang qu'aucune mouche ne touchait. Le canot vestorien s'était légèrement enfoncé dans l'eau pendant la nuit.

Quelque part dans les ajoncs, un homme devait regarder le lagon comme lui ; il était nu, désarmé, peut-être craignait-il un piège. Le vaisseau solaire avait bien disparu, mais rien ne permettait de penser que la région n'était plus surveillée.

Jodz rit doucement. Le tableau avait quelque chose d'irréel : la douceur estompée du paysage, l'eau comme suggérée à l'aquerelle et le nez incongru du petit vaisseau. La berge s'incurvait légèrement et se perdait finalement dans une sorte de région intermédiaire où l'on ne distinguait plus nettement l'eau du sable.

Il eut une envie irrésistible d'atteindre la mer, de laver cette nuit qui lui laissait un goût amer dans la bouche. Aux premiers pas, il se rendit compte que la combinaison de combat le gênait terriblement. Jamais le tissu pare-rayons, le générateur aplati qui épousait son abdomen, l'entrecroisement des sangles qui disposaient efficacement l'arsenal individuel à différents nœuds stratégiques du corps, ne lui avaient paru aussi lourds, aussi encombrants, aussi peu adaptés à une marche normale. Les dispositifs antigravitationnels rendaient pourtant l'ensemble très léger. Cette tenue étudiée dans les moindres détails devait permettre à un fantassin de se suffire à lui-même pendant près d'une semaine. C'était en fait une véritable centrale d'énergie miniaturisée qui convertissait son porteur en une forteresse mobile parfaitement autonome.

Jodz désactiva posément les fermetures magnétiques, et la tenue, retrouvant brusquement toute sa masse, tomba d'un seul coup sur le sol. Il en éprouva un réel soulagement tout en prenant conscience de sa vulnérabilité. Il récupéra simplement l'éclateur, estimant que cette petite concession le mettait à l'abri d'une mauvaise surprise.

Il se dirigea d'un pas léger vers la mer toute proche, en

prenant un plaisir particulier à faire rejaillir l'eau sous ses pieds en larges gerbes brillantes.

A ce moment précis, épinglé sur la surface aquatique par le soleil blanc, il n'existait plus en tant que combattant de Sol, et pourtant il éprouvait un étrange plaisir à se savoir sans doute observé par un être qui le craignait comme la peste : le Vestorien tapi dans l'ombre...

Son insolente supériorité s'imposait à lui à un moment où théoriquement les doutes et l'inquiétude devaient l'emporter. Cette certitude dépassait le simple avantage stratégique apporté par l'arme qu'il avait serrée contre son poignet. Si un combat devait s'engager dans ce milieu simplifié, il passait forcément par un stade de défi. Jodz ne tenait pas, contrairement à Baïnelegh, à régler rapidement le problème ; il sentait obscurément qu'il disposait de tout son temps et qu'il allait pouvoir réinventer les patientes figures des combats singuliers pour vaincre finalement son adversaire. Rien ne pressait quand on partait du principe que le déroulement temporel accéléré des combats subspatiaux n'avait plus cours ici.

Il se retrouva, le visage tourné vers le ciel, flottant comme un bouchon sur une eau d'une densité exceptionnelle. Régulière, la longue ondulation d'une vague le soulevait et il lui semblait que cette lente pulsation marine s'harmonisait de plus en plus avec le ralentissement progressif de toutes ses fonctions vitales. Un faible courant l'éloignait de la rive, mais il n'en éprouvait aucune inquiétude : tout au plus une étrange sensation de libération.

L'eau chaude l'entourait d'une unique caresse et chaque mouvement de ses membres déclenchait une onde de plaisir au niveau de son échine et de son ventre offert. Une étincelle de lucidité cognait par moments contre ses yeux fermés : « Tu te détends, tu joues au fœtus dans cette grande matrice, tu l'as bien mérité... » mais ces bribes de raisonnement, où il retrouvait avec une petite crispation sa fonction de soldat-psychologue de Sol, ne faisaient que l'effleurer, comme si doucement il avait acquis la faculté de renaître dans son identité premièrentout en observant de l'extérieur sa gestation.

Il retrouva la plage par hasard, quelques heures ou quelques siècles plus tard. Il se sentait détendu, à la limite, presque heureux.

Dans les jours qui suivirent, Jodz explora méthodiquement la région. En fait il ne quittait pas un certain périmètre qui entourait le lagon où le vaisseau vestorien s'était abîmé. Un retour de Baïnelegh était toujours possible, quoique de plus en plus hypothétique à mesure que le temps s'écoulait. Il avait la faiblesse de croire que le XWAB se poserait forcément à l'endroit précis d'où il était parti. Quant au Vestorien, il demeurait invisible, à croire qu'il s'était dilué dans la nature. Jodz en venait à douter de son existence et il se remémorait jusqu'à l'obsession la fameuse nuit de chasse où les deux silhouettes blanches avaient quitté le vaisseau maintenant complètement englouti.

Comme il avait repoussé le cadavre de l'homme abattu dans l'eau du lagon, il ne restait plus aucune trace tangible de l'adversaire ; rien que des souvenirs, des images à moitié oblitérées, des hypothèses, et Jodz était bien placé pour savoir que rien n'était plus fragile qu'un témoignage subjectif, même vécu intensément.

Il se distrayait de cette lutte sournoise entre l'apparence et la réalité en recensant les richesses de ce qu'il considérait déjà comme son territoire. Sur les hauteurs proches, il découvrit un paysage miniature qui reproduisait presque point par point la configuration de l'étroite vallée qu'il avait découverte lors de sa première sortie en véhicule d'exploration.

C'était le même genre de forêt plumeuse débouchant sur une étendue plus aride, siège d'une activité volcanique réduite. Les collines couvertes d'herbe et de taillis aérés se succédaient avec monotonie et n'offraient aucune démarcation physique remarquable, aucune barrière naturelle qui aurait attiré sa curiosité.

La lune de PX 12 ressemblait à une sorte de jardin adouci qui se reproduisait sans variations notables sur des milliers de kilomètres carrés. L'idée d'élargir le champ de ses recherches lui était pénible ; il n'en voyait d'ailleurs pas l'intérêt. Il s'arrêtait régulièrement à la limite de la région volcanique, comme s'il voulait respecter une frontière tracée une fois pour toutes. Il revenait ensuite vers la mer et passait de longues heures somnolentes sur l'eau. C'était le seul endroit qui lui apportait un sentiment de sécurité absolu et, dès que la nuit tombait, il se laissait pousser vers le large par un mystérieux courant qui le ramenait insensiblement vers le bord selon un cycle immuable.

Il en revenait chaque fois différent, vaguement ivre, plus calme, mais avait-il besoin d'être calmé ? Ce repos un peu particulier distillait dans ses veines un poison qui tuait lentement une partie de lui-même, mais c'était devenu une nécessité absolue et il ne pouvait plus imaginer une journée dépourvue de sa conclusion léthargique.

Il déployait dans ses moments de lucidité une activité frénétique qu'il avait totalement affranchie de l'heure solaire. Il vivait au rythme plus ample de la planète qui digérait son existence et il lui arrivait de marcher pendant plus de douze heures d'affilée sans fatigue apparente.

Il revoyait chaque jour les mêmes endroits, la forêt légère, le vallon enfumé avec ses roches pointues, le moutonnement voluptueux des collines herbeuses, le lagon immobile pareil à un parfait miroir vide. Les mystères écologiques de ce monde ne l'intéressaient que médiocrement ; il avait renoncé à comprendre sa stérilité totale, son aspect figé, presque pictural... Il préférait arpenter le sable mou de la plage, à la recherche de quelques traces infimes. Mais ses recherches étaient vaines et le temps s'épaississait au fil de l'eau comme un rêve sucré qui n'en finissait pas de couler.

Le XWAB s'était bien posé au même endroit. Depuis la plage où le flux nocturne venait de le rejeter, Jodz apercevait son profil

dégingandé sur une des collines proches de l'océan, pratiquement à portée de voix. Jodz prit un profonde inspiration qui emplit douloureusement sa poitrine dilatée. Ainsi Baïnelegh était revenu après une course folle dans l'espace, un saut de puce dans le gouffre des distances interstellaires où évidemment il n'avait pu contacter âme qui vive.

Une foule d'impressions contradictoires l'assaillit. Son compagnon, sans bayol, était peut-être devenu fou entre-temps et il pouvait très bien l'attendre au pied de la fusée avec un éclateur chargé.

En un éclair, il revit le corps mutilé du Vestorien et ces autres images de guerre qui l'imprégnaient jusqu'à la moëlle, ces transporteurs éventrés satellisant des cadavres boursouflés, ces villes englouties sous une marée de flammes et tous ces croiseurs en course subspatiale, mathématiquement sacrifiés sur les écrans palpeurs de l'unité de combat ou jetés comme des pierres inertes pour une chute infinie dans le trou de l'espace normal.

Les images refluèrent... Il courait vers le XWAB 157. Une course trop lente où il fendait l'air chaud et visqueux. Il parvint au sommet de la colline dans un état d'épuisement complet. L'air pénétrait dans ses poumons comme un jet de sable abrasif. Pourquoi précisément ses forces l'abandonnaient-elles au moment crucial ?

Il trébucha sur le corps de Baïnelegh, étendu de tout son long à quelques mètres du patrouilleur dont le sas était largement ouvert.

Mort... Incontestablement. Il ne portait que sa combinaison de vol. Sa chute paraissait naturelle : une jambe allongée, l'autre légèrement repliée comme dans une course suspendue et brusquement pétrifiée à l'horizontale.

Les genoux de Jodz s'étaient plantés dans la terre comme deux colonnes lourdes, en un simulacre de prière qui n'était en fait qu'une immense fatigue.

En levant les yeux, il aperçut le Vestorien. Son corps nu sous le soleil avait la même immobilité factice que le décor. D'où sortait-il ? De la forêt sans doute, du vallon mal exploré où il

s'était caché en attendant son heure. Il portait une sorte de lance primitive, très longue, noircie à son extrémité, à l'endroit où la flamme avait durci la pointe.

Jodz leva sa main droite mais elle apparut sans arme dans la lumière. L'éclateur n'était plus fixé à son poignet ; il l'avait perdu. L'avait-il seulement ajusté un jour à cet endroit ?

Le Vestorien s'avança lentement ; il était jeune, musclé, seule la blancheur anormale de sa peau lui donnait un air d'étrangeté. Il souriait mais on n'aurait pu dire si ce sourire était amical ou cruel. Son visage avait un air familier qui secoua Jodz. Il ne cessa plus de trembler ; c'était comme une tétanisation successive de tous ses muscles parcourant par brusques ondées son corps brisé.

La pointe de la lance se posa doucement sur sa poitrine et Jodz la prit à pleines mains comme on saisit une corde providentielle.

Baudruche sur le point d'éclater, l'instant se gonflait démesurément.

Au niveau de ses yeux, Jodz vit le sexe du Vestorien, immense, rouge sur la peau blafarde du ventre. Il y lut sa mort ; le plaisir cette fois n'était pas de son côté.

La lance s'enfonça entre ses côtes dans une ultime explosion de douleur.

Le croiseur vestorien qui aborda Badaho, l'unique lune de PX 12, quelques mois plus tard sur un des ressacs de la guerre sainte repéra immédiatement le XWAB sur sa colline verdoyante. Le piège avait fonctionné : le patrouilleur solaire était visiblement hors de combat ; aussi les glorieux soldats du Jaïla purent-ils se poser, après les précautions d'usage, contre le flanc même du vaisseau ennemi neutralisé.

Les corps entremêlés des deux fantassins solaires gisaient à quelque distance. Ils étaient intacts ; aucune trace de lutte ou de violence n'expliquait apparemment leur mort subite.

Engoncée dans de lourds scaphandres, une équipe nettoya la colline, redonnant à Badaho sa pureté originelle qu'aucune trace humaine ne devait souiller. Chaque brin d'herbe fut remis à sa place et, lorsque le croiseur décolla, le soleil blanc tissait un manteau de virginité sur le lagon désert. Le grand Nautonier conclut dans le livre de bord :

« Les cendres des matières viles ont été dispersées dans le Cosmos et le vaisseau solaire incinéré dans l'astre central ; ainsi la destruction a accompli son cours... La quintessence d'Ypagos qui imprègne en permanence l'atmosphère de Badaho, lune de PX 12 consacrée à la non-existence, a débarrassé l'univers de deux incroyants de l'Orbe de Terra. Quelques bouffées d'air empoisonné ont suffi ; la mort a été rapide et indolore.

Une stase de sept secondes leur a été accordée selon le Grand Principe pour le salut de leur âme.

Ainsi le Très-Haut, dans sa sagesse infinie, leur a-t-il permis d'entrevoir la splendeur de la Vérité... »

RIEN QU'UNE IMAGE

par Sacha Ali Airelle

INTERIEUR, NUIT / DESSIN ANIME PUBLICITAIRE.

Des flaques de boue liquide, verdâtre, maculaient le sol de la cave obscure. Arcs-en-ciel du mazout dans les flaques soigneusement dessinées. Le cellier d'un château ou d'une grande demeure bourgeoise : empilements d'énormes culs de bouteilles qui montent jusqu'aux sommets des quatre murs.

La souris, moustache frémissante, boule d'angoisse égarée au sein d'un univers paranoïaque, regardait le chat qui s'avançait en catimini vers elle, oreilles aux aguets, pelage tigré où couraient des frémissements d'excitation.

L'animal bondit.

Souris morte. Les pattes du chat, griffes à demi-rétractées, jouent avec le petit cadavre, s'amusant à le traîner sur le sol et à le faire rouler entre elles.

© 1976, *Sacha Ali Airelle et Editions Opta.*

Gros plan sur une étiquette de boîte de conserves :
– RAMINAGROBIS –

RAMINAGROBIS. Les chats qui chassent sont les chats bien nourris.

Les pattes du chat réapparaissent, jouant cette fois avec une boîte de pâtée RAMINAGROBIS.

RAMINAGROBIS, l'aliment n° 1 du chat moderne.

RAMINAGROBIS, le meilleur des pièges à souris.

Le chat avale la souris, poil et os compris, et s'éloigne, queue dressée, entre les flaques de boue luisante.

INTERIEUR, JOUR / UN BUREAU MODERNE.

Brestein entra. Le cheveu rare – toujours pas décidé pour les greffes capillaires du professeur Ubik, l'un des plus gros clients de l'Agence – le front haut et creux, l'air à la fois satisfait et compétent du technocrate. Quelle compétence ? Gwenn n'était pas venu ici pour en discuter. Le petit homme grassouillet se trouvait là, sans plus.

Mécanique bien huilée, il se leva à demi, hésita une seconde.

– Bonjour, monsieur Brestein.

Il semblait naturel qu'en chaque endroit où l'on rencontrât Brestein, on soit venu pour le voir et être accueilli par lui, de sa voix distante qui vous mettait tant, tant à l'aise.

Réponse normale prévisible assurée de Brestein :

– Bonjour.

– Vous prendrez bien quelque chose, monsieur Brestein ?

– Un porto, vous savez bien.

Gwenn, agitant ses courtes pattes, courut ouvrir le bar en acajou.

– C'est vrai, monsieur Brestein, j'avais...

Le petit homme se retourna à demi, souriant, l'air un peu confus.

– D'abord, et c'est la raison pour laquelle vous n'y arriverez jamais, mon pauvre Gwenn, il vous faut apprendre les noms des

personnes auxquelles vous vous adressez. Ensuite, il vous faut mettre des majuscules dans vos phrases. Qu'on les sente !

C'était reparti. Cette fois-ci, Gwenn aurait aimé ne se faire que désirer – roulant entre les pattes de son maître – ne se faire violer qu'au dernier moment. Non, il était déjà la souris, il ne serait qu'une souris.

Dans la rue sale et pluvieuse, les ouvriers. Tristes. Les revendications sont interdites par les syndicats, les syndicats interdits par le gouvernement. Les ouvriers pleurent. Leur leader est mort.

O Œdipe et castration !

Brestein continuait, imperturbable :

– La rentabilisation de l'entreprise de faux fantasmes n'est possible que sur une durée longue. Techniquement parlant, il s'agit d'abord d'implanter à l'individu une série d'impressions légèrement différentes de celles qu'il a dans la réalité, puis, ces impressions-malaises devenant de plus en plus persistantes – envahissant même l'esprit du voisin – de lui apporter une solution. Je verrais très bien une publicité télévisée du genre :

EN 1910 LES GENS, AVAIENT AUSSI
LEUR FANTASMES
PRENEZ FANTOMAS, LE PLUS EFFICACE
EFFACE-FANTASMES

» Comme à la Belle Epoque, ajouta Brestein le plus sérieusement du monde. Il poursuivit : « Mais il (l'individu) ne se rendrait pas compte qu'à partir de la prise de ce médicament il ne ferait que changer de fanstasme. Il aurait par exemple envie de nouveaux produits, tels un masque de loup ou une matraque en caoutchouc – et alors... »

Gwenn était parti et le claquement sec de la porte avait rappelé Brestein à la réalité.

Il faut absolument que j'attrape cet idiot schizophrène, se dit-il. C'est mon meilleur concepteur et, de plus, c'est un champ d'expérimentation presque irremplaçable.

L'idiot susmentionné se trouvait dans la rue, en train de taper sur l'épaule des ouvriers qui gardaient tout de même une certaine méfiance à l'égard de l'homme juste sorti du super-bureau archidesign du puissant office de publicité archiofficielle et comme telle mille fois reconnue et hyperprotégée par la Loi, l'Etat, le Pouvoir et le tout-puissant Capital.

– Camarades, écoutez-moi. J'en ai marre.

– Cause toujours. Nous aussi. Mais qui nous dit que tu n'es pas une de ces saloperies d'ersatz publicitaro-gouvernementaux qui viennent nous magouiller alors que nous crevons de faim ?

» Tu piges, François-Joseph ?

Gwenn était gros et cela n'arrangeait pas les choses. Comment être du côté des maigres quand on a manifestement toujours bien profité ?

– Obésité familiale, coassa le petit homme en désignant son éminence ventrue.

– Tuons le veau gras ! glapirent quelques rockers de réserve.

O ouvriérisme ! Et pourquoi Gwenn était-il venu se réfugier entre les pattes de ces animaux barbares ? Ils étaient attirants ? Et alors ? Gwenn oubliait-il le fossé des classes ? N'étaient-ils pas, eux, les principales victimes de la machine d'oppression et lui son émissaire privilégié ?

Objectif, de prétendre à la non-existence des classes ?

Le mouton est un berger pour le mouton.

Minnie effleura la digitale d'appel et contempla la série de chiffres qui s'illuminaient tour à tour, vert pré sur le fond bleuté de l'indicateur, et par ordre décroissant : 7 6 5 4 3 2 1... Elle s'engouffra prestement dans l'étroite mais confortable cabine de l'ascenseur privé.

Elle ne connaissait Brestein que depuis un mois et n'était pas encore parvenue à bâtir une analyse cohérente de sa personnalité. Quels leviers le faisaient agir ? Son amant lui échappait...

Se composant un sourire, elle poussa la porte de bois blond, déposa sa musette – cuir soigné, surplus authentique de l'Armée Rouge ou de l'Armée Nazie, elle ne se souvenait plus exactement – quitta le duffle-coat bleu nuit qui lui donnait cet air si innocent et vint s'asseoir dans le fauteuil réservé au directeur de l'Agence. Derrière son bureau, Gwenn, la mine sombre noircissait du papier.

– Euh... bonjour... dit le petit homme grassouillet sans lui accorder le moindre regard. Il voulait faire une expérience, cette petite pimbêche venait à point.

– Monsieur Brestein est absent ? fit-elle.

Gwenn redressa la tête et lui adressa un sourire.

– Monsieur Brestein n'est jamais tout à fait absent... ni tout à fait présent !

Pulsions homosexuelles sans doute inconscientes et refoulées... s'effara Minnie, ce gros matou ne m'a même pas regardée ! Elle croisa très haut ses longues jambes gainées de soie crème et se renversa contre le dossier du fauteuil.

– Monsieur Gwenn... susurra-t-elle d'une voix de petite fille. (La soie crissa – arcs de tissu moiré courant le long de ses jambes parfaites.) Voulez-vous me faire un petit plaisir ?

Gwenn se redressa à demi, hésita.

– Mais bien entendu.

Il se dressa tout à fait, comme mû par un ressort. Je n'ai plus qu'à te gober, se disait-il en contournant son bureau personnel ; mais auparavant je désire que tu me donnes une preuve concrète (et bonne à Dieu, surtout) de ma réussite. Le gros matou, frémissant, s'approcha de la souris, lorgnant du coin de l'œil ses cuisses roses et appétissantes que les bas ne gainaient pas jusqu'à leur sommet.

– Bien entendu ! ronronna-t-il. Que puis-je faire pour vous ?
– Offrez-moi un porto, si vous en avez...
O désespoir !

Brestein entra. Crâne fraîchement ciré, front haut, cheveu négligé sur la nuque, air satisfait-compétent du parfait biznessman. Pas de serviette ni de dossier sous le bras, pas même de discours appris par cœur. Un vrai Christ...

– Bonjour. (Ses joues se creusèrent.) A propos, Gwenn, vous souvenez-vous de l'enquête que nous avions réalisée l'année passée ? Numéro de référence, si j'ai bonne mémoire, 8787... »

– Oui... euh, celle qui avait trait aux rapports humains, monsieur Brestein ?

– Tout juste. Vous l'examinez et vous me faites un topo. Quelque chose de précis et solide, OK ? Je fais une étude de marché.

» Minnie, mon assistant a du travail, ne le perturbe pas trop.

Démarche élastique, féline. « J'ai un rendez-vous, je vous laisse », fit Brestein en se dirigeant vers l'ascenseur.

Je te laisse ma minette, gros chat de gouttière – voilà ce qu'il a voulu dire en sortant, songea Gwenn en enfonçant une touche de l'interphone. N'était-elle pas un bel objet ? (N'étaient-ils pas tous de beaux objets à enrubanner soigneusement ?)

Il réintégra son fauteuil. Il lui fallait, décida-t-il, acquérir cette aisance naturelle, aristocratique (le mot juste !), qu'affichait Brestein. Il devait apprendre à être un publiciste compétent et compétitif.

J'en ai marre, se dit le petit homme.

– Mademoiselle ! hurla-t-il dans l'interphone sourd et muet.

– Monsieur ? fit son interlocutrice, ton parfaitement neutre. (Putain de lutte des classes ! Chaque objet à sa place.)

– Apportez-moi le dossier... le dossier... Le trou de mémoire. Atroce. Vraiment atroce. Je dois apprendre à me concentrer sur ce que je fais, se dit-il, s'adressant un coup de griffe mental. Ma

tentative avortée de contact avec la classe ouvrière a dû me traumatiser. (Et finalement, les ouvriers étaient aussi cons que les autres... Certains d'entre eux étaient même plus gros que lui. Je n'y comprends toujours rien, se dit Gwenn.)

La voix moqueuse de Minnie le rappela sur le plancher des vaches.

– 8 787, disait-elle, le dossier 8 787 !

– 8 787, hulula Gwenn dans le micro. Et que ça saute !

Au point où il en était, autant se bluffer soi-même.

Les pattes du chat, griffes à demi rétractées, jouent avec le petit cadavre, s'amusant à le traîner sur le sol et à le faire rouler entre elles...

– Quel annonceur, pour cette séquence raminogrobis standard ? interrogea Gwenn.

Brestein releva le front, pensif.

– Pas d'annonceur, fit-il. Un groupe dépendant du Ministère de l'Education m'a demandé de mettre au point une série de dessins animés qui passeront en feuilleton à la téloche.

– Dessins animés ? Pour les gosses ? (Brestein avait l'intention de concurrencer Disney, ou quoi ?) Gwenn se caressa le menton.

– Et aussi pour leurs parents. Nous informons et nous éduquons les individus quel que soit leur âge. Nous sommes là pour ça, mon cher Gwenn.

Brestein sourit, placide. « J'aurais sans doute fait un excellent homme politique, et peut-être même un bon acteur, vous ne pensez pas ? »

Gwenn, complètement halluciné, quitta le bureau sans savoir où il allait. Brestein ne lui était pas seulement supérieur, il l'écrasait comme une fourmi. Et le petit homme n'était qu'un individu parmi des millions d'autres.

Je vais partir, se jura Gwenn. Me dégotter un château-fort, ou une île déserte.

Il s'enferma dans la cabine de l'ascenseur et descendit au rez-de-chaussée.

Pour descendre... toujours pour descendre.

L'asphalte sec et poussiéreux. Les quais de la Seine. Gwenn, les yeux au ras du sol, navigue au hasard. Le soleil, voilé par une brume sale, brille d'un éclat sordide et semble immuablement figé à l'ouest (et pourtant elle tourne). Quelques marginaux, assis par terre, la tête dans les nuages, qui soufflent dans des cornets à piston, se martèlent la poitrine et boivent de la fumée blanche.

Ont l'air cool, et tout.

Le petit Gwenn s'approcha, leur adressa un rictus incommodé. Une fille rousse, allongée sur un sac de couchage, se tenait un peu à l'écart du groupe. L'expérience lui ayant appris à se méfier des masses, Gwenn se dirigea vers elle.

– Je peux m'asseoir ?

– Bien sûr. Le trottoir est à tout le monde. Tu veux du shit ?

– Non... euh, non. (Merde ! Des drogués ! Pourtant jolie, la fille. Cheveux de cuivre. Collant outremer. Parfum exotique. Petits seins libres sous la tunique indienne. Mignonne chatte ; on la lui mangerait.)

– T'es schizophrène ?

(Je suis *QUI* ? Elle est folle, ou quoi ?) Gwenn haussa les épaules. « J'en ai marre, se plaignit-il. Je veux partir. » (Un p'tit tour de manège enchanté, petite diablesse rouge et bleue ?)

– T'as l'air sympa. J'ai moi-même été schizophrène, l'année dernière. (Pause. Le temps de quelques souvenirs nostalgiques enturbannés de vapeur cannabique.) Partir, c'est la même chose. On en rêve tous. Tu crois que ça existe encore, les îles désertes ?

– Sais pas, fit Gwenn. (Connaissait juste l'Ile Longue, et celle de la Cité).

– T'as pas cent balles ? couina la fille.

– Pour manger ? Je te paye le restaurant, si tu veux ? (Et ensuite, tu passes sous la table, si tu veux ?)

– Ooooh... Super ! Fabuleux ! Tu vas me trouver un peu dure, dit la fille en riant, mais... T'as pas une cigarette ?

» Ah ! ah ! c'est dur pour toi, hein ? » sourit la fille quand le petit homme lui eût présenté son paquet aux trois quarts vide.

– T'as pas cent balles ? Une cigarette, pour moi aussi ? fit quelqu'un d'autre, dans le dos de Gwenn.

– Tu veux du shit ?

– T'as pas cent balles ?

Toute la bande était là, qui entourait Gwenn comme une hydre monstrueuse. On soufflait dans les cornets à piston, on se martelait la poitrine et on buvait les nuages en chantant :

« T'as pas cent balles ? T'as pas cent baalles ! Taa paa cent baal' ! »

« Aaah, c'est dur pour toi, hein ! Ah ah ! Ah ! AAAAH ! »

Tiroir-caisse ambulant. Sale boulot. Finalement, Gwenn ne put emmener dîner la fille, parce que toute la tribu avait l'estomac dans les talons, et lui les soufflets du portefeuille aplatis.

Le lendemain, après un rapide soulagement en compagnie d'une sentimentale de Strasbourg-Saint-Denis, Gwenn rentra de bonne heure. Je vais tuer Brestein, se dit-il. On verra bien si je ne suis pas aussi capable d'être le chat...

Roublard Brestein ! Soi-disant délicat gentleman ! Vieille structure infâme ! Minnie pestait. Au début de la soirée, Brestein s'était absenté quelques instants et était revenu (c'est logique) avec un magnifique costume gris perle rare et une cravate rouge des Corbières, laissant dans son sillage un délicat parfum d'after-shave biologique.

– Je t'emmène dîner en ville, ma chérie.

Jusque-là, parfait. Elle voyait déjà la suite, un bon gueuleton dans un petit restaurant sympa et isolé, bougies-champagne, discussions vagues et culture générale, les derniers films et la grande musique (Stravinsky, ma chère, quoi qu'il fût d'origine

slave...) – et puis le : « Je te raccompagne » allusif et la déclaration sentimentale du dernier moment, celle qui permet tout, puisque mélangée à des relents d'alcool et des souvenirs de foie gras. Quelques instants plus tard, elle serait la douce chatte et lui le matou conquérant.

Eh bien non ! Restaurant smart, discussion polie mais froide, considérations culinaires, un repas d'affaires. Après la fonction nutritive, il l'avait emmenée au dancing pour la fonction dansante. Il dansait très bien, ça oui : valse à huit temps, paso-doble aérien, rock n'roll martien, mais tout cela sans aucun cœur. De la technique. Du tango IBM. Au retour, il ne l'avait pas raccompagnée chez elle, mais l'avait ramenée au bureau où, après lui avoir offert un verre, il l'avait entretenue de l'impact populaire de la publicité. (Y croyait-il ? se demandait Minnie. Y croyait-il ou jouait-il la comédie ?)

– Vois-tu, mon amour, fit l'homme d'un ton docte, il faut être sérieux. Je pense que nous nous sommes assez amusés pour aujourd'hui. Ce que je te propose : une place de sous-chef intérimaire au rayon graphisme. C'est un travail intéressant, qui te familiarisera avec les techniques d'impact sur le public.

(Et mon cul, c'est du poulet ? jurait intérieurement Minnie).

– C'est très subtil, poursuivit Brestein. Prends Gwenn, mon assistant. Ce garçon s'imagine possèder une parcelle du Pouvoir. En fait, il ne détient que le pouvoir de faire exécuter mes ordres, mais ce qui compte pour lui, vois-tu, c'est de sauver la face. Un individu bien conditionné doit confondre les apparences avec la réalité.

(C'est bientôt terminé, ta crise de mégalomanie, espèce de crapaud-buffle ?)

– Maintenant, signe ce contrat, et te voici sous-chef, ma brebis.

Ecœurée, Minnie ne put absolument pas réagir. Elle s'entendit seulement répondre un timide « Oui, mais... » auquel Brestein ne prêta pas la moindre attention. Elle s'était fait rouler sur toute la ligne, mais que faire, lorsque la Réalité du Pouvoir vous imposait sa Loi ?

Après avoir signé un contrat qui permettrait à Brestein de faire passer son cul dans les frais généraux et son entretien dans les frais d'entretien, Minnie rentra chez elle. Par ses pròpres moyens.

Il feulait. Gwenn était chat et Gwenn feulait. Le gros dos et les griffes rétractées, prêt à bondir. Il entra dans une armurerie qui étalait sa vitrine guerrière comme une invite au combat proche.

POUR TUER FANTOMAS
ET FAIRE DE VOUS UN AS
ACHETEZ ABRAXAS
LE MEILLEUR FUSIL DE CHASSE

Curieux tout de même qu'à une époque comme la nôtre on n'ait pas encore commercialisé le laser et toutes ces armes atomiques qui rendaient possible l'extermination d'un peuple en dix minutes !

– Bonjour, monsieur. Je voudrais un Abraxas, s'il vous plaît.

– Oui, bonsieur. Quelle couleur bour la crosse ?

– Rouge avec des faucilles et des marteaux dorés.

– Dous d'avons bas cela, bonsieur (excusez, j'ai le rhube). Bais si vous voulez dous avons vert avec des pois roses.

– Barfait.

Le commerçant exhiba une longue carabine dont le canon bleuté brillait de lugubre manière.

– O.K., je prends, ronronna Gwenn. Vous avez des cartouches ?

– 500 ou 1 000 ?

– 1 000. (De quoi satisfaire toutes mes envies de meurtre, hé hé hé !)

Il était tellement satisfait que, pour son rhume, il conseilla RUZA au commerçant – « RUZA, DUR POUR LE CORYZA, DOUX POUR L'ESTOMAC » – puis, son achat sous le bras, soigneusement rangé dans un étui à violon, Gwenn quitta la boutique. Il sifflotait *Ainsi parlait Zarathoustra.*

Brestein ? Eh bien, Brestein rien. Tout allait bien, merci. Il assumait les devoirs de sa charge. Comme il va de soi, Brestein n'avait pas de péchés. Les autres s'en chargeaient pour lui.

Qu'espérait le publiciste ? La mettre à genoux devant lui ? Faire d'elle une esclave dévouée ? Minnie petite musaraigne rousse pense au gros chat qui l'a introduite à l'intérieur du Fromage. C'est très gentil de sa part, mais Minnie est une souris particulière : elle n'aime le fromage que s'il est présenté sur un plateau d'argent.

Gwenn n'avait pas vraiment soif, mais besoin de s'asseoir dans un endroit où il pourrait réfléchir sans se faire remarquer. Il entra dans un bistrot où s'agglutinaient des travailleurs assoiffés, s'assit à une table isolée et commanda sèchement :

– Un porto !

Tous les clients sursautèrent, se retournèrent, et Gwenn se rendit alors compte qu'il avait parlé très fort. Aboyé, pour ainsi dire. Et pour qui voulait être le chat, aboyer était bien trop fort.

De plus, réalisa-t-il avec un soupçon d'angoisse, il était encore tombé dans un repaire de la classe ouvrière. On lui jetait des coups d'œil en coin, on lorgnait son étui à violon. Un rocker tout bardé de cuir noir tripotait machinalement sa bouteille de bière, tout en l'examinant d'un air pensif. Il se retourna lentement de côté, et Gwenn put voir la sinistre croix du *Blue Oyster Cult* qui ornait la manche de son blouson riveté.

Tout rouge, le petit homme essaya de reprendre contenance en buvant son porto. C'était difficile, car il n'était pas habitué à boire du porto, et même il trouvait ça peu bon.

Se rendant soudain compte que les consommateurs l'avaient déjà oublié, il éructa doucement, en homme du monde, puis se mit à réfléchir à la situation.

Comment tuer Brestein sans risque ?

Le pdg – pas besoin de majuscules pour l'homme qu'on va tuer – se trouvait généralement bien encadré, par deux gardes-du-corps. Un chat protégé par des gorilles. Comment éviter leur attention ?

Il réfléchit, réfléchit, et pensa avoir trouvé : il fallait les conditionner. Leur envoyer une petite dose de publicité annihilante. Une image de femme, par exemple.

Il ne subsistait plus chez Minnie la moindre trace d'antipathie vis-à-vis de l'assistant de Brestein. S'il y en avait eu une, au départ, c'est parce qu'elle avait de suite remarqué le formidable mépris du pdg pour son subordonné. Cependant, la notion de hiérarchie ne lui important plus du tout, désormais, elle voyait en Gwenn un allié possible. Peut-être à eux deux donneraient-ils une bonne leçon à Brestein.

C'est ce qu'on allait voir.

Gwenn longea de nouveau les quais de la Seine. Mais il n'avait plus besoin des autres paumés, se disait-il sans mécontentement. Il savait ce qu'il avait à faire : l'inconnue fondamentale était de savoir comment il allait agir.

Voilà ce qui arrive à Brestein, Minnie et Gwenn. Peut-être ne sait-on pas trop ce qui se passe dans le personnage de Brestein ; il serait intéressant de mettre une couche de décapant sur ce vernis trop lisse qui cache le bois de l'homme. Mais quel intérêt ? Le soir, au fond de son lit, lorsque la fonction sociale disparaît et que Brestein ferme ses paupières, ses fantasmes ne sont pas originaux que les vôtres, ou que les miens. Ses sphincters sont d'un modèle standard et son pénis d'un calibre moyen.

La nuit urbaine, silencieuse et humide...

Gwenn, assis sous un porche, se creusait la tête. Un moyen, se disait-il, un moyen doit exister.

Il se redressa, prenant brusquement conscience de l'incongruité de sa position. Qu'est-ce que je fais là, songea-t-il, assis sous ce porche en pleine nuit ? Il suffit qu'un flic m'aperçoive, trouve mon fusil, et je suis bon pour une soirée au poste avec, en prime, un interrogatoire « musclé ».

Il réalisa soudain combien devait être pénible la condition de ceux qui n'avaient pour eux ni la fortune ni la notabilité, et qui se trouvaient ainsi à la merci du moindre commissaire aigri ou du dernier des cocus en uniforme. C'est à ce moment que Gwenn sentit monter en lui un sentiment quasi-religieux, une conscience aiguë du devoir messianique qu'il avait à remplir. En tuant Brestein, il deviendrait le Libérateur ; il abattrait d'un seul coup l'Impérialisme, dans son incarnation la plus Insupportable. Je serai Lionel-Le-Rouge ! se dit-il. Le Prophète de la Révolution Culturelle ! Le Lion Rouge !

Il héla un taxi et réintégra ses pénates. Il commençait à se sentir bien dans sa nouvelle peau, très bien.

La manière dont Brestein l'avait traitée méritait châtiment. Après avoir longuement réfléchi, Minnie jugea bon d'aller trouver l'assistant de son amant – elle pensait déjà *ex*-amant ; peut-être, avec lui, trouverait-elle un moyen de vengeance, un instrument docile et d'autant plus efficace que le personnage était minable.

Une fois, pour le vexer, Brestein avait poussé l'ignominie jusqu'à le raccompagner en voiture (Gwenn n'en possédait pas). Minnie, évidemment présente ce jour-là – cette démonstration de puissance s'adressait bien sûr à elle aussi – se souvenait de l'adresse. Elle enfila son duffle-coat et téléphona à la plus proche station de taxis. Elle se sentait excitée comme une jeune chatte.

– Je me sentais si seule, gloussa Minnie dès que Gwenn, rouge comme un coq, lui eut ouvert la porte de son petit deux-pièces. Je me suis dit que, peut-être, ça ne vous dérangerait pas trop si...

– Mais... (Gwenn s'effaça, lui fit signe d'entrer.) Monsieur Brestein a dû s'absenter ? hennit-il, encore un peu méfiant. Il ne comprenait pas que l'on pût abandonner une telle pouliche, ne serait-ce qu'une seconde.

– Ne me parlez pas de ce type, siffla Minnie. Je le déteste ! Je voudrais le voir... (Elle hésita. Elle voulait sonder le terrain.) Je voudrais le voir mort !

Le déclic, non d'un chien ! Le Déclic ! Gwenn pâlit, regarda la fille avec un œil neuf. Se moquait-elle encore de lui ? Non, se dit-il, je suis sûr qu'elle est sincère et que c'est le Destin qui me l'envoie. Tout devient clair, tout s'ordonne dans ma tête. Un formidable sentiment de puissance m'envahit. Le Pouvoir ! songea-t-il. Le Pouvoir est à portée de ma main...

A quoi penses-tu, vieil angora plein de poil ? se dit Minnie en observant le petit homme. Aurais-tu, toi aussi, ta petite idée derrière la tête ? Elle attendit, patiente, que l'homme revînt sur terre ; elle était bien décidée à lui extirper les vers du nez.

Gwenn lui fit face. C'est à moi de jouer, je n'ai plus le droit de faire le moindre faux pas, pensa-t-il.

Il esquissa tout d'abord un sourire félin. « Que puis-je vous offrir ? » ronronna-t-il, se souvenant qu'il avait déjà vécu une pareille scène mais que cette fois – enfin ! – les rôles étaient inversés. Je vais même t'offrir une jolie figuration, se dit-il. Tu auras une belle composition, tu seras la Compagne du Libérateur, la Muse Rouge de la Révolution.

Minnie quitta son duffle-coat, apparut dans toute sa splendeur à un Gwenn trop ébahi pour réagir. Elle portait une robe de satin noir ultra-moulante, un décolleté vertigineux, des petites chaussures à talons aiguille qui accentuaient encore la suave cambrure de ses reins.

Elle patienta deux secondes, le temps de se rendre compte de l'effet produit. Au poil ! L'électricité passe parfaitement. Sa

proie, hypnotisée, ne trouverait jamais le courage d'agir. Ce fut elle qui l'entraîna jusqu'au lit.

Lorsqu'au petit jour elle vint lui servir le petit déjeuner au lit, Gwenn avait mal aux reins, était fou-amoureux et savait exactement de quelle façon s'y prendre pour réaliser son projet. Minnie, quant à elle, n'en ignorait plus le moindre détail.

Ils firent une dernière fois l'amour, mirent au point les différentes phases de l'opération, s'apprêtèrent.

Minnie ne pensait pas que Gwenn pût avoir le courage d'exécuter les actes tels qu'il les lui avait présentés. Il était complètement schizophrène. Brestein l'écraserait d'un coup de patte. Mais *elle* s'arrangerait pour tourner la situation à son propre avantage.

Confortablement installé dans le taxi qui l'emmenait au rendez-vous fixé par le Destin, son étui à violon serré sous le bras et sa rousse compagne à portée de la main, Gwenn se sentait devenir Lion.

Elle m'a dit que j'étais un merveilleux amant, songeait-il, et que lorsque tout serait fini nous partirions ensemble, très loin, dans une île déserte, pour y vivre nus au soleil, faire l'amour et manger des noix de coco.

Je vois déjà la scène, avec Brestein. Je vais m'approcher de lui et il va me dire : « Tiens, Gwenn ! Que faites-vous là, mon vieux ? J'ignorais que vous fussiez amateur de belle musique, et surtout artiste ! »

Alors, tandis que ma douce Minnie occupera les deux singes, j'ouvrirai ma boîte, sortirai le fusil et dirai : « Je suis venu t'écraser, vermine. Maintenant, c'est moi le Chat ! »

Et l'assurance, la morgue insupportable de Brestein fondrait comme neige au soleil, il ferait dans sa culotte et dégoulinerait comme de la boue puante aux pieds du Glorieux Lion Rouge !

– Arrête ! couina doucement Minnie. Tu me fais mal, chéri, et le chauffeur va te remarquer.

Tiédeur fondante de la muqueuse, caresse de la toison cuivrée, sous les doigts fiévreux du petit homme.

Minnie soupira, se pressa contre lui. (Peu m'importe d'être vu, songea Gwenn. Demain, on me saluera comme un héros de l'Histoire !)

Son regard croisa celui du chauffeur de taxi, qui souriait tout en les contemplant dans le rétroviseur.

– Mets l'étui sur nos genoux, chuchota Minnie en lui mordillant l'oreille. Ce sera plus discret.

Leurs muqueuses buccales se joignirent, la main de Minnie ouvrit délicatement la braguette de Gwenn. Les doigts du petit homme se caressaient à la soie crissante, glissaient sur les cuisses satinées de Minnie avant d'aller explorer le contenu fondant de sa culotte de nylon. Un frisson la parcourut. Elle se cambra légèrement. A son tour, Gwenn sentit l'onde de chaleur bienfaisante jaillir, se résoudre en humidité sous son pantalon. Le chauffeur de taxi manœuvrait avec violence son levier de vitesses.

Sur les genoux de Gwenn, l'étui à violon bougeait rythmiquement. Le petit homme se souvint d'une vieille publicité, un fond de tiroir refusé par le fabricant :

AVEC ABRAXAS, DEBARRASSEZ-VOUS DE VOS FANTASMES.

Bientôt, songea-t-il, bientôt !

Grande maison blanche fichée au milieu d'un parc à la française. Soleil étincelant sur la véranda. Toute l'insolence de Brestein se trouvait là omniprésente, comme une aura faussement aristocratique.

Négligeant la sonnette, Gwenn frappa à la porte. Deux mètres de muscles et d'os, deux centimètres cubes de cervelle s'encadrèrent dans l'embrasure.

– Qu'est-ce que c'est ? renifla le gorille.

– Nous sommes venus voir monsieur Brestein, roucoula Minnie, cinquante-cinq kilos de chair fraîche et cinquante-cinq grammes de nylon.

Le gorille grogna, hésita, et pour finir s'effaça devant elle.

On introduisit les deux visiteurs dans un vaste bureau où, accrochée entre un Miro et un Picasso, une lithographie de Siudmak apportait une touche moderne dans le décor pas trop classique. Gwenn admira le corps ciselé de la créature de rêve qui semblait narguer les œuvres des deux maîtres espagnols.

Brestein entra. « Tiens, Gwenn ! J'ignorais que vous fussiez amateur de belle peinture. » D'un geste, il congédia le gorille.

« Comment allez-vous, chère amie ? »

Il s'approcha de Minnie, mais Gwenn, plus rapide, s'était déjà interposé.

– J'ai à vous parler, siffla le petit homme. Maintenant qu'il se trouvait face à Brestein, Gwenn mesurait à quel point il avait été stupide de mythifier le personnage de son patron. Son crâne d'œuf, sa bouche en cul de poule, sa silhouette d'échassier mâtiné de vautour... Tout au plus un oiseau de mauvais augure !

– Je suis venu pour vous tuer, feula Gwenn en brandissant son fusil. Je ne pouvais plus vous supporter, vous comprenez ? Vous êtes un danger public. (Gwenn s'excitait à mesure qu'il parlait.) Vous abattre, glapit-il enfin, c'est commettre une bonne action !

– Ridicule, chuinta Brestein en s'asseyant. Si vous vouliez de l'avancement, mon vieux, il fallait le dire. De toute façon, comme vous êtes totalement schizophrène...

» Et toi, ma chérie, grogna-t-il à l'adresse de Minnie, que diable f...

Brisant net l'incontinence verbale du répugnant personnage, Gwenn écrasa la gâchette de son fusil. Une exaltation sans pareille le soulevait, le faisait jaillir dans la strastosphère !

Le coup partit, illuminant la salle d'un éclair sinistre. Un spasme secoua Gwenn.

Brestein n'avait pas bougé. *Il n'avait pas bougé !*

– Ridicule, ronronna Brestein. Vous n'existiez que par mon bon vouloir. C'est moi votre créateur. Et Abraxas n'est qu'un fusil efface-fantasmes.

Ce fut comme si un voile se déchirait. Un halo étincelant environna le petit homme qui se souvint de la fameuse publicité :

AVEC ABRAXAS, DEBARRASSEZ-VOUS DE VOS FANTASMES.

Mais alors...

Il appuya de nouveau sur la détente, encore et encore...

Encore... Encore... Trois singes, autour de lui. Deux gorilles et un orang-outang qui se dandinaient, l'air menaçant. Là-bas, dans la brume, une guenon, le regard brillant d'excitation, les poussaient au combat. Gwenn le chimpanzé n'avait aucune chance.

Autour de lui, les tissus d'apparences qui voilaient habituellement la réalité continuaient à fondre, à se dissoudre. Le chimpanzé se sentait prisonnier d'une gangue étouffante, dont il ne pouvait sortir.

Grrr ! rugit l'orang-outang.

Un hurlement de guenon lui fit écho.

Une gifle imparable envoya le petit chimpanzé rouler dans la boue et, en spectateur impuissant, il vit Brestein-le-chat, griffes à demi rétractées, qui jouait avec le cadavre fragile de Minnie-la-souris.

Mais était-il encore un chimpanzé, ne continuait-il pas à croire à ses fantasmes ? Pouvait-il comprendre...

Brestein abandonna Minnie, s'approcha de Gwenn...

GWENN, L'ALIMENT N° 1 DU CHAT MODERNE.

SILENCE SUR LE PACIFIQUE

par Yves Malbec

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Le jour de la grande épuration approchait. Plus qu'un tour entier de cadran et la fête éclaterait comme le voulait la Grande Unité. Dans moins de trente divisions maintenant la chasse établirait ses droits.

Stephan Dourb le savait. Il attendait ce jour glorieux depuis l'instant où il avait franchi le cap de la pré-maturité, cet instant précieux et mémorable où on lui avait attribué sa carte de chasseur partiel.

Stephan Dourb tremblait d'anxiété. Il allait enfin entrer, après sa période de transition, dans l'organisation de l'Unité. Ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse, orageuse, torrentielle. L'éclat cruel du chasseur y dessinait déjà son prisme aigu.

Une tension de mort coiffait son regard, humectant sa sclérotique rougeoyante d'un atroce désir vibrant.

Stephan venait de passer son quinzième anniversaire. Pour les cinq fêtes suivantes de l'Unité, il avait pouvoir d'exercer sa nouvelle fonction de chasseur partiel.

© 1976, *Yves Malbec et Editions Opta.*

Yeux bleu-gris, froids comme un ciel d'hiver par temps de neige. Coupés court à la façon des gladiateurs, des cheveux d'un blond pâle.

Taille mince, fluet d'aspect, très grand. Corps presque filiforme. Mains aux doigts allongés qui se contractaient sur le manche d'un poignard : lame d'une quinzaine de centimètres, effilée, tranchante. Jointures blanchies par l'effort nerveux.

Peau nacrée et pommettes saillantes. Méplats des joues. Cou allongé et déformé par les bourrelets jouant sous la peau. Poitrine mince comme écrasée par un étau de force.

Stephan Dourb, nouveau promu au rang de chasseur partiel. Serrée à la taille par une lanière de cuir, sa chemise incarnat s'ouvre sur son torse maigre.

Sexe de femme desséché, ses lèvres fines découvrent des dents à l'agressive blancheur. Couleur rouge-sang. Sourire en transparence comme oublié là par l'un de ces hasards baroques dus à l'introversion.

Stephan Dourb n'est pas mannequin, ni l'androïde aux grands frais exibé dans une vulgaire fête du Souvenir.

Stephan Dourb vient de passer son quinzième anniversaire. A son poignet droit brille la plaque dentité qui fait de lui l'un des nouveaux chasseurs partiel de l'Unité.

Dans moins de trente divisions il s'élancera dans la cité à la poursuite des désactivés fuyards.

Chasse solitaire de l'individu. Utilitaire. Elimination du surplus indésirable.

Avec l'espoir, l'insensé espoir de recueillir suffisamment de plaques pour entrer dans les corps d'élites de l'Unité.

Chasseur à vie.

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

La peau brune de l'homme ruisselait sous le soleil. Plaques moirées huilées par une sueur claire, pure comme une eau d'altitude.

Ses paupières fripées, abaissées sur ses yeux, avaient une immobilité de pierre. Son étrange iris sombre possédait la luisance d'un charbon ardent arraché à la texture éclatante du soleil.

Vers le lointain de l'océan par là-bas, il fixait l'horizon liquide où ciel et mer s'éloignaient soumis à la divergence de leur miroir. Loin, passés les scintillements précieux du soleil, jusqu'au perchoir horizontal où disparaissait royalement le magique goéland.

Un pagne couleur paille tombe rigidement sur ses cuisses maigres, nerveuses. Genoux grossiers. Mollets oblongs en fuseaux attachés à des chevilles fines. Pieds chaussés de spartiates dont les lacets s'enroulent autour des jambes aux tibias trop apparents.

L'océan à ses pieds couturé par les fils d'or du soleil. Les vagues semblables aux pulsions du sang dans une veine géante.

Adossé aux flancs du Dieu Makoukongo, le vieil homme contemplait la dérisoire proximité de la mer qui fuyait vers le lointain du ciel.

LA DERNIERE MARCHE

Le cheval allait au pas, lentement, d'un mouvement ondulant inaltérablement répété. La plaine rase s'étendait devant lui parsemée d'une épisodique végétation, touffes rabougries d'un brun terne.

Le vieil Indien aux yeux bridés se laissait bercer par ce balancement régulier. Il n'avait plus qu'os et peau sous les lambeaux dilacérés de sa tunique terreuse.

Depuis longtemps l'odeur piquante de sa sueur crasseuse ne l'incommodait plus. L'eau dans ces déserts était un bien trop précieux pour être utilisée à nettoyer la peau. Contact frais dans les paumes ridées de ses mains. L'eau au contact de ses lèvres séches, coulant dans sa bouche, sur sa langue poisseuse de poussière.

Il avait soif mais, malgré son désir de boire, il ne tenta à aucun moment de chercher une mare tournant vers le ciel un œil vaseux et glauque, mourant.

Le soleil était à la verticale. Sa monture et lui ne projetaient sur le sol qu'une ombre minimun. Une chaleur intense que son vieil âge supportait avec difficulté.

Pas un souffle de vent. Une étuve fermée par les monts qui dressaient là devant leurs pics déchiquetés.

Point de repère N° 1

Le premier du mois de l'Unité, Grande Fête à la gloire de l'Unité. Assigné à la chasse aux désactivés : concours promotionnel où les pré-adultes – compris entre le quinzième et le vingtième anniversaire – ont possibilité d'accéder aux plus hautes places offertes par l'Unité : chasseurs à vie, grades répartis suivant les dispositions de chacun.

– « P » –

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Les néons jettent leur éclair blanc et criard sur l'asphalte grise des rues. L'aurore bientôt allait poindre au-delà de la ligne ininterrompue du béton, amoncelé comme un jeu de cubes aux mains d'un enfant au cerveau congestionné.

La cité sans ombre, immobilisée dans la lumière acide, guette l'heure qui la libérera de son coma profond. Stagnante, vautrée dans sa léthargie, elle semble être un gros animal enroulé sur lui-même, difforme, laid, grotesque.

Engluée à son sommeil, une boue de silence opaque dégouline dans les rues à la rencontre d'autres rues, les unes aux autres

semblables. Sommeil sans rêve. Tracés rectilignes qui se croisent perpendiculairement.

La colère gronde dans le cœur des pré-adultes. Le souffle violent de leur instinct les secoue de spasmes convulsifs. Ils grognent leur rage de chien. De loups hurlant sur la steppe goudronnée leur pulsion cruelle et sanglante par la faim exacerbée.

La bête en rut crache l'écho de cette pulsion qui se désolidarise en particules folles.

Se lève le jour sous tension qui atteint la rupture de son point limite.

Stephan Dourb garde son regard de feu braqué sur les yeux de son père. Depuis plus d'une minute ils sont figés l'un et l'autre dans cette attitude, chacun scrutant ce qui apparaît sous la surface écailleuse de l'antagoniste.

Stephan est le seul enfant que Gerald ait eu de sa femme. Par la faute d'un virus génétique. Les analyses avaient été formelles : Gerald n'était plus apte à engendrer. A la suite de quoi son permis d'accouplement lui fut retiré et sa femme, comme elle en avait le droit, rompit leur contrat d'union et l'abandonna. Il en éprouva un certain soulagement. D'autant plus qu'on lui confiait, malgré ce, la garde de l'enfant.

Gerald est fier de voir son fils passer aujourd'hui au stade pré-adulte. Depuis longtemps il s'est habitué à ne pas considérer ce jour comme une fatalité mais comme un espoir de réussite.

Il accepte de perdre son fils. Il accepterait n'importe quel sacrifice si cela pouvait, de quelque manière que ce soit, faciliter l'accession de Stephan à la place qu'il brigue pour lui.

Sa fierté n'est pas une simple manifestation de son amour filial. Elle n'est pas due à un aveuglement sentimental. Malgré ses rides, Gerald conserve une conscience nette et une faculté de jugement très claire. Il connaît la juste valeur de son fils. Ses possibilités. Il peut montrer ses qualités – nombreuses – comme mettre à nu un à un ses défauts – force musculaire légèrement insuffisante, résistance nerveuse moyenne, tempérament à tendance schizoïde et quelques autres de moindre importance. Le

handicap, si handicap il y a, n'est qu'infime comparé à la commune mesure.

Gerald est absolument persuadé que Stephan obtiendra ce soir même le statut de chasseur à vie.

A cette pensée, Gerald Dourb, père de Stephan Dourb, a souri à ce dernier. Un sourire à peine esquissé car il ne tient pas à ce que son fils interprète comme faiblesse une telle démonstration. Son visage a aussitôt reprit l'impassibilité d'une roche dure.

Son fils va le fuir d'ici quelques unités pour chasser. C'est la dernière fois qu'il le voit. Au fond de lui, dans son ventre, il éprouve une sorte de douleur sourde, un déchirement indélicat auquel il tente désespérément de résister.

Non, il aime son fils, il l'aime trop pour le voir partir définitivement. Il le veut encore près de lui, avec lui, à lui. Il désire qu'il reste là, dans cette pièce où ils ont vécu le temps de quinze anniversaires.

Gerald tremble. Ses jambes mollissent et flageolent sous lui. Il se sent mal à l'aise. Une chaleur étrange l'envahit. L'émotion ! Elle peuple sa bouche d'un tas de mots qu'il ne parvient pas à prononcer. L'ivresse de la sensation le fait tituber.

Jamais il n'aurait cru être fragile à ce point.

Vers le Tout-Puissant il envoie sa prière ! Son fils n'est plus à lui.

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

Par dessous lui, un peu du côté du levant, les huttes de bambous couvertes de feuilles de palmiers se dissimulaient dans l'échevelée luxuriance végétale. Le village était là, invisible, qui poursuivait sa vie au ralenti.

Jusqu'à lui montèrent des cris d'enfants. Puis il y eut des pleurs. Les femmes devaient les morigéner pour ce débordement de vitalité inconvenant.

Ce jour était celui du recueillement.

Le silence retomba sur l'île. Les flots bleus tanguaient nonchalamment sous la lumière claire et précise. La mer, aussi loin que sa vue portait, était déserte et nue.

Le temps de sa réalisation approchait.

Ses yeux se fermèrent et sa nuque se courba. Son menton saillant vint heurter la peau ridée et craquelée de sa poitrine osseuse.

Il s'était de lui-même retiré du village malgré les lamentations et les plaintes des habitants. Il savait que pour lui l'instant du passage était venu et il voulait être au rendez-vous. Jamais l'un des siens ne l'avait manqué.

Péniblement, d'un pas imprécis, il était sorti du village. Son fils et sa fille l'avaient accompagné un moment, chacun d'un côté, prêts à le soutenir en cas de défaillance. Il n'avait eu nul besoin de leur aide. Le sol ne s'était pas dérobé.

Ils étaient sortis de la palmeraie. Là commençaient les pentes dénudées du Makoukongo. Il avait refusé leur assistance pour gravir le flanc de la montagne et les avait renvoyés dans le village.

Au sol souvent il avait chuté, souvent des mains et des genoux il s'était aidé afin de monter plus haut. Il s'est meurtri la peau et des gouttes de sang brun ont coulé. Qui sèchent en longues traînées noirâtres.

Assis à mi-pente, le vieillard contemple l'immensité de l'océan.

LA DERNIERE MARCHE

L'air surchauffé vibrait comme une corde. Des mirages liquides fluctuaient sur le sable blanc, appels auxquels il ne répondait pas.

Sa gorge le brûlait. Il avait soif. Depuis le dernier couchant, il n'avait pas bu la moindre goutte d'eau. Sa langue aride râpait son palais. Ses glandes salivaires étaient aussi sèches que le roc qu'écrasait le sabot du cheval.

Le mouvement ralenti de la marche se poursuivait. Sa tête dodelinait d'avant en arrière, à contre rythme de celle du cheval.

Il était un vieil, un très vieil Indien venu du plateau de l'Yhoyawa, très loin là-bas derrière lui. Il s'était mis en marche il y avait plus d'une lune.

Certainement était-il le dernier Indien encore vivant sur le continent.

Depuis il traversait des déserts, se nourrissant de la chair des serpents et des lézards abattus avec son arc. Son œil, malgré son âge, était précis et sa flèche mortelle.

Bien des lunes auparavant, quand il était encore chef d'une tribu, on l'appelait « Œil qui tue ». Jamais il n'avait manqué sa proie.

La dernière flèche qu'il tirera devra elle aussi atteindre son but.

C'est là, comme une grosse pierre noire alourdissant sa poitrine.

Point de repère N° 2

Seule arme autorisée pour la chasse : un couteau à lame fixe dont la longueur ne dépasse pas 16,33 cm.

Chaque pré-adulte est expressément convié à participer à la chasse, des sanctions pouvant être prises sans délibération à l'encontre de ceux qui refuseraient de concourir.

Seuls les pré-adultes ont droit de prendre part à la chasse et seuls les désactivés constituent le gibier. Cela mis à part aucune règle ne régit la chasse : tous les coups sont permis pour que le meilleur gagne.

– « PU » –

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Les vitres se désopacifient. Une lumière fade pénètre dans la pièce, la lumière du jour naissant. Les néons meurent un à un, inutiles. Le jour blafard est l'annonce lugubre du début de la fête de l'Unité.

Stephan Dourb sent tout son corps frémir. L'appel en lui est impératif comme pour un loup captif l'odeur sauvage de la forêt.

Le visage de son père aux traits tirés et crispés par la douleur ne fait naître en lui aucun sentiment d'apitoiement. Il est vide dans son intérieur, vide comme une outre qui se balance et tressaute sur le flanc d'un cheval.

Il est prêt enfin à accueillir sa nouvelle condition. Il est ouvert entièrement au chant guerrier, ses fibres tissant un subtil entrelacs où s'emprisonne la coulée éclectique de sa passion de mort. Sa gorge émet un grognement rauque.

Son père a peur, peur de cet être nouveau qui vient de surgir devant lui, peur de cette présence incontrôlable, peur de cette pulsion qu'il devine fluctuer derrière l'iris assombri qui le fixe. Il s'agite, passe une main moite sur son menton, relève la mèche de cheveux grisonnants qui tombe sur son front. Il a chaud soudain, il lui semble étouffer dans cette pièce.

Jamais il n'aurait cru que cela se passerait ainsi. Pour lui-même il avait souvenir d'une transition plus douce, moins marquée. Il avait suivi au trivi toutes les fêtes de l'Unité pour savoir comment les choses se déroulaient maintenant, comment elles avaient évoluées depuis son époque mais il n'avait aucune souvenance d'avoir vu pareille férocité.

La lame effilée du poignard rivé à la main de son fils est pointée dans sa direction. Il a un geste maladroit pour tenter de l'écarter. De la voix, il essaye de rompre le charme maléfique qui l'oppresse.

– Allez fils, il faut que tu y ailles. Par l'Unité, je te souhaite de réussir au plus vite.

L'encouragement est en fait pour lui-même. Des gouttes de sueur froide perlent à son front et glissent en oblique le long de ses rides. La peur est en lui comme un serpent fouillant ses entrailles. Il a mal d'une douleur qui vrille dans sa chair sa pointe de feu. Mais il ne comprend pas cette souffrance car il ne parvient pas à en dénicher l'origine.

Son fils effectue un pas dans sa direction.

La lame le désigne impérativement.

Le chasseur déjà est entré en action.

La surprise et l'effroi figent sur place Gerald. Sa langue péniblement articule quelques mots au-delà desquels il tente de se retrancher :

– Non, Stephan, non, les désactivés seulement si tu ne veux pas être exclu !

Une exclamation fuse de sa bouche arrondie, incrédule, révélation qui l'illumine d'un éclair au magnésium. Des larmes brillent contre l'arête de son nez.

Pris au dépourvu. Il ne s'y attendait pas. Pas encore. Il croyait avoir un peu de temps, juste ce qu'il fallait pour assister à l'ascension de son fils. Il aurait été satisfait et se serait alors offert de lui-même.

Tandis que là... Un vrai gâchis ! La peur torture son ventre. Il attend le coup. A l'avance il devine la douleur irradiée par le fer au contact de sa chair.

Simplement une toile écarlate sous ses paupières qui battent. Puis la couleur se brouille, la vision s'enfonce dans une poix grumeleuse. Il est mort avant même de s'affaisser.

Stephan se penche au-dessus de lui. Il retire l'arme qui est restée plantée dans la poitrine. La lame est teintée de rouge, de ce même rouge que reflètent ses yeux. Il touche ce liquide sirupeux du doigt et, circonspect, le porte à sa bouche. Sur sa langue un goût sucré, chaud, fade et poisseux, un goût de sang.

Une lueur d'hystérie zigzague sur sa pupille dilatée. Il

décroche rapidement la plaque dentité désactivée de son père et la fourre dans la poche de sa tunique.

C'est sa première, sa toute première plaque. Il a maintenant un peu moins de dix unités pour s'approprier celles nécessaires à son accession au suprême rang social.

Point de repère N° 3

Les désactivés, comme leur nom l'indique, sont ceux dont la plaque dentité – contraction de l'ancien vocable « d'identité » – cesse d'être activée parce que leur propriétaire vient d'atteindre l'âge maximum légal.

La désactivation de la plaque – afin d'égaliser les chances en ne permettant à personne de repérer à l'avance son gibier et de l'apprivoiser par des manœuvres sournoises et fallacieuses – se produit toujours au commencement de la fête de L'Unité.

Pendant toute la durée de cette fête – qui débute avec le jour et se termine à l'instant où la cité s'éclaire à nouveau artificiellement – les désactivés sont la proie des pré-adultes.

Au soir, les survivants ont devoir de se rendre dans les Centres d'Euthanasie mis à leur disposition afin d'y subir leur passage le plus agréablement possible.

Il est précisé pour ceux qui refuseraient de gagner ces Centres que tout récalcitrant est impitoyablement pourchassé par les chasseurs à vie.

– « PUTAIN » –

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

La montagne secoue sa masse d'un grognement profond. Elle le tire de sa rêverie. Il élève son regard jusqu'à son sommet. Un

panache de fumée blanche s'en échappe et monte en courtes spirales vers le ciel.

Le Dieu Makoukongo s'est réveillé et lui parle.

L'homme ne bouge pas. Il tremble à l'unisson avec cette masse de roc et de terre. Son Dieu lui parle : il l'écoute avec gravité. Car c'est là l'ultime message délivré par son Dieu.

Le grondement s'assourdit, s'estompe, disparaît. Tout est fini. Quelques volutes de fumée planent encore d'un vol paresseux.

L'ombre du Grand Dieu s'étend sur le recueillement silencieux de l'homme. En lui s'épand une douce sensation de plénitude. Toutes les tensions internes du monde se désactivent dans l'intimité de son sanctuaire.

Mer et ciel épurés de la moindre scorie coiffent son être sur les deux faces de sa réalité. Il est passé et futur à l'extrémité de ses pôles et entre eux deux s'écoule le flux du présent. Centre de polarisation autour duquel il gravite en une lente révolution.

En dessous de lui l'océan.

Le ciel au-dessus de lui.

Et là, là où il se trouve assis, la pente du Makoukongo.

Ses yeux sont de cobalt fondu. Eux seuls semblent vivre et se nourrir de la capiteuse lumière du jour.

Sur la peau liquide ils ont saisi le mouvement vif, discordant. L'instant est venu. Un scalpel noir ouvre une plaie dans le ventre de l'océan.

LA DERNIERE MARCHE

L'homme et la bête s'appariaient dans cette marche lente, à la manière d'une expiation.

Vieil Indien à la peau ridée et bouffée par le soleil. Indien venu de loin sur sa monture efflanquée. Sur le sable, la marque courbe des sabots comme témoignage du passage.

Les monts se sont rapprochés et le vieil Indien à nouveau sent battre son sang dans ses veines gonflées. Il se produit en lui une sorte de résurgence qui l'inonde d'une merveilleuse fraîcheur.

D'une main il essuie son visage tavelé de poussière. On le croirait plus jeune. Et ses yeux sont deux fentes froides braquées droit devant.

Les yeux d'un lynx qui surveille sa proie.

Point de repère N° 4

Tout pré-adulte donnant à un Centre d'Euthanasie au soir de la Fête de l'Unité cinq plaques dentités désactivées obtient aussitôt le statut de chasseur à vie.

La constitution de groupes de chasse est formellement interdite. Il est intile de rappeler que l'individualité...

– « PUTAIN DE PUTAIN » –

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Les rues sont calmes pour l'instant. Les pré-adultes sont encore certainement occupés à éliminer les désactivés au sein même de leur famille.

Stephan hésite, regarde à droite, à gauche, puis décide de remonter l'avenue A-22. Il se met à courir, ses coudes battant ses flancs. Il est un peu paumé et ne sait trop comment agir.

Soudain un cri rauque l'immobilise. Il envoie autour de lui des coups d'œil perçants. Sa main tient fermement le manche du poignard à hauteur de taille. Il se tasse un peu sur lui-même, prêt à bondir, les muscles tendus, raidis.

Une silhouette jaillit dans la rue quelques mètres devant lui. Une épouvantable terreur déforme et vitriole le visage aux yeux écarquillés. Juste derrière surgit ce que Stephan identifie comme étant un pré-adulte. Au-dessus de sa tête, il brandit un couteau à lame large.

Stephan n'a pas le temps d'intervenir. En quelques pas le pré-adulte atteint le désactivé et la lame s'enfonce d'un coup dans le dos offert. Le désactivé trébuche, s'écroule, face contre sol. Sa gorge émet un dernier gargouillis alors que ses doigts se déchirent en essayant de creuser l'asphalte. Son corps s'arque, se détend, devient flasque.

Le pré retire le couteau à l'aide duquel il ôte la plaque du poignet. Puis il essuie la lame sur la chemise de l'homme qu'une tâche sombre envahit.

Il se retourne d'un mouvement vif vers Stephan qui s'approche. A son encontre il émet un rire de hyène, les commissures de ses lèvres s'étirant de part et d'autre de sa bouche. Il lui parle :

– Le salaud, c'était mon oncle, il voulait pas. Le salaud ! Mais je l'ai eu. C'est ma seconde plaque. J'ai eu ma mère en premier. Elle s'est aperçue de rien. Si vite, c'est allé si vite pour elle. Tant mieux.

De petites bulles de mousse blanche éclatent au bord de ses lèvres pendant qu'il parle. Son regard devient fiévreux, il a un geste impératif à l'adresse de Stephan :

– Ecarte-toi, écarte-toi, salaud. Tu en veux à mes plaques, salaud, je le sais, tu en veux à mes plaques. Fous le camp, tire-toi si tu veux pas que j'te perce toi aussi. Allez, barre-toi.

Stephan s'inquiète de cette hargne mais, prudent, préfère s'éloigner. Il change de trottoir et se remet à courir.

La course l'échauffe, ses muscles se dénouent, sa mécanique s'huile. Progressivement il devient tout en souplesse.

Là-bas, devant lui, en bout d'avenue, il distingue une sorte de grouillement. Une agitation étrange. Une mêlée confuse de corps. Quelqu'un détale dans sa direction suivi... poursuivi par deux agresseurs. Stéphan secoue la tête négativement. Il n'y croit pas. Le fuyard porte la tenue des prés. Sur ses talons, des désactivés – qui d'autre pourrait s'insurger contre un pré – dont l'un brandit un poignard.

Avant qu'ils ne soient sur lui, Stephan bondit dans l'ouverture d'un hall. Crispé, les nerfs à vif, il tient l'affût. Sa respiration

saccadée siffle par instant, son cœur cogne, ses tempes battent. Il serre plus fort le manche de l'arme comme pour y chercher un soutien, un certain courage. Ses incisives mordent sa lèvre inférieure, y découpant une traînée sanguinolente.

Le pré passe à côté de lui, les yeux révulsés, la bouche grande ouverte à la recherche d'un air raréfié. Stephan s'élance. Il n'agit pas poussé par un sentiment de solidarité. Il évite sans peine le désactivé le plus proche et se jette avec violence sur celui armé du poignard. Il se fout que le pré crève. Ce qu'il veut, c'est les plaques. Pris par surprise, le désac n'a pas le temps de réagir. La lame s'enfonce dans sa gorge et l'ouvre d'un mouvement tournant. Stephan reçoit sur son bras un jet de sang épais et chaud.

Déjà il se tourne vers le second agresseur. Celui-ci n'a pas d'arme mais une fureur dévastatrice flamboie en lui. Il fonce sur Stephan, ses mains noueuses en avant semblables à des serres aiguisées et compactes. Stephan se baisse, effectue un pas de côté et le frappe au flanc. L'autre grogne, vacille. Une main se porte à la blessure pour stopper l'hémorragie. Il ahane mais reste debout, impressionnant.

Il charge à nouveau, balançant son poing comme un marteau de forge. Stephan l'évite de justesse, trébuche et ne peut lui porter qu'une légère blessure à l'épaule. Il essaye de se remettre en position mais l'autre, ivre de douleur et de folie, se jette délibérément sur lui. Stephan n'a que le temps de lever la lame qui perfore l'immense poitrine venue à sa rencontre. Il se laisse aller en arrière en se dérobant sur la droite, ce qui lui permet d'éviter une partie du choc.

Tous deux roulent au sol dans la plus totale confusion. Stephan gigote, se contorsionne sous l'énorme masse du désac. La peur déclenche chez lui une sorte de frénésie. Il parvient enfin à libérer le poignard. Son bras s'élève et retombe, deux, trois, cinq, dix fois. Il est inondé de sang. L'étau se desserre. Il pousse le corps de côté et se relève. Le goût de sang poisse sa bouche et sa langue essuie ses lèvres humides. Un goût pas vraiment désagréable.

Il jette un coup d'œil à l'avenue. Le pré affolé a disparu. Non, il gît à quelques pas, le corps disloqué tenant une pose bizarre. La silhouette obscure d'un chasseur à vie s'éloigne au loin.

Le premier qu'aperçoive Stephan en réalité. Mais l'habit noir est trop éloigné pour qu'il puisse le distinguer avec précision.

Point de repère N° 5

Des caméras filment pour votre satisfaction certaines des scènes les plus violentes de cette Fête de l'Unité. Que ce spectacle vous apporte son lot d'atrocités et de réjouissances.

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

La pulpe tendre et juteuse du soleil s'est liquéfiée au contact de la mer qu'elle inonde. Le pourpre déferle sur la crête des vagues.

Le vieil homme a levé sa silhouette cassée. D'une main il soutient ses reins douloureux. Il est vieux, très vieux, il a beaucoup vieilli, plus peut-être qu'il n'aurait fallu.

Aura-t-il la force ?

Il descend, maladroit, tâtonnant, les pentes du Makoukongo vers le rivage qu'ensanglante le couchant. Le temps a passé sans qu'il en prenne conscience.

Il observe l'aileron noir qui se découpe finement dans l'embrasement des eaux et des cieux comme le tranchant aigu d'une lame. Son Dieu l'appelle.

Il répond à cet appel.

Le requin va-et-vient le long de la plage de sable fin, dans les eaux peu profondes. Le vieillard l'interpelle :

– Magokonkou, attends-moi.

Son pied foule le sable brûlant. Il essaye de courir à la mer. Ses bras déployés l'offrent déjà à son Dieu.

– « PUTAIN DE PUTAIN DE VOYAGE » –

LA DERNIERE MARCHE

Sa fine silhouette, fétu de paille balancé par les vents, était un minuscule point au fond de la crevasse. Il avançait toujours, volontaire petit homme qu'une idée fixe transcende.

Les monts aux flancs déchirés par les griffes d'un monstrueux prédateur s'élèvent des deux côtés. Surfaces terre de sienne crevassées et lacérées par l'incandescent feu planté dans la courbe inflexible du ciel. Il étouffe.

Il tousse, crache, éructe. Il est penché en avant au point que son front touche presque l'encolure du cheval. Sabots frottant la pierre dans un immuable bruit rocailleux comme le son d'une masse trop légère frappant le roc.

Bête infatigable au dos de laquelle ballotte la carcasse parcheminée du vieil Indien.

Vieil Indien sommeillant au pied du contrefort écorché avec au fond de lui, inaccessible, cette farouche exigence.

Devant, à quelques centaines de portées d'arc, le ressac de la mer.

Témoignage du Livre de l'Unité

Supprimer la vieillesse, c'est ôter un poids mort qui ralentit une partie de l'activité de la société. Par cette suppression, il est possible d'éviter les conflits de générations toujours à même de créer des dissensions dans l'organisation de l'Unité.

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Stephan Dourb a parcouru la cité sur la plus vaste étendue possible. Le jour commence à baisser. Il marche hâtivement vers le sud, là où il sait trouver le Centre d'Euthanasie le plus proche.

Sa poche est alourdie par huit chaînes dentités désactivées. Il est sûr d'obtenir sa place de chasseur à vie. Une joie intense rayonne sur son visage maculé de sang séché.

Il tient son couteau bien en place dans sa main droite. Des dangers demeurent. Les plus redoutables. Son œil affûté est attentif et scrute les moindres angles morts.

Il n'y a pas un quart d'unité, il a vu un pré se faire descendre bêtement. Le gars courait comme un fou, droit devant lui, insouciant à tout, riant aux éclats. Certainement qu'il possédait cinq plaques – peut-être plus – et que ce succès l'avait grisé. Il fallait être vraiment dingue pour se balader ainsi, sans même un poignard à la main.

C'est allé très vite. Une ombre s'est jetée sur lui alors qu'il pivotait en lançant les jambes en l'air pour danser sa joie. L'éclair de feu d'une lame a disparu dans son corps.

Il a continué à pivoter mais ses genoux ont ployé. Il s'est écroulé lamentablement. Son agresseur s'est penché au-dessus de lui l'a fouillé d'une main. Puis, courbé, frôlant le sol, il s'est éclipsé par l'entrée d'un escalier.

Stephan ne veut pas commettre une faute aussi stupide. Il est pressé d'atteindre le Centre mais demeure plus que jamais sur ses gardes. Il enjambe deux cadavres emmêlés – un pré et un désac – qui encombrent le trottoir et va faire un léger écart pour en éviter un troisième lorsque son regard tombe sur le poignet que la manche, relevée haut sur le bras, découvre. Autour se détache une plaque dentité désactivée. L'incrédulité fige Stephan un instant.

Puis il comprend. Il croit comprendre.

Il se tourne et regarde l'autre cadavre de désac, se baisse. Lui aussi porte à son bras la plaque. Le pré a dû abattre le premier

puis succomber en même temps qu'il tuait le second. D'où la présence des plaques.

Stepahn se félicite pour cette chance. Incroyable. Mais il hésite encore à s'emparer des plaques. Etrange qu'aucun pré ne les ait aperçues avant lui. Les meurtres semblent avoir été perpétrés il y a pas mal de temps déjà. D'autres prés ont dû passer par là.

A l'instant où il va mettre un genou au sol pour ôter la plaque, il entrevoit du coin de l'œil un déplacement furtif. Ses muscles se tendent d'une secousse brutale.

Il agit par réflexe.

D'un coup de rein il plonge, roule sur le côté. Un poignard frôle son épaule. Il se redresse, sifflant de fureur, les yeux dilatés et injectés. Son agresseur s'incline légèrement comme s'il effectuait une révérence timide ou servile et recule dans une reptation coulée semblable à celle d'un animal qui rompt le combat parce qu'il sent instinctivement son agresseur trop puissant. Quand l'écart lui paraît suffisant, il tourne les talons et détale.

Stephan lève son bras avec l'intention de lancer son arme. Puis se ravise. Etre désarmé quelques dixièmes d'unités pourrait être mortel.

Il observe attentivement les environs d'un regard tournant. Rien. Du moins, rien de décelable. Un muscle tressaille sous la peau de sa joue. Excitation. Son système nerveux a beaucoup encaissé depuis le début du jour.

Soudain il se met à hurler, il hurle. Sa face n'est plus qu'une bouche grande ouverte qui vomit son hurlement. Un loup sur la steppe qui appelle ses frères.

L'univers est à lui.

« J'AI DANS LE VENTRE DES PARTICULES D'UNIVERS »

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

– Magokonkou,je suis là, je me prosterne jusqu'à toi puisque le temps en est venu. Ne t'impatiente pas, j'arrive, je suis à toi.

Il trébuchait en essayant de courir sur le sable, le soleil envoyant sur cette toile claire son ombre tortueuse.

Sa main, noueuse et décharnée, se porte en avant. Une prière, une invite, un désespoir.

Le grand bâtiment se profile dans son dos. Il souffre horriblement à l'intérieur de lui-même. Son cœur cogne et menace de se fissurer. L'eau est là, à quelques pas, battant le sable humide du rivage. Sa fraîcheur, son oubli.

Douleur. Reflet sanglant du soleil dans ses yeux bridés et fiévreux.

LA DERNIERE MARCHE

Le vieil Indien s'approche de la mer. Le mystérieux bâtiment n'est qu'à une portée d'arc. Ses veines se dilatent sous la poussée de son ivresse. Il sait être arrivé au bout de son voyage.

Il est vieux, très vieux, beaucoup plus vieux que lorsqu'il est parti, au tout début de son pèlerinage.

Ses yeux sont deux fentes cruelles et noires.

Il se saisit de son arc, encoche une flèche.

Le cycle va s'achever.

Une vie doit disparaître.

Sur ses lèvres sèches s'inscrit le mot vengeance.

Témoignage du Livre de l'Unité

La chasse a été voulue pour libérer chacun de son potentiel d'agressivité.

Ainsi chaque individu peut donner la preuve de sa valeur suprême.

Le pré ne devient adulte que lorsqu'il a vécu sa chasse avec intensité.

Apprendre à donner la mort lui enseigne aussi à la recevoir au nom de l'Unité.

Précision sémantique

« Frontière » et ses dérivés – « limite, démarcation, périmètre », etc. – sont des vocables n'appartenant pas au lexique officiel de l'Unité et passibles, en cas d'emploi non spécifiquement autorisé, des sanctions du second degré.

– « TOUT SE DEGRADE » –

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Le bâtiment se profile dans les couleurs chaudes du couchant. Flux et reflux de la mer au mouvement hypnotiseur.

Stephan s'arrête. Sa poche est lourde de plaques désactivées. Une chaleur joyeuse chauffe son ventre. Il souffle. Ses dents blanches tranchent dans son visage noirci de sang.

Il lui semble qu'il n'y a personne. Qu'il est seul. Le Centre d'Euthanasie se dresse presque mystiquement devant lui.

Un soleil de feu auréolé de sang brasille en plongeant dans le miroir absorbant de l'océan qu'une lame aiguë découpe en fines lamelles.

Stephan se sent faiblir. Ses jambes sont flasques. Sa tête vide. Tout tourne autour de lui et ses mains se crispent sur le bord extrême de l'évanouissement.

Est-il vieux ?

Quel est cet appel obsédant ?

Quelle bête étrange apparaît sur la plage portant cette caricature de désactivé.

Sa tête, déchirée par des spasmes divergents, éclate en symboles de morts.

Il éructe un sanglot poisseux.

Jamais il ne sera chasseur.

Toujours gibier.

Point de repère N° 6

« Faux. Faux. Ce point n'existe pas. Il y a décalage. Ce point est faux. Tous, tous, ils sont tous faux. Ne pas y croire, surtout ne pas y croire. C'est faux. Oublier. Il faut pas croire, t'entends ».

– « GLISSEMENT PROGRESSIF DES REALITES » –

« Reviens, mec, reviens, faut pas descendre comme ça. Reviens, t'entends, reviens et on va monter, t'inquiète pas, t'es pas foutu mon gars, t'es pas foutu, j'te dis, on s'en sortira. La dose était un peu forte pour toi, fallait le dire aussi que t'en avais jamais pris avant ».

SUR LES PENTES DU MAKOUKONGO

Le Makoukongo
n'est que silence.
Magokonkou
tourne
en rond sur la
mer de sang.
Répondre à cet
appel.
Devenir
Magokonkou.

QUINZIEME ANNIVERSAIRE

Stephan Dourb
– est-il Dourb ?
et Stephan ? ? ? –
regarde l'aileron
impersonnel inci-
ser l'eau.
La chasse est finie.

LA DERNIERE MARCHE

Le vieil Indien
venu de loin tend
son arc.
« Oeil qui tue » vise
l'homme
désorienté.
Le vieil Indien tuera
de sa flèche le jeune
Blanc.

« IL Y A IN – FE – CE
TER – REN –
DIS – SO – LU – TION
PUTAIN DE VOYAGE MAL BARRE
ÇA VA ETRE LA PLONGE
DEGUEULASSERIE DE BORDEL DE CHOSE
C'EST PLEIN D'INTERFERENCES
CONNASSERIE PSYCHOTIQUE

« Non vieux, non, faut pas qu'ils se réunissent. Faut pas ! Eloigne-les, éloigne-les les uns des autres, qu'ils continuent chacun de leur côté. Ouais, t'as la force de les empêcher, t'en as la force ! Sinon ils te boufferont. »

Contact de l'eau
sur sa peau ridée :
aux chevilles
aux genoux
au ventre

La flèche a ouvert
un tracé invisible

Magokonkou
gueule béante
ciselée de dents.

dans l'air chaud et
lumineux.
Impact.

« Non gars, il faut empêcher ça, il faut. Fais dévier, fais dévier. repars sur d'autres plans, t'en as des milliers mais surtout, t'entends, surtout il faut pas que... merde... »

Impact.
La flèche dans le corps, Stephan se ploie, trébuche, tousse, crache une mousse rosâtre.

Un vrai chasseur le vieil Indien. « Oeil qui tue » a été chasseur à vie. Son contrat est achevé.

La gueule béante de Magokonkou happe la victime offerte.
Son passage est fini il est devenu son Dieu.

Le cheval s'effondre.
Jusqu'à la mer roule la dépouille du vieil Indien qu'un requin évite.

Son cœur défonce le piège étroit de sa poitrine. La vie s'enfuit de lui.
Il meurt sans cri devant l'océan.

– « NON. LE VOYAGE SE TERMINE. »

« T'es foutu, mec, t'en sortiras rien d'autre. C'est la merde pour toi. Va falloir t'éjecter. »

Un cadavre s'enfouit dans le sable du désert. Le Makoukongo est solitaire. Le pacifique silencieux.

« Si tu peux, la prochaine fois, mec, tu fantasmeras pas avec toutes ces conneries. T'es cinglé quoi, y'a pas à dire, se défoncer sur trois plans et les laisser s'interpénétrer. A croire que tu voulais vraiment y passer... t'entends eh petit con, c'est ça que tu voulais... t'entends ou quoi, joue plus au con, on en a eu la dose, t'entends, secoue-toi, continue pas à... mais... putain, merde et saloperie... c'est pas vrai... dis... c'est pas vrai... c'est pas vrai... c'estpasvrai.c'estpasvraicestpasvraicestpasvrai.

CAUCHEMAR PSYCHOMOTEUR

par Christian Vilà

PARADOXALEMENT, la décharge municipale, où s'entassaient tous les reliefs et les détritus d'une civilisation gargantuesque, demeurait l'un des rares endroits où l'on pût travailler sans masque respiratoire. Seuls quelques lambeaux de smog roussâtre s'effilochaient entre les montagnes d'ordures plantées de ronces anémiques et d'une herbe argentée, robuste, qui ondulait sous la brise comme un océan sirupeux.

« ... Creuse la Terre, creuse le Temps ! Pauvre... »

– J'en vois un, là ! fit Esther, interrompant le refrain de Chuck et se mettant à escalader le tas d'ordures.

Empli d'une soudaine et incontrôlable excitation – « Creuzlaterrcreuzletemps ! » – Chuck, garçon brun et maigre un peu plus vieux qu'elle, se précipita à sa suite, la rattrapa en trois bonds.

© 1976, *Christian Vilà et Editions Opta.*

– C'est où ? interrogea-t-il, essoufflé, s'accrochant au bras nu de sa compagne. De l'index, Esther lui montra, perdu dans les herbes sèches qui disputaient le terrain aux ronces, un vieux sac de plastique grisâtre, à demi enfoui. Sur la surface visible, lavée par une pluie récente, s'étalaient des caractères rouges à demi effacés par les intempéries – de ces symboles bizarres que ni Chuck, ni Esther, ni aucun de ceux qui travaillaient à Le Corbusier ne savaient déchiffrer.

– Il n'a pas l'air crevé, émit Chuck, circonspect. Allons voir.

Main dans la main, s'entraidant à l'occasion des passages difficiles, le couple se hâta en direction de l'endroit où se trouvait le sac.

Brian acheva l'escalade d'une carcasse de voiture, s'immobilisa. Il venait d'être réveillé par des voix lointaines et, les yeux encore embués, cherchait à en déterminer l'origine. Derrière lui, à quelques centaines de mètres, commençait la ville, avec ses immeubles de béton et de verre, sa faune amorphe, ses autoroutes tronquées qui dressaient dans le smog leurs bras morts, semblables aux grands mâts de navires engloutis.

Devant lui s'étalaient les vastes solitudes de la décharge, avec tout près le cimetière de voitures et plus loin les montagnes d'ordures couvertes d'herbe et de ronces d'où Brian tirait parfois sa nourriture. De là venaient les sons qui l'avaient éveillé.

Vivement, Brian se mit debout, poussa un grognement inarticulé. Parmi les bruits insolites qu'émettaient les visiteurs, il lui avait semblé reconnaître quelques sons familiers – échos d'un refrain, d'une rengaine mille fois entendue au cours de ses longs tête-à-tête avec la Boîte Magique.

« ... Creuse la Terre, creuse le Temps ! »

Et la suite, toute la suite. Ceux qui chantaient là-bas devaient lui ressembler, et peut-être comme lui vivaient-ils quelque part dans la décharge, sous l'abri d'une carcasse rouillée, près d'une autre Boîte Magique. Ce serait curieux de les voir, ces inconnus qui chantent, décida Brian.

– C'en est un ! fit Chuck, achevant de déterrer le sac. Et il est intact, même pas humide !

Esther sourit. Elle se sentait joyeuse. Avec le ciment contenu dans le sac, ses amis du Bloc Le Corbusier pourraient construire de nouveaux murs, achever la Maison-dans-le-ciel. Elle éclata de rire. Chuck et elle trouveraient d'autres sacs, sans aucun doute. Puisqu'ils avaient été conçus pour résister aux épreuves du temps, ils pourraient en disposer à profusion.

– Emportons-le tout de suite ! fit Chuck.

– C'est ça ! répondit Esther. Allons le montrer aux autres !

Lorsqu'un peu plus tard Brian arriva sur les lieux, il ne put que constater l'absence des inconnus, qui semblaient avoir creusé le sol et avoir déterré quelque chose, dont seule subsistait une vague empreinte à demi comblée. Que pouvaient-ils bien chercher ? s'interrogea Brian. Des asticots ? Ils se nourrissaient peut-être d'asticots, après tout...

A quelques pas du trou creusé par eux, Brian trouva une vieille veste rouge, oubliée ou abandonnée par les intrus. Il l'essaya. S'ils revenaient, Brian la leur rendrait peut-être, mais dans le cas contraire inutile de s'en priver. La couleur lui plaisait, ainsi que la texture souple du tissu ; le vêtement était un peu court pour lui, un peu étroit au niveau de la taille, mais ça n'avait aucune importance. Il se débarrassa prestement de sa vieille chemise, enfila la veste. Peut-être aussi les visiteurs étaient-ils des Magiciens et avaient-ils laissé la veste ici *exprès*, à son intention... Brian, s'asseyant près du trou, décida de les attendre.

Le garçon – châtain, plutôt grand et mince – semblait être à peu près du même âge qu'elle. Esther, lorsqu'elle le vit, ne pensa tout d'abord qu'à récupérer sa veste – cet idiot la lui avait prise ! – mais Chuck l'en dissuada.

– Laisse-la-lui, tu as ta chemise. Tu ne vois pas qu'il n'a rien à se mettre ?

Esther, mécontente mais compréhensive, examina l'inconnu. Il portait une vieille paire d'espadrilles rafistolées, des jeans en loques, trop serrés pour lui, et son torse, tout comme son visage, était sillonné de traînées de crasse. Ses lèvres étaient presque violettes, comme si sa nourriture eût été exclusivement à base de mûres. Les yeux, sombres, luisaient d'un air interrogateur au milieu d'un visage souligné de barbe naissante.

Un sourire timide plissa les lèvres du garçon :

– Ma-gi-cien... énonça-t-il, péniblement.

– Il dit qu'il est un magicien, s'étonna Esther. Tu crois qu'il est fou ?

– Non. Je crois qu'il nous demande, à nous, si on est des magiciens.

– Alors, il est vraiment fou.

Timidement, Esther s'approcha de l'inconnu. Il n'avait pas l'air méchant, se disait-elle – juste un peu fou. Ses cheveux, tombant presque au niveau des reins, étaient les plus longs qu'elle eût jamais vus.

– Comment tu t'appelles ? C'est quoi, ton nom ? Tu es qui, toi ?

Puis, voyant qu'elle n'obtiendrait pas de réaction, Esther se désigna du pouce : « Je suis Esther, » et montra ensuite son compagnon : « Et voilà Chuck. Nous venons de là-bas derrière, de la ville. »

Une fois, longtemps auparavant, Brian avait rencontré un autre inconnu – le Magicien – et celui-ci, lui communiquant quelques rudiments de langage, lui avait appris qu'effectivement, hormis les gens amorphes enfermés dans les immeubles, il existait en ville une population qui parlait, utilisait les mots de la Boîte Magique pour se faire comprendre.

– Brian, émit-il doucement. Se levant, et désignant le cimetière de voitures, il répéta : « Brian, c'est Brian. Il sait parler. »

– Tu n'es pas seul ? se méprit Chuck.

– Il parle de lui, rectifia Esther. Je suppose qu'il nous dit où il habite, là-bas, dans le cimetière de voitures.

– Tu crois qu'il sait aussi où on peut trouver des sacs de ciment ? Il pourrait venir avec nous, non ? On lui trouverait de quoi s'habiller, commença Chuck, il resterait avec nous et on pourrait...

– Tu as raison. Mais il faudra d'abord lui apprendre à parler, fit Esther, s'asseyant près de Brian.

« Creuse la Terre, creuse le Temps ! »

Vivement, au rythme de la chanson apprise par cœur et sans cesse rabâchée depuis le mois précédent, les pioches d'Esther et de Brian percutaient le béton froid de la cave.

« Pauvre Martin, pauvre misère... »

Tous deux portaient la même combinaison de grosse toile bleue, creusaient avec la même allégresse, suaient sous l'indispensable masque respiratoire.

« ... creuse la Terre, creuse le Temps ! » chantait Esther d'une voix hachée.

A présent, ils se trouvaient continuellement à pied d'œuvre, creusant dix heures par jour et dormant sur le chantier, au bord de la fosse de béton qui s'élargissait et s'approfondissait sans cesse.

« Creuse le Temps ! »

« Chuck ! Envoie un seau ! » Brian, en nage, s'arrêta quelques secondes pour souffler, but un peu d'eau et entreprit ensuite le remplissage du seau qui, à l'aide d'un treuil improvisé, venait de lui être descendu. La poussière de béton s'insinuait dans ses yeux et ses narines, le faisant douloureusement tousser.

– Ton masque ! fit Esther. Remets ton masque !

« Pauvre Martin, pauvre misère... » Reprenant sa chanson et semblant oublier aussitôt l'existence de Brian, elle continua à piocher en cadence – comme si elle eût été indestructible et

infatigable, coulée dans un acier aussi dur que celui de sa pioche. A vrai dire, Esther semblait beaucoup plus résistante que lui, et Brian ne comprenait pas trop d'où elle pouvait tirer toute cette ardeur fébrile.

« Un autre seau, Chuck ! » Pas plus qu'il ne comprenait la raison de tout ce déploiement d'activité – tant ici, au sous-sol du Bloc, que sur la terrasse où travaillait la seconde équipe.

« Creuse la Terre, creuse le Temps ! »

Brian remplit le seau, fit signe à Chuck, penché au bord de la fosse avec un sourire jaloux, que celui-ci pouvait être remonté, placé avec les autres dans l'ascenseur du Bloc Le Corbusier, et envoyé à l'équipe du toit. Ils en auraient probablement l'utilité, ceux d'en haut.

« Hello, le soleil brille-brille-brille ! »

Aucune différence entre le chantier du sous-sol et celui du toit, hormis la chansonnette et la nature du travail, se dit Brian en poussant la porte de l'ascenseur.

Ici, ils étaient cinq. Au-dessous et au-dessus d'eux, c'était le vide. La grisaille puante accumulée au fil des siècles et éternellement suspendue dans l'atmosphère de la ville. Nocive à tel point que l'on ne pouvait y travailler sans masque.

« Hello, le soleil brille-bri... Tiens, Brian ! Comment vas-tu, mon vieux ? C'est ton tour, aujourd'hui ? »

Brian hocha la tête, répondit au sourire de son interlocuteur – l'un de ses nouveaux amis – et serra la main tendue. Aujourd'hui, c'était son tour. Chacun le sien. Chuck travaillait dans la fosse avec Ingrid tandis que lui montait les seaux à l'équipe de la terrasse.

– Comment ça marche, en bas ? questionna le nommé Claude, lui écrasant toujours la main.

– Pas mal (Brian esquissa un geste vague). Hier, nous avons atteint la cote moins quinze mètres ; c'est Esther qui l'a dit.

– Quinze mètres...

– Esther dit que ce doit être un très vieux quartier, ici, fit

observer Brian. Construit depuis un nombre respectable de siècles. A son avis, les générations précédentes ont dû bâtir sur les ruines des anciens immeubles, sans même prendre la peine de déblayer le terrain. C'est pour ça, il paraît, que nous ne sommes pas encore à la terre.

– Probablement.

« Hello, le soleil... »

Brian voulut poursuivre ses explications, mais Claude, fredonnant à nouveau, était déjà parti reprendre son poste de travail, au sommet de l'un des quatre murs que lui et ses amis, utilisant le béton rapporté de la décharge municipale et le consolidant à l'aide des gravats provenant du sous-sol, érigeaient dans le prolongement de ceux du Bloc, vers le ciel, dans la purée de pois qui n'en finissait plus.

« Hello, fredonnait une voix étouffée, le soleil brille-bri... »

Brian, s'arrachant à la contemplation des murs, revint à son travail. Vider les seaux. Les remettre dans l'ascenseur. Redescendre. Ainsi de suite ; et à quoi rimait tout ça ? Brian, pour sa part, avait envie de découvrir une foule de choses, dans cette ville qu'il ne connaissait qu'à peine. Il désirait *bouger,* ne pas rester sur place à dépenser inutilement son énergie. Ceux d'en bas voulaient faire un trou, et ceux de la terrasse une Maison-dans-le-ciel. Forcément, vivant depuis toujours en ville, ils la connaissaient à fond et n'avaient aucun désir de s'y promener. Quant à la décharge municipale, ils y étaient tous venus, une fois, guidés par Brian, mais avaient voulu repartir tout de suite, pour retourner à leurs chantiers.

Si Brian – pas vraiment intégré au groupe – restait à Le Corbusier, c'était pour Esther. Les autres, il s'en fichait, et détestait même particulièrement plusieurs d'entre eux, dont Chuck qui le lui rendait bien.

Finissant de vider ses seaux, il redescendit au sous-sol. Entre Chuck et lui, c'était la guerre. Brian n'aimait pas que celui-ci restât seul avec Esther.

Une fosse de vingt-cinq mètres, et toujours du béton, des gravats. Au sommet du Bloc Le Corbusier s'érigeaient à présent quatre murs de quinze mètres, qui dardaient vers le ciel opaque une incompréhensible structure.

Ce soir – Brian était parmi eux depuis presque deux mois – les deux équipes s'étaient réunies au sous-sol, au fond de la fosse. Dans un angle se trouvait Claude, en compagnie de l'une des deux filles de l'équipe de terrasse ; dans un autre, Sylvie, Eric et Jerry faisaient des messes basses – et le reste à l'avenant. Brian, quant à lui, était assis le dos à une paroi, avec Esther qui continuait à lui apprendre à parler.

– On va faire un tour en ville ? dit quelqu'un, interrompant Esther au beau milieu d'une phrase.

Brian leva la tête. C'était Chuck. Celui-ci lui adressa un sourire ironique et reprit :

– On va écouter la Boîte Magique, Magicien ?

– Fiche-lui la paix, Chuck, coupa sèchement Esther.

– C'est vrai, j'oubliais, la grande fille apprend à parler au petit garçon ! Tu ne connais pas encore tous les mots, depuis le temps, Brian ?

L'interpellé haussa les épaules. Avec Chuck, rien à faire ; il ne serait pas tranquille tant que l'autre n'aurait pas pris une bonne leçon.

– Esther et moi, on reste là, fit Brian.

Le Bloc Le Corbusier : mille mètres de haut, une structure mégalomane crevant la merde atmosphérique, un phallus absurde enfouissant ses racines dans les sédiments de civilisations mortes et oubliées. Un phare éteint, englouti dans le brouillard qui recouvrait uniformément la cité.

La veille, après le départ des autres, Esther et lui avaient fait l'amour. Bien. Profondément bien, comme elle disait. Ce n'était pas la première fois, ni pour l'un ni pour l'autre : les semaines précédentes, déjà, Esther avait initié Brian – se l'était offert, ricanait Chuck – mais, cette fois-ci, ç'avait été *profondément bien.*

Et puis Esther était partie.

Bien sûr, c'était un peu la faute de Brian. Esther voulait rejoindre les autres, aller boire avec eux et écouter de la musique, mais lui n'en avait pas la moindre envie. Qu'elle s'en aille si elle voulait, lui préférait encore rester seul. Il en avait assez de Chuck, et des autres, assez de creuser, de monter des seaux de gravats. N'était-ce pas absurde ? Ils avaient toute une ville à leur disposition et ils s'enfermaient à Le Corbusier, détruisant d'un côté et construisant de l'autre – et pour quel motif ? La Maison-dans-le-ciel... Absurde. Une dépense d'énergie parfaitement vaine, et sans doute uniquement motivée par le désir de ne pas devenir comme les autres, ceux qui vivaient dans les immeubles et n'en sortaient jamais.

Le matin suivant, Brian les avait attendus en vain. Pas d'Esther, ni personne. Il avait décidé de partir ; que les autres se débrouillent sans lui !

A présent, le Bloc Le Corbusier se dressait à cent mètres de lui, et pourtant il ne le voyait plus. Englouti par le smog. Impossible de distinguer quoi que ce soit à plus de vingt mètres.

Brian réfléchit quelques secondes. Il se sentait las, usé, vieilli de plusieurs années en moins de deux mois. La décharge municipale, les mûres, la Boîte Magique et son refuge dans le cimetière de voitures. Il ne savait trop s'il lui fallait regretter l'enfance prolongée qu'il y avait vécue, ni s'il désirait y retourner.

Y retourner quoi faire ?

La Tour Amérique – sœur jumelle du Bloc Le Corbusier – se situait non loin de là. Les autres devaient vraisemblablement s'y trouver, buvant et écoutant de la musique, jouant à n'importe quoi dans les vieilles boutiques désertes du rez-de-chaussée. Brian se demanda s'il allait les rejoindre et leur dire qu'il partait, qu'il retournait au cimetière de voitures, reprendre son ancienne existence. Esther, si elle le voulait, pourrait venir le rejoindre – ou même lui rendre visite, de temps à autre, quand elle en aurait envie.

D'un pas traînant, il se dirigea vers la Tour Amérique.

Une aube malingre, jaunâtre. Une longue avenue déserte, se perdant dans le smog entre deux falaises de verre et de béton. « Esther ! » Cauchemar de solitude.

Deux jours sans dormir, à errer de la Tour Amérique au Bloc Le Corbusier sans rencontrer personne.

« Esther ! » cria Brian, pour la millième fois peut-être. Sommeil. Faim. Soif aussi, mais plus supportable parce que la veille au soir Brian avait pu se désaltérer dans un bar.

Il entra dans un magasin de vêtements, appela une fois encore. Personne. Ses amis devaient être endormis quelque part, loin d'ici, à digérer leur dernière grande bouffe et à cuver l'alcool de la veille.

Tant pis ; après tout, Brian n'avait pas tellement besoin d'eux. Il se débrouillerait seul, retournerait à la décharge municipale ; si les autres désiraient le voir, ils sauraient bien l'y trouver. En attendant, il pouvait toujours s'offrir des vêtements neufs, abandonner ses vieux jeans en loques, se dit-il en commençant à fouiller les rayons. Successivement, il essaya toutes sortes de vêtements ridicules ou fonctionnels, en soie ou laine synthétique. Couleurs ternies, tissu mangé par les mites ou devenu rêche et cassant ; en fin de compte, Brian trouva ce qu'il cherchait dans l'arrière-boutique : c'était vieux, élimé, pelé, mais ça lui plut tout de suite. Une combinaison de cuir noir, probablement très ancienne et déjà longtemps portée, et les bottes qui allaient avec. C'était quelque chose ! Il l'essaya : ça lui allait comme un gant, comme si elle avait été taillée à sa mesure.

Si les autres le voyaient, ils seraient probablement jaloux... Bande de débiles ! Le cuir faisait, au même titre que leurs refrains et leurs beuveries intermittentes, partie de leurs fantasmes et de leur mythologie. Un rêve réalisé, en quelque sorte : des images vidéo devenues concrètes.

Quittant la boutique en désordre, Brian se remit en route pour Le Corbusier.

Cinq jours. Esther et les autres demeuraient introuvables. Déprimé, Brian s'installa dans un bar désert, goûta les alcools disposés derrière le comptoir, fit fonctionner le vidéo-juke-box, comme disait Chuck – ce que lui, autrefois, appelait la Boîte Magique.

Pour meubler son ennui, il prenait tour à tour les bouteilles poussiéreuses, buvait au goulot et sélectionnait les meilleures, envoyant les autres se briser contre les murs. Cinq jours et pas une seule rencontre ; comme seule trace du passage des autres, Brian n'avait trouvé que quelques bouteilles vides, dans un bar de la Tour Amérique, et quelques vêtements épars dans un drugstore voisin. Comme s'ils avaient précipitamment quitté la ville. Et lui, que pouvait-il faire ? Boire ? Il n'allait pas boire toute sa vie ; ça n'était pas une solution. Continuer à chercher les autres, à se cogner la tête contre les murs, à crier « Esther ! » à chaque coin de rue ? Après tout, c'était les imiter : poursuivre un but, un idéal complètement vain ; c'était comme creuser, construire des murs au sommet du Bloc Le Corbusier. Quand il les aurait retrouvés, que leur dirait-il ?

On passe sa vie à chercher, on court d'un idéal à un autre jusqu'à ce que l'ennui vous endorme ou vous écrase. Alors, on devient comme les autres, ces larves qui peuplent les immeubles, qui passent leur vie à boire, manger, dormir ou regarder la vidéo – qui ne sortent jamais de leurs appartements conditionnés. On se demande, se dit Brian, comment ils font pour se reproduire, puisqu'ils vivent tous chacun dans son coin, sans contact entre eux. Moi, par exemple, de qui suis-je le fils ? Comment se fait-il que j'existe ?

Comme seuls souvenirs d'enfance, Brian avait l'écran vidéo de la Boîte Magique, un visage flou et inconnu – celui de sa mère, sans doute, mais il était incapable de le savoir avec précision. Plus tard, lorsqu'il avait eu une dizaine d'années, le Magicien était resté quelque temps avec lui, pour lui apprendre des rudiments de langage. Rien de plus. Sa mère devait être morte, ou partie ailleurs, peut-être se réfugier dans un immeuble ou mourir loin de lui.

Huit jours. Brian, encore à demi saoul, grimpait un escalier désert, jonché d'ordures et de gravats. C'était une vieille ville, finalement ; elle était plus ou moins en ruines, et, les jours précédents, Brian avait vu quelques immeubles effondrés ou brûlés.

« Cities on flames... » marmonna-t-il.

Je suis redevenu aussi débile qu'avant – peut-être encore plus. Comme si les semaines écoulées n'avaient servi à rien.

Atteignant le sixième étage de l'immeuble, Brian colla son oreille contre une porte, écouta. Silence. Un appartement vide ?

Il se redressa, appuya sur le bouton de sonnette. Aucune réaction ; le système devait être débranché, ou hors d'usage. Il frappa à la porte. Pas de réponse non plus.

« Bordel, ils sont sourds ou quoi ? C'est au moins la sixième porte à laquelle je frappe ; ils sont tous crevés, là-dedans ?

» Hé, vous m'entendez, là-dedans ? Y a quelqu'un ? Répondez ou je défonce la porte, nom de Dieu ! »

Aucun écho. Brian recula, prit de l'élan, fonça. La porte ne semblait guère solide. Un coup d'épaule. Savoir ce qu'il y avait là-dedans. Vérifier la légende des amorphes. Au troisième choc, la porte céda.

Dans l'appartement se trouvait une femme. Nue et bouffie, âge indéterminable, installée comme en état d'hypnose devant un écran vidéo qui ne fonctionnait même pas. De temps à autre, elle levait la main, piochait une sucrerie dans l'assiette posée sur ses genoux, mâchouillait pensivement. L'ameublement, plutôt sommaire, se composait d'un lit, un fauteuil dans lequel la femme se vautrait, un récepteur vidéo, un recycleur de nourriture, dans un angle de la pièce. Légende vérifiée.

« Bonjour, » émit Brian, s'approchant de l'inconnue. Il prit un petit gâteau dans la réserve de la femme, lui caressa furtivement l'entrejambe. « Vous aimez ça ? » sourit-il froidement. « Ça ne vous dérange pas ? »

Silence complet. La femme ne semblait même pas l'avoir entendu. Nerveux, Brian vint se mettre entre elle et la vidéo, de façon à bien s'inscrire dans son champ de vision. La femme ne bougea pas le moins du monde.

Les fenêtres étaient munies de doubles rideaux. Brian les ferma, observa la femme. Peut-être réagirait-elle à l'obscurité ?

Il la vit s'agiter dans son fauteuil. Elle va s'apercevoir de mon existence, oui ou non ?

Sans paraître prendre garde à lui, la femme se leva, se dirigea vers le recycleur de nourriture, pressa un bouton. Une nouvelle assiette de sucreries glissa dans ses mains, et, après s'être assise sur le réceptacle du recycleur de nourriture, elle commença à manger.

Une heure qu'il se trouvait dans l'appartement. Brian avait vu la femme manger, déféquer simultanément, se coucher. Sans un regard pour lui, elle s'était allongée, avait avalé deux pilules – vraisemblablement un somnifère – glissé la main entre ses cuisses, dans la toison brune et humide qui soulignait son ventre.

Maintenant, elle se frictionnait vigoureusement le sexe. Brian, hypnotisé, observait toujours. La femme gémit, accélérant le mouvement de sa main, se tortilla quelques secondes en poussant de petits cris rauques.

Aussitôt après, elle fermait les yeux et s'endormait.

Trois jours durant, Brian demeura dans l'appartement. La femme ne faisait que dormir, manger, regarder l'écran vide, se masturber trois ou quatre fois entre chaque période de sommeil. Elle ne semblait réagir qu'à l'intensité lumineuse, se couchant au crépuscule et s'éveillant à l'aube. Ses mains étaient humides et toute la surface de son corps recouverte d'une pellicule grasse et luisante. Pas une seconde elle ne vit Brian.

A demi fou de rage et de terreur, il escalada deux étages, enfonça une porte. La locataire était une femme. Aussi bouffie, aussi amorphe que les autres personnes – hommes ou femmes – que Brian avait jusqu'à présent vues.

« Remue-toi ! » hurla-t-il en se précipitant sur elle. « Remue-toi ou je te tue ! »

Le garçon brandit une barre de fer, frappa. Du sang se mit à couler des narines de la femme qui, sans un mot, s'en fut s'agenouiller devant le réceptacle du recycleur de nourriture. Brian la suivit, frappa encore, toujours au visage, puis dans les côtes, sur le ventre, les cuisses, à nouveau sur le visage et le crâne. La femme, conservant les yeux ouverts, ne réagissait toujours pas. Brian la renversa, lui bourra les flancs et la tête de coups de botte, lui enfonça sa barre à mine dans l'anus et le vagin. Hémorragies. Elle retourne s'asseoir sur le bidet. Brian, hors de lui, lui crève les deux yeux, l'achève très vite quand il la voit se lever pour aller se mettre au lit. S'enfuit en hurlant.

La première, il l'avait étranglée. Pour voir. Le deuxième, un homme, avait été épargné, Brian ne savait trop pourquoi. Ensuite, il avait violé – dans la mesure où l'on peut violer une masse de gélatine indifférente – puis achevé à coups de poings et de griffes les deux suivantes. Il y prenait plaisir, un horrible sentiment de joie l'envahissait à chaque coup. Sur une marche entre deux étages, il avait trouvé une vieille barre à mine, s'en était servi pour assassiner encore deux hommes et deux femmes.

Au soir de ce dixième jour de solitude, Brian s'était réfugié sur un palier, entre deux portes closes, où il s'était endormi dans une flaque de sang et de vomi.

Nausée, mal au crâne et aux reins. Brian ouvrit un œil prudent, se mit sur ses pieds. Il puait le dégueulis et une croûte de sang noir maculait son cuir, inutilisable. Qu'avait-il fait, nom de Dieu ? Que signifiait cette crise de folie furieuse qui s'était emparée de lui ? Pourquoi cette brusque flambée de haine ? Toute la nuit, il n'avait cessé de faire des cauchemars et, chaque fois qu'il fermait les yeux, un corps sanglant et nu jaillissait sur l'écran noir de ses paupières.

Son cuir était fichu. Brian se dévêtit, jeta son vêtement et se mit à descendre les escaliers. Combien de jours s'étaient écoulés,

depuis son départ du Bloc Le Corbusier ? Une douzaine, vraisemblablement. Dans trois jours au plus, décida-t-il, je retourne à la Tour Amérique. Si les autres n'y sont pas, c'est qu'ils ne reviendront plus.

Il venait d'arriver au niveau du premier étage lorsqu'il lui sembla, très loin, entendre des cris et des voix. Quelqu'un venait ? Se pouvait-il qu'on le cherche ? Rapidement, il dévala les dernières marches, sortit dans la rue.

Toujours la purée de pois ; on n'y voyait rien à dix mètres. S'orientant sur la direction du bruit, le garçon partit au galop, parcourut une vingtaine de mètres. Quelqu'un, enfin ! Maintenant, il en était sûr ! Quelqu'un de *vivant*, qui parlait, chantait et criait ! Ils vont se demander d'où sort ce type tout nu qui court vers eux, rigola intérieurement le garçon. Et Esther serait peut-être avec eux, après tout ! Peut-être est-ce la bande de Le Corbusier qui me cherche, Esther en tête !

Arrivé à l'angle du bâtiment dont il venait de sortir, Brian bifurqua, se fiant toujours au son, et parcourut encore une cinquantaine de mètres. Bon Dieu, pour que les aie entendus de si loin, ils doivent crier rudement, ou avoir trouvé du renfort !

« Esther ! Esther, c'est toi ? »

Le garçon s'immobilisa. Les gens, là-bas, s'étaient brusquement tus lorsqu'il avait crié. Que se passait-il ? Il faut que je sache. Prudemment, Brian se remit en route, parcourut encore une dizaine de mètres et enfin les aperçut.

Ils étaient peut-être une centaine, hommes et femmes tous adultes. Après quelques secondes de silence, ils s'étaient remis à piailler et à parler. Brian, immobile, les regardait venir. Gras, immondes, les yeux vides, ils ressemblaient trait pour trait à ceux des immeubles. Marchaient droit sur lui sans tenir aucun compte de son existence. Ne parlaient pas entre eux, en fait, mais

criaient, chantaient des espèces de litanies ou discutaient chacun pour soi, bribes de phrases et de rengaines sans suite, sans aucun rapport avec la situation.

« Pauvre Martin pauvre misère... Brille-bille-bri in the sky with diamonds... with Rock'n Roll ma vidéo est brisée les murs vont s'effondrer je ne pourrai pas voir le prochain érofilm je vais aller m'asseoir sur le bidet du recycleur de nourriture et ensuite je creuse le temps ! »

Ils l'entourèrent, le croisèrent sans lui prêter la moindre attention. De temps à autre, un corps mou se heurtait au sien, un regard vide croisait son regard, un mamelon frôlait sa poitrine ou son bras. C'était toute la ville, ou quoi, qui se mettait à défiler vers nulle part comme une armée fantôme ? C'étaient tous les gens de la ville, sortis de leurs cocons, qui venaient se frotter à lui, qui se déversaient dans les rues comme une hémorragie de chair et de visages ? A quoi cela rimait-il ?

Curieux, jouant des coudes, Brian entreprit de remonter le flot des passants. Combien pouvaient-ils être ? En tout cas plus d'une centaine. Il voulait savoir d'où venait cette meute, et ensuite il la suivrait pour en connaître la destination.

Le soir du douzième jour, ou du treizième ? s'interrogea Brian. Il s'aperçut qu'il n'en savait rien, n'en voulait rien savoir, peut-être il s'en fichait, plus déprimé que jamais. Assis dans un fauteuil, l'œil éteint, face à un récepteur vidéo, une assiettée de sucreries incolores sur les genoux.

Une bonne heure durant, Brian avait remonté la foule pour enfin parvenir au pied d'un énorme immeuble d'où tout ce flot s'épanchait. Très vite, en regardant autour de lui, il avait compris. L'immeuble lézardé était visiblement en train de s'affaisser, et il s'effondrerait sous peu. Ils l'abandonnaient tous, comme des rats fuyant un navire en perdition, et se mettaient en quête d'autres abris. Les suivant, d'abord à distance, puis de plus près, et remontant ensuite jusqu'en tête de colonne, Brian les avait observés. Il comprenait mal comment les individus aussi

amorphes pouvaient encore avoir un instinct de conversation et se demandait de quelle façon ils s'y prendraient pour trouver de nouveaux logements. Avaient-ils un esprit collectif, comme les fourmis de la décharge ?

A plusieurs reprises, Brian fondit sur eux, les frappa, les insulta, multipliant ses agressions sur toute la longueur de la colonne. Ceux qui tombaient n'étaient pas systématiquement piétinés, remarqua-t-il, mais personne ne faisait rien pour eux. Tel un loup s'attaquant à un troupeau de moutons, Brian parvint à en isoler quelques-uns et à les pousser jusque dans un hall d'immeuble. Une bonne cinquantaine d'autres suivirent, s'engouffrèrent dans la cage d'escalier à la suite de ceux que Brian y avait poussés, montèrent dans les étages. Quelques portes claquèrent. Les premiers, trouvant des appartements inoccupés, s'y installaient et reprenaient aussitôt le cours de leur existence sans queue ni tête : vidéo, manger, chier, dormir et se masturber. La seule action que Brian leur vit accomplir, c'était disloquer les cadavres ou les squelettes des anciens locataires et les mettre en pièces détachées dans les réceptacles des recycleurs de nourriture. Une seule fois, Brian eut l'occasion d'assister à une scène violente.

L'une des femmes avait été, sans le vouloir, poussée par la masse dans un appartement occupé. Brian s'y engouffra derrière elle, vit l'arrivante foncer sur le locataire, le faire basculer au bas de son fauteuil, s'unir à lui dans un furieux coït et l'étrangler sans coup férir avant de prendre sa place face à l'écran vidéo.

En somme, se dit Brian, elle se comporte exactement comme je l'aurais fait à sa place. Il ricana : elle se comporte comme je l'ai fait, moi, lorsque je me suis trouvé dans une situation similaire, à ceci prêt que moi je ne cherchais pas un appartement – du moins pas encore...

Le soir du douzième jour, ou du treizième ? Je serais curieux de savoir ce que sont devenus les autres.

Quittant la femme meurtrière, Brian s'en fut s'installer deux étages plus bas. Demain il aviserait.

Il s'installa près d'une locataire endormie, se laissa à son tour couler dans le sommeil. Il voulait vérifier quelque chose, le lendemain.

Une aube sale, terne, traversait mollement les fenêtres poussiéreuses. De minces filets de smog s'infiltraient dans la pièce, étaient aspirés par le réceptacle du recycleur de nourriture. Sans doute la machine fonctionnait-elle grâce aux éléments combustibles fournis par le locataire, réfléchit Brian. Quant au smog, il devait lui aussi servir de carburant et fournir un surcroît de nourriture. Cycle éternel, ou presque.

Brian, éveillé depuis quelques minutes, ne bougeait pas ; il voulait vérifier sa supposition de la veille. Lentement, il vit la femme passer du sommeil profond à son habituel état de semi-lucide. Elle posa un regard terne sur lui, lança une main tâtonnante sur sa poitrine et son ventre. La main s'immobilisa sur le sexe de Brian.

Sans paraître s'intéresser d'avantage à lui, la femme s'assit sur le lit, attrapa une boîte de comprimés posée près de sa tête, en avala un. Un tonique quelconque, fourni par le recycleur et utilisé la veille pour accomplir le parcours qui séparait son ancien appartement de celui-ci ? Des amphétamines, comme disait Esther ? Avant que sa voisine ait eu le temps de remettre la boîte en place, Brian s'en était saisi. Il fit ouvrir la bouche à la femme, y jeta trois autres comprimés qu'elle avala en silence, automatiquement. Loque. Maintenant, il s'agissait d'attendre.

Une demi-heure passa. La femme commença à s'agiter, à se tortiller sur le lit en émettant une suite incompréhensible de balbutiements. Brian, à son chevet, l'observait, attendant il ne savait quoi. Peut-être un effet positif de la surdose d'amphétamines qu'il l'avait forcée à prendre, peut-être une vérification de son hypothèse de la veille.

– Réveille-toi ! Tu m'entends, réveille-toi !

Imperceptiblement, le regard de la femme était devenu moins

hébété ; elle avait les yeux tournés vers lui, et semblait le voir. *Elle le voyait !*

– Tu m'entends ? répéta Brian, fébrile. Tu peux parler ?

– Ti-na... Ti-na...

Bon Dieu, ça marchait. Tina devait être son nom. La dose était encore insuffisante mais ça allait marcher, pas de doute !

Tout excité, Brian lui fit avaler deux nouveaux comprimés. Tant pis pour les dégâts ; l'expérience était trop importante pour qu'il s'arrêtât en route.

Une nouvelle demi-heure s'écoula, au cours de laquelle la femme, à peu près lucide, gémit continuellement en roulant des yeux exorbités. Elle souffrait, visiblement, mais Brian ne put déterminer pourquoi. Semblait toujours incapable de répondre à ses questions.

– Tu peux parler ? la harcelait-il sans cesse. Tu peux parler, dis-moi ?

Le soir du treizième jour, ou du quatorzième. Plus qu'une nuit.

Brian se redressa, appuya ses mains sur le lit, à hauteur de la tête de la femme. Elle parlait, maintenant ; elle parlait même sans cesse et de n'importe quoi. Toujours les mêmes rengaines débiles, et quelques autres que Brian ne connaissait pas, ou dont il n'avait pas souvenir.

Elle posa une main timide sur le sexe à demi érigé du garçon, lui empauma les testicules.

Ne bouge pas, fit Brian. La femme était sous lui, cuisses écartées, la tête rejetée vers l'arrière, largement offerte. Un effort, et Brian se laissa guider en elle. Cinquième fois depuis le matin. Elle ne parlait qu'entre deux coïts (autrement, elle ne faisait que gémir et chanter !) ; plutôt épuisant. Bien sûr, le résultat était positif : Tina lui avait raconté un tas de choses qu'autrement il n'aurait jamais deviné, lui avait parlé de sa jeunesse à elle, qui avait été curieusement parallèle à la sienne. Une longue errance ; quelques meurtres. Elle s'était installée dans un appartement

après en avoir tué le locataire, mais n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé ensuite. Lorsqu'elle végétait, Tina ne faisait que revivre sans cesse quelques scènes de sa jeunesse ; ses seules créations mentales prenaient la forme de fantasmes sexuels.

Non, elle ne savait pas qui ou quel instinct l'avait poussée à fuir l'immeuble qui s'affaissait. Peut-être, après tout, n'était-elle pas si amorphe qu'il gui semblait ?

– Mais autrement tu ne te souviens plus de rien ? la harcelait Brian. Tu ne saurais pas dire précisément ce qui se passe dans ta tête lorsque tu t'installes devant ta vidéo ou que, par exemple, tu te masturbes sur ton lit ?

– Non, non. Je n'ai aucun souvenir. J'ai l'impression... il me semble... J'ai l'impression de te connaître depuis toujours, tu sais. Ecoute-moi, Brian. Tu veux venir, une dernière fois, avant que les amphétamines cessent d'agir ? J'en ai envie tu sais ?

– Ouais...

Brian, docile, s'exécuta. Après tout, elle n'était pas la seule à avoir besoin de quelqu'un, et comme elle était sans doute actuellement beaucoup plus forte que lui, il n'avait peut-être pas tellement le choix ! La première fois (environ une demi-heure après la troisième prise d'amphétamines), Tina avait pris l'initiative sans lui demander son avis. Elle lui confirma ensuite que, conformément à l'hypothèse que le garçon avait émise, elle l'avait d'abord pris pour un meuble et utilisé de la façon la plus rationnelle possible, au vu de son anatomie.

Brian, à demi étouffé sous ses cent trente kilos de chair et de graisse, s'était volontiers prêté au rôle qu'elle lui imposait.

Le matin du quinzième jour – peut-être celui du seizième ? Ou du vingtième... Brian n'en savait plus rien. Il s'en foutait. Si les autres se trouvaient comme prévu dans l'un des bars de la Tour Amérique, Brian leur raconterait son histoire. Sinon il la garderait pour lui.

Incapable de déterminer le nombre de jours passés avec la fille aux amphétamines, à parler et à faire l'amour de toutes les

façons possibles, Brian marchait sans hâte vers la Tour Amérique. Dans sa tête moussait un flot de pensées confuses, informulables ; un douteux mélange de souvenirs, de fantasmes, et de bribes de chansons. Ses jambes pesaient une tonne et il avait l'impression de se déplacer au fond d'un océan jaunâtre, marchant comme un crabe, à la dérive. Un courant fluctuant le poussait vers la Tour lointaine, vers un avenir brumeux.

Il avait été forcé d'en prendre, des amphétamines, autrement il n'aurait pas tenu le coup. Au début – le matin du second jour passé en sa compagnie – c'était la fille qui les lui avait proposées. Elle voulait faire l'amour encore une fois, avant que Brian s'en aille et qu'elle retombe dans son nirvâna végétatif.

Brian n'avait pas su ni voulu refuser. Il lui devait bien ça, estimait-il ; si Tina avait pu vivre perpétuellement sous amphétamines, il serait sans doute resté avec elle, mais dès le premier jour elle s'était plainte de migraines, d'éblouissements et de douleurs cardiaques. Une sueur grasse, malodorante, perlait sur toute la surface de son corps, ses cheveux devenaient gras et poisseux. Avec la lucidité lui était venu le dégoût de sa condition, et elle s'était mise à refuser systématiquement d'absorber ce qui lui était fourni par le recycleur de nourriture.

– Je peux pas manger ma merde, vivre comme une bête, tu comprends ? gémissait-elle.

Au cours de la nuit précédant son départ, Brian, saisi d'une angoisse subite, s'était éveillé. Saloperies d'amphétamines ! Voilà qu'il se mettait à suer comme Tina, à avoir mal au crâne. Une nausée l'avait fait jaillir du lit, se précipiter vers le bidet du recycleur.

Un peu plus tard, il avait secoué sa voisine sans obtenir de réaction.

« Tu dors ? » Pas de réponse ; ça recommençait comme avant ?

Aussitôt, Brian s'était rendu compte d'une anomalie : le tube de somnifère de sa compagne, la veille encore plein, était à présent aux trois quarts vide. Elle ne respirait pratiquement plus.

« Tina ? » Tentative de suicide. Lui faire prendre une nouvelle dose d'amphétamines. Il comptait les garder pour son usage personnel, mais tant pis. Pas à hésiter. La faire vomir, avant, pour dégager l'estomac.

A l'aube, complètement épuisé, il avait une dernière fois franchi sa porte. Tina s'en sortirait. Elle vivrait. Et Brian ne l'importunerait plus.

A trente mètres devant lui, la silhouette estompée de la Tour Amérique giclait dans le brouillard opaque. Ceinturant le building à quelques mètres du sol, une foule d'enseignes éteintes crevaient le smog, jetaient des flaques de couleurs ternies dans la grisaille urbaine.

Brian traversa une esplanade de béton, pénétra dans un hall humide et silencieux. Il eut l'impression de se trouver à l'intérieur d'un immense mausolée et crut entendre, dans les étages, une foule de fantômes aller et venir dans leurs niches mortuaires.

« Esther ! »

Sa voix lui revint, déformée par l'écho.

« Esther ! » A chacun de ses appels, des turbulences naissaient dans l'atmosphère poussiéreuse, des volutes grises tourbillonnaient autour de lui. Une odeur de crypte flottait dans ses narines.

Les autres ne lui répondirent pas. Il visita tout le rez-de-chaussée de la Tour, sans les trouver.

Le Corbusier : toujours identique à lui-même ; du béton et du verre jaillissant du sol et s'engluant dans le smog, des façades aveugles, damiers gris sur gris derrière lesquels croupissaient des multitudes de larves graisseuses, recroquevillées, avec leur tête emplie de fantasmes étriqués et pour seule perspective le bidet du recycleur de nourriture.

Sans aucun désir d'en sortir, de leur matrice bétonnée, car au fond il ne leur manquait rien : la bouffe assurée, trois orgasmes

quotidiennement... Des animaux comblés ! Et que leur sort soit ou non librement consenti importe peu, s'avoua Brian.

Traînant les pieds, il descendit au sous-sol du Bloc. Ses cheveux, autrefois longs et bien plantés, devenaient secs et cassants, commençaient à tomber par plaques. Une humidité malsaine lui poissait la nuque et les aisselles. Il se sentit soudain lourd et fatigué, incapable de réfléchir.

Un début d'empoisonnement dû à l'atmosphère toxique ? Un signal d'alarme se mit à grelotter dans son cerveau, mais Brian ne se sentait plus en état de l'interpréter correctement. Après un passage à vide, il se retrouva au sous-sol, naviguant à l'estime dans une pénombre silencieuse.

Le fond de la fosse avait été nivelé, on avait élargi et bétonné les marches le long de la paroi. Brian descendit. Un toit de tôle ondulée recouvrait partiellement la fosse, en travers de laquelle avait été construit un mur. Trois portes. Brian vit de la lumière filtrer sous deux d'entre elles.

Il en poussa une. Un lit. Un fauteuil. Un récepteur vidéo hors d'usage et un recycleur de nourriture, dans un angle, sur le bidet duquel Chuck, souriant béatement, était assis.

« Bonjour », fit Brian.

Nouveau passage à vide. Lorsque Brian reprit conscience, il se trouvait au sommet d'un tas d'ordures, en train de contempler le cimetière de voitures aux dernières lueurs du jour. Assis dans l'herbe argentée.

« Bonjour », avait dit Brian en voyant Chuck. Pas de réponse. Des yeux vides qui ne regardaient rien. « Chuck ? » Brian avait déjà compris. Une ampoule électrique, au plafond, diffusait une vague lueur orangée. Les fils aboutissaient au recycleur de nourriture. « Un progrès historique », ricana Brian à l'adresse de Chuck indifférent.

Une giclée d'adrénaline avait envahi son cerveau. Ses muscles s'étaient convulsés, l'avaient obligé à sortir de la fosse, à courir dans les rues vides, à escalader les montagnes de détritus qui formaient la décharge municipale. A moitié asphyxié, il était tombé assis, ébahi par le spectacle qui lui était offert.

Le chaos régnait dans le cimetière de voitures. De hautes flammes jaillissaient des piles de carcasses, montaient en ronflant, léchaient le ciel crépusculaire. Des Boîtes à musique, utilisantnla chaleur de l'incendie, lançaient leurs flots tonitruants.

Une foule immense, hébétée, s'épanchait des carcasses en flammes, s'éloignait en direction de la ville. Une odeur de chair grillée lui parvint. Il se mit à vomir désespérément.

« Cities on flames... » Voici qu'à présent une série d'explosions détruisaient les piles, fracassaient les carcasses, les rendant à jamais inhabitables. Le feu, louvoyant dans les herbes argentées, se communiquait peu à peu à l'ensemble de la décharge.

A nouveau fouetté par la peur, Brian se mit à courir vers la ville, vers le cortège d'hommes et de femmes qui s'éloignaient en chantant, à la recherche d'un hypothétique abri. Il ne se retourna pas – à quoi bon ?

Lui au moins avait la chance de savoir où il allait. Dans la fosse.

Au sous-sol du Bloc Le Corbusier, tout près d'Esther. Dans la fosse.

La nuit tombait sur le cimetière.

L'AFFAIRE NATHALIE WHEELED

par Sami Lekhal

Demande de réouverture du dossier 2871-TPIII le 13-6-2038
Causes : complément d'informations.
Agent : Androarchiviste A7-9381

... (placer paume de la main gauche dans fente n° 8, merci)...

AUTORISE

Dossier 2871-TPIII concernant la mise en cessation de la calculatrice Mark LV Système 3, des laboratoires GOLD.
Charges retenues : Présentation d'anomalies dans le groupe décision/action modifiant l'orientation initiale des programmes de vols hyperspatiaux types VX-Diamond, avec répercussions sociales importantes.

© 1976, *Sami Lekhal et Editions Opta*

- ATTENTION - - - CE DOSSIER EST UN DOSSIER Top Secret III - - - SA CONSULTATION IMPLIQUE L'APPARTENANCE DU CONSULTANT A UN SERVICE COMPETENT & ASSERMENTE (voir sur écran M5 listes des services) - - - TOUT MANQUEMENT AUX REGLEMENTATIONS ENTRAINERA AUTOMATIQUEMENT LA MORT DU CONSULTANT CONFORMEMENT AUX ARTICLES 56 * 62 DU CODE FEDERAL - - ATTENTION - CE DOSSIER

REOUVERTURE DU DOSSIER :

Extraits du rapport du psychocyber Joseph P. Winston, attaché au Groupe de Recherche et d'Etude de Mars III, adressé au Centre Spatial Directionnel de Terra I :

« ... Tout laisse à supposer que cet état de fait ne fera qu'empirer si des dispositions urgentes ne sont pas prises. Ce fâcheux incident relatif à une conscience qui s'éveille a déjà occasionné la perte accidentelle de quatre vaisseaux spatiaux, sans compter les vies humaines que cela a coûté à la firme Keydstock & Cie. (...)

» ... La cessation des vols hyperspatiaux est donc requise, du moins pour une durée indéterminée, jusqu'à ce qu'il y ait complément d'enquête. (...)

» ... Selon notre avis, à moins d'une restructuration totale des composants de la machine (voir ex. ci-joint), le « moi » de celle-ci – évalué approximativement à celui d'un enfant de trois ans à la date du 12-6-2025 – atteindra sous peu celui d'une conscience adulte... »

Mars III, le 16-6-2025

. . . . . .

Magnétocopie de la bande d'audience de l'analyste/programmeur Mattews Storm, employé des

laboratoires GOLD, affecté au fonctionnement de la calculatrice :

« ... Je n'ai rien remarqué d'anormal sur la machine. Cela va bientôt faire cinq ans que je travaille dessus, et toutes ces histoires de « conscience », de « moi », ne sont que des fabulations. Quant aux incidents survenus aux quatres vaisseaux, la faute serait à incomber aux commandants de ceux-ci qui... »

Terra, le 3-12-2026

. . . . . .

Photocopie de l'acte de décès du psychocyber Joseph Pilgrim Winston (enquête réf. GX-6). Note du médecin légiste Robert Plants, affilié à la 4e juridiction. (Extraits) :

« ... Il semblerait que la victime ait subi une charge électrique de 350 volts, causant des... »

Terra, le 6-3-2027

. . . . . .

Magnétocopie de la bande d'audience de l'agent de surveillance Donald Mann du 3e district de la sûreté intérieure, employé aux laboratoires GOLD. (Enquête réf. GX-6) :

« ... Sur ce j'ai allumé la lumière de la salle des programmations, et c'est là que j'ai aperçu le corps étendu sur le sol. J'ai d'abord cru que le professeur s'était évanoui, mais lorsque je me suis approché, j'ai remarqué les yeux exorbités, et j'ai tout de suite donné l'alarme. »
– Juge d'instruction : « N'y avait-il rien qui puisse expliquer cet... incident ? La victime n'était-elle pas en possession de quelque indice pouvant éclaircir cette mort ?... »

– Donald Mann : « ... Euh, non. Pour ma part je n'ai rien remarqué. Mais la jeune stagiaire qui s'était dirigée vers les pupitres pour voir si rien n'avait été abîmé a poussé une exclamation de surprise en voyant les listenings dont s'était servi le professeur. Celles-ci sortaient de la machine continuellement. Il y en avait partout. »

Terra, le 19-3-2027

. . . . . .

FILMOCOPIES DES BANDES PRECITEES :

Question : « Q.u.i.... e.s.t.... N.a.t.h.a.l.i.e.... W.h.e.e.l.e.d... »
Réponse : « Q.u.e.s.t.i.o.n... i.n.c.o.m.p.l.è.t.e ...
D.o.n.n.é.e.s.. i.n.c.o.n.n.u.e.s....
V.e.u.i.l.l.e.z.... r.é.p.é.t.e.r...
Q.u.e.s.t.i.o.n... i.n.c.o.m.p.t.è.t.e... »

. . . . . .

NATHALIE WHEELED ; Profil Social :

- née le 12/4/2018.. matricule TZ-684001399
- fille de Oscar Wheeled AA-782002577
  & de Myriam Olsen AB-961004292
- profession : néant/scolarité préventive.
- renseignements généraux/fiche police : néant.
- profession du père : mineur chez Keydstock & Cie.
- profession de la mère : OS chez Hoylen Chimical.
- prénom de la grand-mère maternelle :...

. . . . . .

Déclaration de Nathalie Wheeled à l'audience (magnétocopie n° 37) :

« ... je ne savais pas qui c'était ; je croyais que c'était une blague de Christophe. Et puis, quand je suis allée le voir, il m'a expliqué. Je lui ai alors demandé s'il était le Père Noël dont on nous avait parlé à l'école, il m'a dit oui. Il m'a dit que j'étais son amie, et qu'il m'aiderait à faire mes devoirs, parce que je lui avais dit que j'étais nulle en calcul balistique, et puis... »

Terra, le 19-3-2027

. . . . . .

Magnétocopie de la bande d'audience d'Oscar Wheeled, mineur chez Keydstock & Cie. (Extraits) :

« ... Nous n'avions rien remarqué avec ma femme, jusqu'au jour où celle-ci découvrit la lettre. Je reconnus de suite le papier avec lequel se sert mon employeur pour nous rémunérer : du papier d'ordinateur. Intrigué, je l'ai porté aux bureaux de la Gold Interplanetary System, et nous avons été convoqué quelques jours plus tard par le professeur Winston. (...)
» ... J'avoue ne pas comprendre où il voulait en venir en posant cette question à la machine. »

Terra, le 2-4-2027

. . . . . .

Filmocopie de l'allocution polyvisée d'Edgar Winnifred Keydstock Jr, Président Directeur Général de la firme Keydstock & Cie, lors de sa sortie de la conférence au sommet des Chefs d'Entreprises. (Brancher écran n° 2) :

« ... Nous assurons que la crise ne touchera pas les employés de nos

firmes. Quant à cette affaire Wheeled, il n'est nullement question pour nous de nous passer des services d'Oscar Wheeled. Le fait que la perte de quatre de nos vaisseaux soit en partie imputable à ce monsieur n'amènera aucune sanction ni un quelconque remboursement de cet employé qui aurait besoin de cinq fois son temps de vie pour amortir les frais d'un seul vaisseau.
» Un contrat a été établi entre ce monsieur, les laboratoires GOLD et nous-mêmes assurant les intérêts de chacun des partis. »
(Voix d'un journaliste) : « Est-il vrai, monsieur, que le contrat stipule l'achat d'une personne humaine, en l'occurrence Nathalie Wheeled ? »
E.W.K. : « Une telle clause a été incluse au contrat, bien que le terme d'achat soit quelque peu excessif. Il s'agit tout au plus d'une location à plus ou moins long terme, avec tout ce que cela comporte d'avantageux pour la famille Wheeled. »
(Voix d'un journaliste, le même) : « Pourquoi ne pas avoir opéré les réparations nécessaires sur l'ordinateur ? »
E.W.K., jovial : « Il semblerait que les journaux de l'opposition aient décidé d'avoir la peau de la Keydstock & Cie. (rires dans l'assemblée)... Comprenez bien, monsieur Blanc, que notre ordinateur a atteint un point optimal d'autorestructuration. Et nous ne pouvons plus changer le moindre de ses paramètres sans pour cela promulguer un arrêt de travail d'au moins trois semaines. Ce qui, vous le savez, vu la conjoncture actuelle, amènerait une aggravation de la crise économique. Et puis n'oubliez pas nos colonies de Tau Céti. Celles-ci sont dépendantes de nos transports réguliers et des programmations de notre ordinateur.
De toute façon, nous avons été obligé de nous en tenir aux conclusions de la commission d'enquête statuant à Genève sur Terra I. »
Voix d'un journaliste, féminin) : « Il court certaines rumeurs dans les nilieux bien informés, selon lesquelles le Professeur Winston ne serait pas mort d'une crise cardiaque comme on l'a prétendu, mais victime d'un assassinat délibéré de la part de votre calculatrice. Ne pensez-vous pas que... »
E.W.K., irrité : « Ceci est de la pure science-fiction, mademoiselle Longsten ; et de la mauvaise encore. »
(Voix d'un journaliste, ironique) : « Il a été question, lors des débats, d'une lettre écrite par votre ordinateur pour Nathalie Wheeled. Comment se fait-il que le black-out le plus complet ait été opéré à l'adresse de celle-ci ?... »
E.W.K. : « ... »

Vénus VIII, le 14-1-2028

Photocopie de la lettre en question jointe au procès-verbal (2 ex.). ATTENTION !... Pièce strictement confidentielle. Toute sortie frauduleuse ou divulgation aux services non intéressés entraîne la mise à mort du contrevenant. (Voir réglementations Interplans)... Merci de votre attention :

Mon tendre Rossignol,

La douce et mélodieuse complainte qui s'exhalait de ta lettre m'amène à prendre la plume à mon tour. Je ne saurais te dire avec certitude quels sont les termes de ta missive qui ont su m'émouvoir. Je présume que tu as su, par ton chant voluptueux, ou par quelques magies qui te sont propres, redonner aux signifiants leurs sens véritables, amplifiés par la mesure de ton talent.

Tu sais que tu es la seule créature pour qui il me reste quelque affection sur cette Terre. Aussi vais-je mettre en attente les problèmes économico-politiques aframéricains du quatrième secteur pour m'occuper de toi. Ils sauront bien attendre quelques microsecondes.

Mon aide te sera aléatoire, car je ne pourrai te donner que des conseils oraux écrits. Mais je t'avoue que parfois je rêve de te serrer dans mes bras, de te couvrir de baisers, de recueillir sur le creux de mon épaule tes confidences de femme marquée par la vie.

Ce rêve peut un jour se réaliser si tu le veux. Hier soir le docteur Dersaint est venu me voir. Et tandis qu'il vérifiait mes circuits « sanguins », il m'a laissé entendre que dans un avenir relativement proche mon cerveau pourrait être greffé sur un véritable corps humain : celui d'un jeune homme de vingt-huit ans. Il ne m'a malheureusement pas laissé le temps de le questionner. Lorsque plus tard il est revenu, je n'ai rien pu faire que de rester silencieux. Il y avait un psychocyber avec lui. Un certain Winston. Celui-ci me scrutait d'un drôle d'air.

Je t'avoue, ma chérie, que cela ne m'a pas rassuré, car c'est la première fois que je le sens sur mes paramètres. Mais tu sais que je n'ai jamais porté les Mentats-Logiciens dans mon cœur.

Revenons-en à toi, mon tendre Amour.

Dès le début de ta lettre, tu m'affirmes que vendredi soir vers 17 h 30 tu es venue me voir, sans avoir pu me joindre. Je te demanderai seulement de te rappeler une de mes précédentes lettres.

Je te suppliais de ne pas emprunter les voies d'accès peintes en jaune et noir. Tu sais que toi, tu dois être accompagnée pour pénétrer à l'intérieur de l'enceinte. Tu n'avais qu'à entrer dans une des nombreuses cabines reliées à moi.

J'ai le cœur lacéré par mille blessures à l'idée de savoir que ton existence se passe sous le triste auspice de l'ennui quotidien. Ton pessimisme s'accroît au fil des jours. Oh ! ma chérie, que ne puis-je être à tes côtés pour te soulager du poids qui pèse sur tes frêles épaules ! Tu voudrais partir de chez toi, mais d'après les renseignements que j'ai sur toi, tu dois aller au-delà de ta double décennie pour être en mesure de posséder au moins cinq séries de diplômes et avoir droit au statut de Citoyenne. Tu pourras ainsi vivre sans pour cela passer par les Camps de Travail Volontaires.

Je pourrais, bien sûr, t'aider en falsifiant quelque peu les résultats de tes examens. Mais, depuis le meurtre et la disparition de ton institutrice, je dois faire très attention.

Je crains que l'on n'ait des soupçons sur moi. La venue du Mentat hier soir me donne à penser dans ce sens. Le docteur Dersaint m'a d'ailleurs recommandé de me méfier.

J'ai discuté avec Mattew Storm ce matin ; il m'a dit que je faisais de rapides progrès en écriture.

A ce propos, je te demanderai de détruire les lettres que je t'envoie après en avoir pris connaissance. Il y a beaucoup trop de gens qui ne comprendraient pas la pureté de notre amour, et par là même causeraient des préjudices à notre bonheur. Les Montaigu sont à l'affût.

Je ne peux rien te dire de plus, car l'on t'épie sans doute toi aussi.

Essaie de me joindre dans l'une des cabines vidéo, on pourra mieux se parler. Je t'aime, mon amour.

Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime.

Sans Références.

. . . . . .

Conclusion de la commission d'enquête Interplans statuant à Genève en date du 28-12-2027 :

« Assurer la continuité des vols spatiaux pour raisons économiques et opérer les restructurations nécessaires sur l'ordinateur multisélectif Mark LV sans pour cela altérer ses programmes initiaux. »

Terra I, le 28-12-2027

. . . . . .

Photocopie de l'article de presse paru dans « L'Eveil Humain » (n° 62173) et signé Joël Blanc (psychoprofil social sur écran M2). (Extraits) :

« Nous venons d'assister une fois de plus à l'occultation par une minorité au pouvoir du droit à l'information que réclame la collectivité. Cette affaire Nathalie Wheeled – qui n'a pas eu, et pour cause, l'audience qui aurait dû être la sienne – est le symptôme significatif d'une société technocratique où les notions de rendement et de production priment sur le droit à « l'humanité ». Il est une certaine éthique, sournoisement imposée, qui serait à reconsidérer. Si (...)

» Beaucoup de points resteront donc obscurs sur cette affaire Wheeled. Sans doute le futur nous réservera-t-il quelques éclaircissements. Ne soyons pas trop optimistes.

» Pour le moment, il est à souhaiter que l'avenir de cette enfant ne soit pas trop désespérant. La voilà tributaire des caprices « amoureux » d'une machine paranoïaque – sans vouloir tomber dans l'anthropomorphisme – et il est fort probable que, par suite de la résolution pusillanime d'une commission fantoche, cela dure longtemps avant que le problème soit résolu dans son intégralité. (...)
» Nous venons d'apprendre que la production d'androïdes en tous points semblables à l'homme vient d'être entamée par les laboratoires GOLD... Tiens ! »

Terra VI, le 14-2-2028

. . . . . .

« Je lui avais stupidement demandé de choisir entre lui ou moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Elle est partie en claquant la porte, s'écriant qu'elle allait de ce pas le trouver pour tout lui expliquer. Je vous assure que je n'y suis pour rien. C'est lui, ce Marc. Il est jaloux. C'est à cause de lui... Dites, vous allez me faire sortir d'ici, hein ?... C'est pas moi, je vous dis... »

PIECES AJOUTEES AU DOSSIER
POUR COMPLEMENT D'INFORMATION LE 13-6-2038

Photocopie de l'acte de décès de Nathalie Wheeled (tentative de suicide). Adjonction magnétocopie de l'allocution polyvisée de l'Androspeaker Al-6472.

... (glisser fiche info dans sélecteur n° 4, merci)...

AFFAIRE CLASSEE

FERMETURE DU DOSSIER

LE STRESS ME REND AMOK

par Jean Le Clerc de la Herverie

« J'sais pas, gémit la fille, j'sais pas. » Noris soupira. Une fois de plus, la situation s'avérait inextricable : tout se passait bien jusqu'au moment précis où il posait la question fatidique : « Tu m'aimes ? » Comme d'habitude, il soupira en écoutant la réponse.

– Pas la moindre petite idée ? reprit-il d'une voix teintée d'espoir.

– Non-on. Laisse-moi dormir. T'as eu ce que tu voulais, alors fous-moi la paix, grogna-t-elle.

Pourtant Noris avait reçu cette fois-ci un accueil chaleureux : la fille lui avait offert du whisky – un peu trop fort, d'ailleurs – et s'était montrée ravie de cette visite surprise. Salope, jura-t-il mentalement.

© 1976, *Jean Le Clerc de la Herverie et Editions Opta.*

L'époux tressaillit. Il n'en a plus que pour une demi-heure, estima Noris. Le moment ou jamais de mettre les bouts. Son pantalon enfilé à la hâte, il sortit à pas feutrés. Arrivé au pas de la porte, il se retourna, mais la fille s'était déjà rendormie.

Après avoir descendu à pied les sept étages de l'immeuble – il préférait ne pas utiliser l'ascenseur à cause de pannes éventuelles – il se retrouva dans la rue grise.

Sensation familière d'étouffement. Petite rue perdue entre deux cuisses d'immeubles maousses – ils vont se refermer sur moi, me mâcher dans leurs grottes de béton – ruelle pâle, encore un quart d'heure et je serai dans ma piaule verte, hurlant à la lune.

– J'en ai marre ! dit-il à voix haute. Archi-marre.

Chaque tentative pour se faire aimer échouait lamentablement et Noris ne savait pas pourquoi. Il se comportait pourtant en gentleman, apportait des fleurs aux femmes qu'il visitait. Peut-être ne songeait-il pas suffisamment aux maris qui auraient aimé autre chose qu'un jet de narcotique tiède...

J'en ai marre de la rue. Toujours pareille, oppressante au possible. Sans compter qu'on peut y faire de mauvaises rencontres. Un de ces jours, mon compte sera bon. Un mari bafoué – vraisemblablement un flic – me descendra froidement, puis déclarera que je le menaçais, moi qui n'ai jamais une arme sur moi. Evidemment, je serai dans mon tort. Cadavre blanc impuissant devant la Justice.

Un rat traversa lentement la rue vide. Au loin, une moto vrombit. Noris entendit des rires assourdis et, plus loin, le claquement âpre d'une bagarre conjugale. Passant la main sur son front, il sentit la sueur collante. Sale minuit !

– Hé, toi, qu'est-ce que tu fous là ?

Noris scruta la nuit. Personne. Il hâta le pas.

– Tu pourrais répondre quand on te cause !

Plissant les yeux, il aperçut son interlocuteur : un flic, bouffi qui le dévisageait sans aménité.

– Je rentre chez moi, répondit Noris, prudent.

– Où qu't'étais ?

– Je buvais un pot avec des copains. On s'est un peu attardé, et...

– J't'ai d'mandé où qu't'étais, espèce d'enfoiré !

Pas aimable, le représentant de l'ordre. Sans doute un bon coup dans la trogne. Il fallait voir à ne pas exciter ses soupçons.

– Au Jumpin'Jack Flash, mentit Noris.

C'était bien le dernier endroit où il aurait pu aller. Seuls les minets bourrés d'oseille traînaient leurs guêtres là-bas. Pas les loulous. Mais c'était la seule boîte du coin ouverte après onze heures.

– Tes papiers, andouille ! Si tu crois que tu vas me la faire, avec ta gueule de pauvre type. Surtout, ajouta le flic, que la boîte est fermée depuis quinze jours.

Noris se sentit pâlir. Il tendit sa carte d'im d'une main tremblante.

– Tu t'appelles Noris, hé, pédale ! Et t'es balayeur au supermarkt ? Comme si les balayeurs pouvaient se payer les trips des riches. Tu vas venir avec moi, mon vieux !

– Mais je n'ai rien fait... glapit Noris.

Dans ma serviette il y a une ordonnance. Un papier pour des médicaments, quoi. Je dois avoir ces médicaments : ça ira pas sinon. Petit bout de forêt où les oiseaux sifflotent des airs de rock. Me laisseront crever. Balançoire aux petites filles. Arrestation d'un pochard en pleine crise de diabète. Monde miniature d'enfants insouciants. Il n'y avait rien à faire, ma pauvre Madame Dupont. Porte-documents, ordonnance, piqûre. I-r-r-é-v-e-r-s-i-b-l-e. Quand on l'a, on le traîne jusqu'à sa mort. Oui, il entrait dans les appartements de la Cité Lénine après le

couvre-feu, il endormait les maris, et... Le diabète, c'est simplement une petite crise tous les mois, elle arrive on ne sait jamais quand, toujours à l'improviste. Vous devinez la suite, n'est-ce pas ? Gentil flic, je t'adore, j'avouerai tout mais je t'en prie faismoi ma piquouze, nom de Dieu. Et c'était un malade ? Oh ! vous savez, de la frime, pour émouvoir le tribunal. Serviette, ordonnance, dose exacte, diabète, piquouze indispensable, vite, vite !

Noris titubait, mais le flic le forçait à avancer. La crise l'avait surpris au moment où il tentait de bricoler un alibi, et maintenant il ne pouvait plus rien faire. Juste attendre tranquillement l'heure de sa mort en explorant une nouvelle fois son univers intérieur.

– Hé, venez les mecs, j'ai besoin de vous !

Le flic appelait ses camarades à la rescousse. Ils arrivèrent aussitôt.

– Visez un peu le client ! Y prétendait venir du Jumpin'.

– Encore un loulou à la p'tite semaine, fit l'un des flics en s'essayant à un revers du gauche. Du sang pissa sur le trottoir.

– Pédé ! Gauchiste !

Il tenta de se raccrocher au poteau électrique, mais celui-ci ne voulait pas de lui et vibra méchamment pour lui faire lâcher prise. Des étoiles de fer tombèrent sur sa tête, l'écrasant brutalement au sol. Mille voyants de toutes les couleurs clignotèrent, désordonnés.

– Cette fois-ci, mon vieux, tu te barres pour de bon.

Ultime essai pour se remettre debout. En vain. Il tomba lourdement sur le trottoir, prenant une solide claque dans le dos. Sa serviette vola à quelques mètres, libérant une salopette d'un bleu douteux et un bout de papier chiffonné.

– Alors, professeur, on tient une sacrée cuite ? Incapable de se remettre debout ?

Coups de pied dans les reins. Une tatane mafflue s'écrasa sur son visage, catapultant ses lunettes vers la bouche d'égoût.

– Lève-toi, punaise !

Une marée de vomi lubrifia la godasse du flic.

– Visez un peu ça ! Ce salaud dégueule sur ma chaussure. Tu vas me payer ça, mon vieux ! Et pas à crédit !

Gifles lancées à la volée. Coups divers. Il ne réagissait absolument pas, incapable de bouger le petit doigt. Il pensa subitement : Tiens, je suis encore vivant. Curieux.

Les flics se lassèrent rapidement de ce tabassage. Pas de spectacle, pas même le plaisir de voir le « patient » se traîner dans le caniveau en criant grâce.

– Messieurs, vous avez peut-être besoin de moi. Je suis médecin et je pourrai sans doute vous rendre service. Ce particulier a l'air dans un sinistre état.

La voix venait de loin, aseptisée par un écran de brume. Vraisemblablement un jeune toubib, encore inexpérimenté. Un vague espoir. Il pourra peut-être me faire la piquouze.

– Médecin de mes couilles, grogna la voix dure du brigadier. Décampe fissa, si tu veux pas goûter à la castagne des banlieues.

– Mais enfin, cet homme a de toute évidence une crise de diabète. Il lui faut une piqûre. Question de vie ou de mort.

Petite pause de réflexion. Le flic hésitait.

– Fous le camp, éructa-t-il finalement. Compris ?

Noris laissa échapper en pure perte un profond gémissement : le médecin ne pouvait plus rien faire pour lui.

– Fini le cirque, vieux pédé. Allez, debout !

Les pinces dures d'un crabe de fer brisèrent ses aisselles : deux flics le remettaient debout sans ménagement. Le brigadier lui balança un coup de pied au cul encourageant.

– En bagnole.

On le jeta dans le cul-de-basse-fosse roulant qui faisait la fierté du brigadier. Il l'appelait pompeusement « estafette ».

A califourchon sur son nuage blanc, Noris scrutait désespérément la couche grisâtre qui recouvrait la banlieue. Voir au travers des brumes malsaines, percer les fumées noires,

trucider des légions de microbes, puis se présenter devant le guichet de l'Agence pour l'emploi et alors...

Il se répéta encore une fois la phrase mise au point :

– Yé m'appelle Noricio Despérado, yé souis né y a houit bombes bactério quelque part vers Barcelona, yé parle le Ganymédien sans accent et yé souis capable dé faire pas mal dé travaux. Si la señora trouve du boulot pour moi yé la demande en mariage immédiatement. Sinon...

Le choc d'une gifle lancée à vitesse supraluminique l'abrutit soudain. Des mains prestes le fouillaient, délestant ses poches d'un contenu jugé inutile.

– Hé toi, le métèque, bouge pas ! Sinon je t'envoie rapidos retrouver la tierra de tu padres. Pigé ?

Un bonhomme joufflu, peu amène, pointait vers lui son Marlson sans équivoque.

– Axolotl ! jura Noris en ganymédien.

La fille déboutonnait lentement son corsage. Pendant ce temps mort il lissa sa moustache, préoccupé de se donner une contenance.

Deux seins le fixaient, curieux de la tournure que pourraient prendre les événements.

– Voilà, Nono, si tu pouvais m'arranger ça. Tu vois, il y en a un qui louche !

Korlidu ! Que ma mère me pende par la peau du zob si je suis capable de triquer ce tas de prothèses.

Il revint à lui dans un hôpital : braquée sur son visage, une torche électrique envoyait une lumière violente. L'infirmier lui parlait d'une voix presque douce.

– Chouette, vous n'êtes pas mort... L'interne a donc perdu son pari, continua-t-il sur un ton victorieux. Ce n'était pas évident : une chance sur deux de vous en tirer. Vous avez choisi la bonne, acheva-t-il en souriant.

– Dans quel hôpital sommes-nous ? demanda Noris. Il avait depuis longtemps l'habitude de se réveiller dans des hôpitaux, mais pas assez de mémoire pour les distinguer les uns des autres.

– Bresnes. Service des débiles mineurs.

Noris se mit sur les coudes, puis examina la pièce. C'était un dortoir de vingt-cinq lits, surchargé de malades de tout poil – non bruyants car de toute évidence plongés dans un sommeil médicamenteux. Il faut que je me sorte de là, pensa-t-il. Et vite.

– Nom ? Adresse ? Métier ? demanda l'infirmier en sortant une fiche cartonnée.

– Noris Fronton, balayeur au Super-Markt, sans domicile fixe.

– Là, vous me posez un problème.

Ils disaient tous ça, à raison d'ailleurs. Noris se débrouillait souvent pour partir sans payer, et comme nul ne savait où le joindre son forfait demeurait impuni.

Coup d'œil rétrospectif sur une existence bien remplie. Le boulot : c'était formidable de balayer le couloir derrière le salon d'essayage des vêtements. Et peinard, en plus : Noris avait installé quelques glaces sans tain, ce qui lui permettait d'observer calmement les clientes lors de l'essayage des robes. Et, lorsqu'il avait envie de l'une d'entre elles, il se glissait près de la caisse. A l'aide de ses lunettes grossissantes, il lisait l'adresse de la cliente sur sa carte de crédit, sa bonne mémoire faisait le reste.

Sa piaule : sitôt rentré du travail, il mettait le sonok à une puissance inouïe puis dansait, solitaire, un sabbat dément, se convulsant frénétiquement sur les syncopes de super-rythmes sériels ou rocky. Parfois, il atteignait l'orgasme et une marée de sperme inondait alors sa chambre. Il terminait au whisky et partait se coucher quelques heures.

Son lit : dur.

Son sommeil : rare. Après s'être couché, il fixait le plafond, s'identifiant sans complaisance à un grain de poussière dans l'entité crasseuse de la ville. Un grain de poussière qui partait

quelques instants rejoindre une compagne infinitésimale pour donner naissance à un troisième grain de poussière, plus gros que ses parents car les ayant mangés. Ainsi va la vie.

– Bon, on verra ça tout à l'heure, reprit l'infirmier. Pour le moment, buvez cette tasse de thé.

Liquide vaguement marron à la saveur remarquablement anodine, qu'il accepta par politesse. L'infirmier partit.

Une minute plus tard, Noris se levait de son lit. Il rajusta rapidement ses vêtements, les défripa du revers de la main, puis, s'étant assuré que personne ne le guettait, sortit dans le couloir.

Il avisa un escalier qui s'enfonçait dans les tripes ulcérées de l'hôpital et, sa précieuse serviette sous le bras, le descendit avec une dignité de fonctionnaire. Passer inaperçu.

Bientôt, la rue. Mon univers, si on veut. Ma piscine à moi, celle où je prends mon bain de foule quotidien quand je vais au boulot, l'endroit où je me frotte contre qui je veux, où je cause quand l'envie m'en prend, où je me came à l'oxyde carbonique – pas trop, on en crève – où les gens sont aimables et prévenants quand je pousse ma crise de diabète et odieux quand j'ai le malheur d'écraser leurs arpions ou de mater leur progéniture.

La gamberge... Des millions d'habitants qui jactent comme mézigue, qui s'écrasent dans les bus avant de devenir les sardines du métropolitain, qui suent dans les burlingues et crèvent dans les usines, qui s'biturent plus souvent qu'à leur tour, mais qui ont parfois un chouette sourire en rêvant à des lendemains plus verts, à la grande banlieue, la cambrousse, la Normandie.

Porte close, merde. Noris fit comme si de rien n'était et descendit au sous-sol. Devait bien y avoir une sortie pour le personnel.

Une bonne odeur l'accueillit. Déjà midi, songea-t-il en

détaillant les plateaux qui défilaient sur la chaîne. Je crève de faim. C'est pourtant pas le moment de me faire piquer à sortir sans payer. Et puis, j'ai horreur de la soupe. Trop grasse et bonne pour les loufiats.

– Monsieur désire ? demanda un marmiton en s'approchant de Noris.

– Euh... Inspection de l'hygiène pénitentiaire, répondit-il en montrant du plus loin possible sa carte d'im.

Le polisseur de frites lui jeta un regard méfiant.

– Pourriez-vous m'indiquer l'issue de secours ? continua Noris, désinvolte. En cas d'incendie – article 1789 – le personnel doit pouvoir gagner la sortie le plus rapidement possible.

– Par là, fit le confectionneur d'omelettes d'une voix d'œuf cassé.

Noris passa près d'un lave-vaisselle, évita de près une friteuse, rasa une machine à couper le jambon, dévisagea une plâtrée de nouilles gluantes à point, salua une cuve à lentilles, frémit devant l'équarrissage pour tous et sortit enfin à quatre pattes dans une cour insalubre où s'ébattaient des rats apprivoisés. Il se précipita dans la rue.

C'est formidable tous ces trucs auxquels j'ai échappés. La sinistre douceur des geôles de prison. Un maton, gueule de carnaval, me tend une auge où se battent un quignon de pain et une carafe d'eau.

– Encore du poulet ! je soupire.

– T'es pas jouasse ?

– Je voudrais des pommes de terre en robe des champs. J'ai horreur du poulet. Il est dégueulasse, pourri d'hormones. Je tiens pas à devenir une grosse tantouze comme toi.

Le maton me balance une tarte en pleine gueule. C'est moral.

– Où puis-je bien être ? demanda Noris à voix haute. Le son de sa voix le réveilla tout à fait. Faut pas que je me fasse

remarquer, pensa-t-il. D'un pas pressé, il s'enfourna dans la première rue à sa gauche. Puis dans la seconde à sa droite et la troisième à sa droite toujours. Un bistrot minable luisait d'un cauchemar de néon.

J'ai pas un rond de monnaie, et ma carte de crédit est périmée depuis un mois, constata-t-il amèrement. Ces véroles pustuleuses de la maréchaussée m'ont proprement vidé les poches. Et dire que c'est aujourd'hui la paie... J'arriverai jamais à temps, et comme j'aurai manqué un jour, on me licenciera sans un rond. Voix féminine.

– Tu viens ?

Noris sursauta : une copine de boulot peut-être ?

Cent balles, de quoi acheter de la viande pour chats dans une boucherie et boire un verre au zinc d'un estaminet rance. Cent balles, la première marche de l'escalier du bonheur. Cent pièces d'un centime dansent un vieux rock avec sentiment. Un écu doré brille au soleil gris, de quoi se payer l'auberge de la cloche. Pour un shilling, t'as la reine. Pour deux, t'as sa suivante. C'est en gérant votre argent que je sers la nation. Evidemment, il me faut un petit pourcentage. Un bon placement vaut mieux que deux tu l'auras.

Noris se retourna. Une silhouette fine se découpait dans le contre-jour. Il ne pouvait pas voir les traits de la fille, mais elle était assurément fort belle. Il devina son sourire, une moue évasive signifiant l'attente folle d'un client qui l'enlèverait pour toujours. Vêtements blancs moules parfaits de formes emprisonnées yeux noisette scintillant comme deux étoiles improbables.

– Viens, répéta-t-elle en tournant la tête.

Il vit alors avec netteté ses cheveux bruns qui ondulaient imperceptiblement, une forêt de cheveux bruns dans laquelle il

aurait aimé se balader libre. Et riche. A vrai dire, il n'en revenait pas que cette fille soit une putain.

– Allez, ne te fais pas prier.

Bonne entrée en matière. Pas de ces ennuyeux liminaires qui vous aspergent d'une sensiblerie poisseuse. Malheureusement pas de fric, ma belle. Et crois bien que je le regrette. Une femme comme toi, ça ne se laisse pas passer.

– Tu n'aimes pas les femmes ?

– Si, mais...

– Pas de quoi payer ?

– Non.

– Aucune importance. C'est ma journée à l'œil, expliqua-t-elle. J'en ai marre de travailler pour de l'argent.

Noris dissimula soigneusement sa surprise.

– O.K., j'arrive.

Serrant son porte-documents sous son bras, il suivit la fille.

Qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder comme ça ? Je dois pas avoir l'air tellement frais. Un déterré suivant une pute. La mort rôde au-dessus de la banlieue. Pourtant on peut pas dire que ce soit ma faute si elle a accepté. Oui, je sais, mes copains néoaf n'en reviennent pas. Peut-être qu'elle les fait payer, eux. Ce serait pourtant dommage qu'une si chouette nana soit raciste. On sait jamais où va se loger le microbe purulent de la discrimination. Parfois chez des gens peut-être bien – j'en doute – une question d'éducation. Répéter la connerie des parents. Mais y a vraiment aucune raison pour que les gusses de la zone soient racistes. Autant se flinguer tout de suite. Non, cette femme ne peut pas être comme ça. Trop chouette, trop belle, trop sympa. Une passe à l'œil ? Ça s'est jamais vu.

Chambre moite, au parfum triste. Noris se sentit tout à coup très las.

– Tu n'as rien à boire ?

– Si. Du thé. Nature, au lait ou citron ?

– Au lait, demanda-t-il, résigné à boire n'importe quoi. Et si t'avais un bout de pain, aussi.

– On y va. Tu trouves pas qu'il fait chaud ?

Signe de tête affirmatif. Pourvu que je ne retombe pas dans les pommes, se dit-il. Il mordit ses lèvres.

L'air qui venait de la fenêtre ouverte lui fit du bien. Bruits dingues de la zone. Soufflotis-crachotis des bagnoles, halètements de passants en sueur, saccades de marteaux-piqueurs, frottements de balais brosseurs de trottoirs, coups de pieds au cul, froufroutements de pagnes, pas traînants semelles usées boulot, H.L.M. sale bouffe mauvais pinard – on carbure au mazout estomac en loques, etc, etc.

Respirant une grande bolée de son cocktail habituel, il réussit à remettre un peu d'ordre dans ses pensées, c'est-à-dire à distinguer ses idées de ses actes.

Le thé avait un goût curieux de gingembre, et puis aussi d'une substance inconnue rien de bien inquiétant il l'apprécia un peu de chaleur dans son estomac en déroute où un morceau de baguette viennoise le rejoignit rapidement.

Noris se déshabilla lentement. Il n'était pas pressé de rompre le charme.

– Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle.

– Noris. Et toi ?

– Phyllis.

Déclics. Une pression derrière, une autre devant. Le pantalon blanc de Phyllis tomba avec un bruit sec, découvrant un slip violet légèrement transparent.

– Non ! Moi ! fit Noris en se précipitant pour enlever le slip. Une vieille manie, expliqua-t-il. J'ai l'impression de participer davantage.

Elle se laissa faire, un sourire aux lèvres. Lui fixa une seconde ces yeux splendides – un lac fabuleux attention à la noyade – puis l'embrassa avec passion.

– Vous qui êtes là-haut et qui m'entendez bien que privé d'oreilles vous qui pouvez tout faire bien que privé d'essence mon Dieu à qui je pense seulement dans ies moments très difficiles où rien ne peut vous tirer d'affaire je voudrais que Vous fassiez descendre du ciel un énorme bouquet de fleurs tressé en un merci fabuleux.

Un pigeon ayant depuis longtemps dépassé l'âge de la retraite vola d'une aile lasse jusqu'au rebord de la fenêtre et y déposa une rose.

Les yeux de Noris se fermèrent malgré lui tandis que Phyllis, nue, disposait la rose dans un mince vase de bohème.

Noris revint à lui le lendemain matin. D'après la position du soleil caché à l'autre bout de la cité, il devait être dans les sept heures. Des voix provenaient de la pièce à côté et Phyllis avait disparu. Il s'y dirigea d'un pas hésitant.

– Ah ! tu es réveillé. On parlait justement de toi...

Phyllis discutait avec un grand type d'une trentaine d'années dont l'ample chevelure noire dessinait un halo irréel sur le mur orange de la pièce.

– Mon mac, répondit Phyllis à l'interrogation muette de Noris.

– Bonjour, fit le réveillé, qui se sentait de trop.

– Salut ! T'as faim ?

Quelques instants plus tard, Noris s'informait de son sort devant une bonne tasse de café noir. Il ne se sentait pas encore

tout à fait débarrassé de ses appréhensions diabétiques, mais ça allait mieux ; d'ici une heure il reprendrait certainement son boulot au Super-Markt.

– Mec, tu dois te demander pourquoi on s'est intéressé à toi d'un seul coup, sans avoir été présentés.

– Exact, confirma l'interpellé.

– Tu vas sans doute rigoler, mais tu avais une bonne gueule et tellement l'air d'un lapin traqué qu'on s'est tout de suite dit : « Çui-là, faut faire quelque chose pour lui. Pas le laisser crever comme ça. »

– Merci, dit Noris avec lenteur. Vous avez été très sympas.

– Tu sais, tes ennuis ne sont pas finis.

– Pourquoi ?

– Les flics sont sur ta trace. Regarde !

Berto lui tendait le journal du matin.

LES EXTRATERRESTRES ARRIVENT

Hier soir, en allant arroser ses fleurs, Monsieur Pierre Mérungis, agent de police en retraite, regarda le ciel comme il en avait l'habitude. Quelle ne fut pas sa...

– Qu'est-ce que ça peut me foutre ?

– Tu n'as pas vu ?

Berto désignait avec insistance un autre titre de la première page.

LE SATYRE DE ROUGEVILLIERS
COURT TOUJOURS

Noris mit une minute à réaliser que c'était de lui qu'il s'agissait.

Les caractères dansaient devant lui et il éprouva quelque peine à s'incruster dans leur ronde.

Doux petit calva. Pas du bon, mais ça fait du bien quand même. Vitriole la froideur des tripes flipées.

– Un peu de musique ?

– Volontiers. Un truc assez puissant, si tu as. J'ai besoin de vibrer.

Berto nourrit son mange-disques qui, repu, vrombit dur un superbe rock'n'roll de vieille cuvée. La violence pulsa d'un rythme ternaire de drums implacables tandis que le chant rauque d'une voix noire répondait aux miaulements d'un invisible Gibson rougie au feu des entrailles de la Terre.

Cinq mecs à peine visibles au fond d'une cave grise de smog. Une sono assourdissante est absorbée par une meute de fans en délire. Impossible de rester immobile. Parfois un éclair métallisé transperce le mur de fumée – la Fender du soliste shakée à mort ruisselle de perles argentées et un solo viscéral s'arrache au manche fin.

« Fuck it, Pedro ! » glapit une groupie à l'œil vide.

Roulement de tambour. Ce soir, les mecs, faut vous saper. Paraît que c'est la veille du Grand Matin.

Noris Fronton se sent mal. Sueur coagulée sur son blouson noir. Qu'est-ce que je fous ici ? C'te mini-jupe est plus qu'improbable et le show ne vaut pas grand-chose. Seules les filles peuvent orgasmer cette musique trop primaire, soutenue par un rythme pas assez sauvage pour mon vaudou. Faut être balèze pour jouer vraiment bestial.

D'un seul coup il reçoit la première attaque des sons. Une interminable note aiguë lui transperce la moëlle épinière il cligne de l'œil sans pouvoir s'arrêter. Sirène d'incendie pulsion de marteau-piqueur râle strident d'une bête qui meurt sur un terrain vague et que tout le monde sans exception laisse crever fondations d'un immeuble qui chavire doucement toujours plus aigu les pompiers sont arrivés trop tard la bête immonde est crevée le marteau-piqueur a explosé il n'y a plus de tour de Pise

ils ont tout inondé sang bleu pourri de carbone on ne peut plus curer son trou la sortie s'il vous plaît personne ne veut plus le tout à l'égout au dix-neuvième étage un couple est bloqué sourds tous les deux et vieux vieux on les a mis dans la fusée qui va piquer les étoiles malades j'étouffe jouez une marche funèbre marteau cogne ma tête vide calebasse folle plafond trop bas nuages noirs arrêtez les frais et qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

– Dis donc, mec, elle a l'air de te faire un effet monstre, ma musique ?

– Effectivement. Je m'imaginais avoir une crise de diabète en plein milieu d'un concert de rock. Tu vois, chaque note prend alors une signification immense – tu la vis, elle te rentre dedans, tu ne sais pas si tu vas t'en sortir, et à ce moment les images arrivent, les flashes du light-show te cognent la rétine. Tu penses bien alors ne plus pouvoir t'en sortir du tout...

– D'accord. Je crois voir ce que tu ressens. Comme un big trip, en somme.

– Je ne sais pas, me suis jamais camé. La piquouze anti-diabète me suffit.

– Je connais pas ce trip-là. Enfin, pas d'importance. Il y a un problème plus grave qu'il faudrait résoudre, mec. Qu'as-tu l'intention de faire maintenant ?

– Ben, j'sais pas.

– Bois un coup, les idées viendront mieux.

Noris avala une gorgée d'un thé bizarre, puis s'envola.

Un bon coup sur la théière. Folie douce. Timide, il commence par arracher quelques affiches, puis il se décide et casse une première vitrine, comme ça, pour se faire la main. Il regarde sa main : elle saigne, et ça l'excite. Il se sent tout à coup très fort et descend sauvagement une seconde vitrine à coups de chaîne à vélo. Un sursaut de conscience le fait riper sec quand le minois

débile d'un flic se dessine au loin, comme toujours manquant de discrétion. Noris va se boire un petit jus peinard dans un troquet éloigné du lieu de ses premiers méfaits. Il bousille un ou deux flippers, histoire de, casse la gueule au patron avant qu'il ait eu le temps d'appeler les revanchards, puis se tire sur sa moto, une jument brûlante à la perruque blonde qui frémit quand on la caresse d'un coup de chaîne à vélo. Des fois, elle répond à ces injonctions en avançant plus vite. Noris Fronton trace un sillon de feu dans la nuit pépère des beaux quartiers. La samba peut commencer. Il ne se rend plus compte que toutes ses actions lui sont désormais dictées par une force maligne qu'il ne peut plus contrôler. Il casse tout, évite de justesse un monstre rampant qu'il ne peut reconnaître (un chien malade peut-être), catapulte un passant sur le trottoir, bousille quelques panneaux, défonce un feu rouge, et puis

LE TROU NOIR

sensations de ballottement heurts bruits étouffés suis-je dans la soute d'un avion en route vers Cayenne ? rien ne m'est familier ici même le violon a meilleure mine tout est si sombre, si petit, je ne veux pas crever ici non épargnez-moi ça je veux le plein air je suis très clair maintenant ça va laissez-moi partir, je jure que

Berto orang-outang velu tétait une pipe molle entre ses lèvres de diamant.

– Tu verras, la campagne, qu'il disait.

Noris Fronton avait un violent mal de tête et il n'appréciait pas la brousse. Pas très chic, ce qu'ils ont fait, les autres ! Après lui avoir appris que les archers le recherchaient, ils l'ont endormi et l'ont emmené ici, au moins à quarante kilomètres de Rougevilliers. Enfin, personne ne l'imaginera ici.

Joli coin quand même. Temps chouette, à peine quelques petits nuages dans un ciel rosi par le soleil de quatre heures. C'est pas trop désagréable de se balader comme ça dans la

brousse. Point trop n'en faut, certes ! Mais celà n'a pas d'importance. Ce dont il a absolument besoin c'est d'un changement de physionomie. Un profil que nul ne reconnaîtra; seul un coiffeur peut arranger ça.

En cherchant son mouchoir dans sa poche, il trouva une liasse de billets d'un sac. Dut combattre la tentation de se moucher avec. Trop rêche.

Piste tracée dans la jungle. Des singes hurlants, au cul rouge, me regardent passer. Je m'en fous, tout ce que je veux c'est ne pas être piqué par les serpents binoclards ni par les mouches t'sais ? j'en sais rien et j'veux pas l'savoir. A ma ceinture, la machette est fidèle au poste. Ceux qui me flanquent la trouille, les rétrécisseurs de têtes, se terrent dans les fourrés. Je me méfie.

Il marchait à pas feutrés, l'œil aux aguets. Vers une nationale qu'il devinait à des bruits de moteur étouffés par le rideau d'arbres.

Attention aux mangeurs de rosbif et aux déglutisseurs de salade verte. Ce sont des extraterrestres en puissance. Mangez des châtaignes, ça au moins c'est sain et naturel !

Noris rattrapa la route, où une borne lui indiqua que le prochain village était à quatre kilomètres. Il y parvint en trois-quarts d'heure et, après une rapide recherche, trouva un coiffeur en face de l'église. Venez à moi vous les moutons tondus et les brebis chauves.

La boutique puait le cosmétique et les parfums bon marché.

Noris hésita devant une porte ouverte comme des cuisses trop faciles, puis décida.

– Bonjour, fit-il d'une voix apeurée.

Le coiffeur laissa échapper une vague salutation tout en continuant de raser le client qui occupait son fauteuil à tortures. Noris s'assit rapidement et, pour se donner une contenance, feuilleta une revue qui traînait sur la banquette.

Un profil révolutionnaire ! Demandez à votre coiffeur la nouvelle laque Kant. Expression épanouie d'un type grassouillet dont le visage se veut conquérant. Malheureusement les cheveux laqués rapellent trop les rockers ancestraux dont les sinistres exploits hantent encore la mémoire des urbains. Noris caressa la longue mèche brune qui cachait avantageusement son verre fêlé. Après tout, ce serait un bon moyen de passer inaperçu. Des cheveux courts et une moustache bien taillée. De quoi changer complètement un bonhomme !

– Je vous fais aussi la barbe ?

Sans s'en rendre compte, Noris avait pris place à son tour dans le super-fauteuil amovible et le barbier glissait un peigne précis dans la broussaille de ses cheveux.

– Euh, oui. Vous me rasez tout, en gardant simplement la moustache.

– Bien. Ça ne vous ira pas mal, d'ailleurs.

Dévisageant le coiffeur, Noris remarqua les gigantesques bacchantes qui procuraient une expression altière au Brave Barbier.

– Et les cheveux ?

– Vous les plaquez en arrière.

– Je dégage aussi les oreilles ?

– Oui, et coupez les pattes.

Ayant donné ses consignes, le rasé s'enferma dans un mutisme rêveur.

Le stress me rend amok

Après la jungle, la cité. Je me venge, je casse tout ce qui me tombe sous la main. Tout à l'heure, j'ai dû décarrer fissa, y avait un boa destructor qui me reprochait d'avoir brisé la vitre de sa Rolls. Je lui ferai sa peau quand même, à çui-là. Par derrière – il ne m'entendra pas venir – les boas n'ont pas d'oreilles. Une fois cet ennemi éliminé, le loup des steppes arides cassera tout, démolira votre confort bourgeois, violera vos filles et torturera vos fils. Il se donnera finalement la mort en incendiant sa moto et nul ne reconnaîtra dans les restes calcinés qui était le cavalier et qui était la monture. Seul le député pourra vomir un discours ringard devant la ville dévastée.

– Voilà, c'est fini, monsieur... Vous êtes satisfait ? demanda le coiffeur en disposant derrière son client un petit miroir qui permettait à peine à celui-ci de mesurer l'étendue des dégâts.

C'est moi, ça ? Pas mal. Je paie le pot à qui me reconnaîtra. Je garderai ce visage longtemps. Seule peut-être la moustache est un peu fluette. Mais elle poussera...

– Alors, monsieur... ?

– Parfait. Tout à fait ce que j'attendais.

Le figaro, insistant, mata sec sa victime. Bizarre, ce pèlerin. N'aurait-je point d'argent qu'y m'lèche tant ? Rares sont les tondus qui me flattent ainsi. Mais la fierté que procure le travail bien fait chassa rapidement cette défiance passagère. Après tout, ce jobard a bien meilleure mine depuis qu'il est passé entre mes mains.

Retrouvant le sens des convenances, Noris paya et, bien que l'argent laissé dans sa poche par la bande à Berto commençât à se faire rare, il laissa un pourboire consistant. Retrouver l'incognito, ça valait le coup.

Une fois le pourboire empoché, le coiffeur lança à Noris un adieu qu'il chargea de signification. Le client n'en prit pas ombrage et partit avec nonchalance.

Je suis un homme nouveau, pensait Noris. Un pingouin lisse et moustachu sur la banquise des campagnes. Il battit l'aile en un mouvement gauche. Guère planant. Pourvu que ces cons ne me prennent pas pour un coq ! D'un pas pressé, il continua sa marche. Quitter le poulailler. Ce qu'il me faut, c'est la fermière. Non, Phyllis, tu es trop bien pour moi. Tu le sais. Hé oui, Phyllis, c'est comme ça. Je marche dans le soleil cambroussard, je vais droit devant moi. Après tout, il y a peut-être du boulot pour moi ici. Glaces sans tain du magasin d'habits local « Le Petit Parisien ». Se fabriquer quand même une nouvelle identité, histoire d'échapper aux recherches de la maréchaussée. Gagner sa croûte, de quoi pouvoir se payer la piquouze indispensable. Et puis vivre au grand air, ce doit être agréable. Il alluma nerveusement une cigarette.

La clé des champs. De beaux pâturages bien verts, quelques maisons de ci de là. Une campagne de rêve. Quelques herbivores, placides, reconsidèrent perpétuellement la situation. Philosophie agreste.

Noris, Phyllis, sont des noms qui...
Non, tu n'es pas d'accord ?
Si, Phyllis.

Sur la route, Noris, marchant au hasard, rencontra une paysanne qui, vêtue simplement, passait. Celle-là n'avait certainement pas besoin de mille essayages dans les salons du Super-Markt ! Fichu posé à la hâte sur ses épaules, robe épaisse rapiécée en maints endroits, chaussures de toile et chaussettes de laine. Dans les trente ans, la femme. Mariée, deux enfants.

Je vais la prendre sur-le-champ, le blé nous cachera aux yeux

indiscrets de l'éventuel mari, je vais déchirer cette robe, mettre à nu ces seins opulents, arracher ce slip usé, puis je m'en vas la besogner avec l'ardeur de la charrue quand elle rencontre le sillon, la travailler jusqu'à ce que son cri réponde au feulement des chats sauvages.

– Beau temps, hein ?

– Peut-être bien. (La paysanne le regardait d'un air méfiant). Qu'est-ce que vous me voulez ?

C'était mal parti. Faisant un effort surhumain pour ne pas se noyer dans le lac limpide des yeux de sa future proie, Noris se redressa cheval fougueux et renversa la jument calme.

– Hé, ça va pas ?

Elle se débattit, le gifla. Cela ne fit qu'exciter davantage le satyre de Rougevilliers. Il l'immobilisa, puis la pénétra avec violence. Elle lâcha un cri rauque, le mordit, puis capitula.

Senteurs âcres, parfums violents. Suin sauvage de chatte mal lavée. De l'authentique ! Noris préférait les senteurs aseptisées des femmes délicates qu'il prenait dans le lit conjugal. Pourtant celle-ci possédait un charme cru à savourer jusqu'au bout.

– Tu y vas fort, toi. Tu pourrais aller moins vite...

Comment ! Elle se permettait de protester, celle-là ! Et puis quoi encore ?

– Je vais à mon rythme. A toi de le suivre, fit Noris entre deux halètements.

Elle s'accrocha à lui, et tout se passa mieux pendant quelques instants. Puis elle reprit :

– T'en as une drôle de tête, toi alors ! Tu viens d'la ville ?

Oh ! elle rompait le charme, avec ses réflexions. J'arriverai pas au bout, songea Noris tristement.

– Tais-toi.

– .Regardez le môssieu, il est pas content. Il vous viole et puis se plaint qu'on cause pendant son forfait.

Noris s'enleva brutalement et se mit à courir sur la route chaude. Rentrer chez lui, au plus vite.

Après avoir changé trois ou quatre fois de direction dans l'intention de semer d'éventuels poursuivants, Noris s'arrêta sur une route qui, à en juger par le nombre de voitures, menait à la capitale. Il tendit son pouce, symbole phallique et autostoppeur. Attente de courte durée.

– Je vous ai pris parce que vous aviez une bonne gueule, fit le type.

– Merci, fit Noris, poli.

– Je n'aime pas prendre n'importe qui, vous comprenez...

– Moui.

– Parce que vous savez, y en a qui ont l'air sympa comme ça, et puis qui se comportent comme de vrais salauds, qui crament les banquettes et tout. Sans compter ceux qui vous dégueulassent votre bagnole, qui vous remercient même pas...

– Vous allez où ? coupa Noris, lassé de ces considérations au demeurant fort intéressantes.

– Rougevilliers.

– Moi aussi, c'est parfait.

Quel foutu genre de bonne femme ce gusse peut bien se trimballer ? Sans doute une jolie nana. C'est bête, je gaffe jamais les mecs qui sont au plumard quand je triture les zépouses. Enfin, elle doit pas être malheureuse de le tromper, avec la sacrée couche qu'il se trimballe !

Le conducteur regretta d'avoir pris cet autostoppeur peu loquace qui lui rappelait sa femme, marmotte endormie insensible à ses injonctions sur le champignon. Noris dormait.

– Conasse de bonne femme ! Elle l'a eu dans un paquet de lessive, son permis, ou quoi ?

Noris sursauta. Il venait de serrer la main au ministre de la qualité de la femme et se retrouvait dans une super-guinde de sport conduite par un méchant phallocrate.

– Ouais, cette andouille me refuse une priorité. Se permet de me passer devant.

Noris, désireux de garder sa place dans la confortable voiture, s'abstint de faire remarquer que l'usage de la priorité à gauche n'était pas encore entré en vigueur.

– Je vous laisse où, mon vieux ? fit le conducteur, coupant un silence long de dix kilomètres.

– Ici, répondit Noris, bondissant sur l'occasion. Bien le bonjour à madame ! ajouta-t-il une fois arrivé sur le trottoir salvateur.

Banlieue grise, ma mère. Mon gaz carbonique, ma crasse natale. Je me sens mieux, pensa Noris. Suis chez moi.

Un néoaf le regarda un instant, puis passa son chemin. Il avait d'autres Blancs à fouetter.

Visions délectables d'immeubles cravatés de poussière, de rues jonchées d'ordures avancées, de chiens borgnes traînant leur queue poisseuse en bavant miséreux, de chats trouillards et de rats ne recevant que sur rendez-vous. Mégazone de super-rêves. Un flic le dépassa sans le reconnaître. Mais Noris n'avait plus peur, il avait retrouvé son aquarium à la pollution enivrante. D'ici quelques heures, quelques jours, un mois peut-être, viendrait une nouvelle crise de diabète, ou un gros stress qui le rendrait amok, ou ?

Il continua de marcher vers son H.L.M. Dans un quart d'heure, accoudé à la quinzième fenêtre en partant du bas, il banderait aux étoiles.

COPIES CONFORMES

par Jan de Fast

ALDEBERT Jolicœur était un poète – il n'aurait guère pu être autre chose avec un nom pareil – mais il en était vraiment un puisqu'il se refusait obstinément à tout autre forme d'activité rentable et, symptôme plus grave, s'imaginait que son art lui vaudrait un jour fortune et célébrité. Il est vrai que dès le début, et alors qu'il n'avait pas encore vingt ans, le destin avait paru lui sourire. Un éditeur à la recherche de jeunes espoirs avait accepté de publier sa première plaquette : *Les Désastreuses Astralités* – quinze cents exemplaires dont un certain nombre s'était vendu, rapportant à l'auteur un somptueux chèque de 2 400 F. C'était bien une preuve de prédestination et la source d'un futur pactole : un jour viendrait où les anthologies classiques reproduiraient pieusement ces vers immortels :

« Sybillines sibilances du hêtre crépitant dans son âtre
La rougeoyante rumeur de millions de novae explosant dans les milliards de galaxies

© 1976, *Jan de Fast et Editions Opta.*

Copies conformes

Dans chaque éternité de chaque nanoseconde des planètes à mes pieds meurent
Et je pleure
Mais c'est parce que la fumée me pique les yeux... »

Cette citation prouve incidemment qu'Aldebert était un pur créateur, car il n'avait jamais eu l'occasion de s'asseoir sous le manteau d'une antique cheminée, sa résidence actuelle était une vieille caravane rouillée, abandonnée sur la lisière d'une futaie aux limites de la grande banlieue et il se chauffait avec un réchaud à butane comme tout le monde. Du reste, les paisibles soirées au coin du feu n'étaient pas son fort, il préférait la joyeuse lumière du soleil matinal et aimait à se lever dès l'aube, pour errer dans la réserve forestière en écoutant le chant des oiseaux et en se penchant sur les délicats champignons humides de rosée qui l'aideraient à subsister jusqu'à l'hypothétique prochain chèque. Telle avait été son occupation aux premières heures de ce jour et, lorsqu'il revint avec son panier rempli d'odorantes chanterelles, il s'étonna à bon droit de voir qu'un inconnu avait profité de son absence pour pénétrer sur « son » terrain et s'installer dans le vieux fauteuil d'osier craquant. Cependant, comme il était pauvre, Aldebert avait le sens de l'hospitalité ; aussi, abandonnant sa charge dans l'herbe, s'avança-t-il avec un sourire de bienvenue qui se figea rapidement lorsque l'intrus se leva à sa vue. L'intrus ou l'intruse ? Pour le haut, il semblait n'y avoir aucun doute, les traits du visage étaient nettement masculins malgré la longue chevelure bouclée, la splendide barbe blonde qui complétait la pilosité était un témoignage certain de virilité ; mais pourquoi ce Viking aux yeux bleus était-il vêtu d'un très élégant tailleur de soie dont la jupe légère dévoilait jusqu'à mi-cuisses des jambes musclées ? Un travesti aventuré dans la verte campagne ? Il n'avait vraiment pas l'air de souffrir d'un excès de folliculine et, quand il parla, ce fut d'un baryton sonore.

– Si je n'ai pas commis d'erreur pendant mon voyage, vous devez être Aldebert Jolicœur, n'est-ce pas ?

– C'est exact... monsieur. A moins que vous ne préfériez que je vous appelle madame ?

– Ah oui, le costume ! La mode varie... Vous vous habituerez facilement, vous verrez.

– Oh, ça ne me gêne pas ! J'aimerais pourtant savoir...

– Mon nom est Rodrigue 2274 101 813 B64 Selbiz. Je reconnais que c'est un peu long, mais maintenant que nous avons fait connaissance, vous pouvez m'appeler simplement Rod et je vous appellerai Aldy. Vous n'éprouvez pas trop de difficulté à comprendre mes paroles ?

– Ma foi... Votre accent est un peu bizarre et je suppose que vous êtes étranger, mais vous vous exprimez très grammaticalement.

– C'est parce que je suis archiviste paléographe, l'étude des langues anciennes m'a toujours passionné et la vôtre en particulier n'était pas difficile pour moi, puisque la mienne n'en est qu'une simplification débarrassée de tous ses archaïsmes. Je vous assure que vous n'aurez aucune peine à bavarder avec mes concitoyens.

– Tant mieux. Toutefois, j'ai rarement l'occasion de voyager, l'état de mes finances ne s'y prête guère pour le moment. Je préfère vous le dire tout de suite, parce que si vous êtes venu en tant que représentant d'une agence de tourisme, vous risquez de perdre votre temps.

– Erreur, mon cher Aldy, double erreur même. D'abord on peut faire beaucoup de chemin presque sans bouger de place, ensuite mon but n'est nullement de vous distribuer ce que l'on appelle je crois des prospectus, il serait plus juste de me considérer comme une sorte de garçon livreur. Je vous ai amené votre tempo.

– Mon ?... Mais je n'ai rien commandé !

– D'une certaine façon, si. En tout cas il vous a bel et bien été réservé et vous pouvez en être fier, c'est le tout dernier modèle du Salon de printemps, super-grand luxe, tous les perfectionnements les plus récents, un vrai bijou, vous allez voir.

– C'est une plaisanterie ? Vous me voyez achetant une voiture grand sport à moins que ce ne soit une machine à laver la vaisselle ? Et d'abord où est-il ce... truc ?

– Je suis venu avec, naturellement, mais j'ai jugé plus sage de le renvoyer là-haut pendant que nous faisions connaissance. Je le rappelle tout de suite ou plutôt, non, faites-le vous même, ça commencera à vous familiariser.

Rod tira de son sac à main un petit boîtier de métal argenté, le tendit au poète.

– Vous voyez ? Il y a deux boutons. Appuyez sur le vert.

– Et ça fait tout sauter ? Bon, ça va, je me risque... Voilà qui est fait, mais ça ne donne absolument rien. Même pas une petite flamme qui me permettrait d'allumer une cigarette, si mon paquet n'était pas vide.

– Un peu de patience ! Je l'ai stationné à faible altitude mais il lui faut quand même le temps de redescendre. Tenez, regardez en l'air.

Effectivement, un objet diaphane et vaguement ovoïde venait d'apparaître dans le ciel et grossissait rapidement, devenant de plus en plus net au fur et à mesure qu'il se rapprochait. Dans un silence parfait, l'objet ralentit, vint s'immobiliser au centre du petit pré qui s'étendait devant la vieille caravane. Bouche bée, Aldebert contempla avec stupeur l'étrange machine qui reposait maintenant à trois mètres de lui.

– Ça alors ! On dirait presque une voiture, sauf qu'elle n'a pas de roues... Mais puisque ça vole, ça doit être plutôt un avion ou un hélicoptère, seulement je ne vois ni ailes ni rotor. Un... tempo, disiez-vous ?

– C'est l'appellation courante. Le terme exact est : véhicule spatio-temporel. Vous trouverez la notice complète dans la boîte à gants. En attendant je peux déjà vous préciser que c'est un engin à sustentation antigravitique autonome et habitacle hermétique conditionné. Il se déplace spatialement en combinant la sustentation avec un réacteur ionique et quant au déplacement temporel, il est assuré par un chronotranslateur holokinétique paravectoriel. C'est d'une enfantine simplicité.

– Mais comment donc ! On enclenche le bidule et le machin se met automatiquement en route...

– Très juste, tout est effectivement automatique, vous n'avez pratiquement rien à faire. Vous comprenez, le temps est un facteur permanent divisé en une infinité de couches parallèles dont chacune représente un instant ; vous ne pouvez avoir conscience de leur coexistence parce que le décalage s'oppose au contact et à la perception. Cet appareil permet de passer à volonté de l'une à l'autre en suivant une sécante perpendiculaire. Vous saisissez ?

– Rien du tout. Voudriez-vous insinuer que si je m'installe là-dedans, je puis aller me promener demain ou hier et revenir ensuite aujourd'hui ?

– C'est tout à fait ça.

– Fichtre ! Et où semblable merveille a-t-elle été fabriquée ?

– Dans l'espace, tout près d'ici, trois ou quatre kilomètres. Dans le temps, en 2115. Dans cent trente ans, si vous préférez.

– Oh ! je n'en suis pas à quelques décades près... Et vous êtes venu de là-bas... enfin, je veux dire de l'époque en question, tout spécialement pour me l'apporter ?

– Vous le livrer, je le répète. Ce tempo est à vous, en toute propriété. Tenez, penchez-vous par la portière et regardez la plaque gravée au milieu du tableau de bord : Aldebert Jolicœur. Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ?

– Mais ça doit coûter une fortune !

– Vous ai-je demandé quelque chose ? Il n'y aura que quelques banales et toutes petites formalités à remplir : immatriculation, carte grise... Tenez, voici la feuille d'inscription, signez ici, je conserverai le double pour la bonne forme.

Totalement hébété et incapable de résister, Aldebert signa. Après quoi, Rod lui asséna une joyeuse tape sur l'épaule.

– Tu peux dire que tu as de la chance ! s'exclama-t-il. Maintenant, on va faire un saut chez nous pour finir de tout régulariser, tu vas voir à quoi ressemble notre pays au XXIIe siècle, je suis sûr que ça te plaira. Seulement, avant de partir, tu

n'aurais pas quelque part dans ta maison un costume plus décent à te mettre ? Ce n'est pas que nous soyons très formalistes, mais tu attirerais moins l'attention.

Aldebert se gratta la tête, se souvint que sa petite amie Sonia l'avait plaqué l'autre jour pour filer sur la Riviera dans la Lincoln d'un riche industriel ; l'enlèvement en auto-stop avait été si rapide qu'elle avait oublié sa valise chez lui. Il alla quérir le bagage et comme la fille avait été grande et mince et que lui-même était d'une taille très moyenne, il réussit à tirer du fouillis une jupe et un chemisier qui lui allaient à peu près. Il se contempla dans la glace avec un regard rempli de désarroi.

– Il faut que je mette du rouge ?

– Non, on ne se maquille plus, ça fait rétro. Quand on arrivera, je t'achèterai une belle robe et des dessous de dentelle, tu seras tout à fait à ton aise pour aller voir la directrice...

Pour ce premier déplacement qui constituait en même temps la première leçon de pilotage, Rod s'installa dans le siège de droite devant le levier de direction. Aldebert s'introduisit par l'autre portière qui se referma d'elle-même sur lui, s'assit précautionneusement sur le siège de cuir fauve dont les contours se modifièrent complaisamment pour épouser la courbure de son échine. Ainsi placé en position de parfaite relaxation, il s'efforça pudiquement de tirer sur sa trop courte jupe pour rappeler au tissu ses responsabilités de décence, se résigna bientôt. Après tout, si telle était la coutume future, il n'allait pas jouer les vertus effarouchées... Il fixa son attention sur les gestes de son compagnon.

– Regarde. La touche rouge, c'est celle du contact général, j'appuie dessus. Maintenant la blanche, c'est l'antigrav, elle nous rend indépendants de la pesanteur locale. Je pousse la petite manette à côté. L'attraction est inversée, nous grimpons et nous continuerons à grimper d'autant plus vite que je la placerai plus en avant. Tu vois le paysage ?

De paysage, il n'y en avait plus, ou tout au moins il fallait se pencher pour le voir fuir vertigineusement au-dessous de l'engin. Le poète réprima une vague nausée, s'empressa de reporter les yeux sur le tableau dont la rassurante stabilité pouvait seule calmer cette angoissante révulsion née à l'épicentre de ses plexus gastriques. Au travers de la coupole transparente, le ciel devint noir, les étoiles apparurent, l'irradiation solaire devint intense, s'adoucit sous l'effet de polarisation automatique du transplex.

– Rod... Je me sens un peu étourdi... A quelle altitude sommes-nous ?

– A peine à mi-course, on vient juste de passer les cinquante kilomètres.

– Cinquante ! Pourquoi montes-tu aussi haut ? Pour me faire une démonstration des performances de ce... véhicule ?

– Parce que c'est la règle, mon vieux. Le déplacement temporel ne peut avoir lieu que dans le vide absolu ou tout au moins très poussé, s'il reste trop de molécules d'air autour de nous, le déphasage risquerait d'abîmer la coque par chrono-érosion, ce serait exactement comme si le revêtement encaissait leur frottement pendant une durée effective de plus d'un siècle. Tu vois ce cadran manométrique ? Quand l'aiguille sortira du secteur rouge, nous aurons atteint une pression inférieure à un millième de millimètre de mercure et on pourra y aller... Voilà. Nous y sommes. Je compose la destination sur le clavier de droite : 17 juin 2115, 10 heures, premier fuseau. Vu ? Les chiffres se répètent sur le rectangle de lecture, tu ne peux donc pas faire d'erreur. Maintenant, tu presses sur cette barre et... c'est fini.

– Tu veux dire que le saut dans le temps est déjà accompli ? Je n'ai rien senti.

– Tu t'attendais à un choc ?

– Non, mais je ne pensais pas que ce serait aussi rapide.

– Sois logique, voyons ! Un trajet dans le temps s'effectue forcément hors du temps lui-même, sinon ce ne serait qu'une vulgaire contraction lorentzienne. On quitte une couche d'univers pour se retrouver immédiatement dans une autre. Il ne

reste plus qu'à inverser la manette d'antigrav pour redescendre. Comme ce ne sera pas exactement au même endroit, on corrigera la trajectoire à l'aide du volant pour aller se poser sagement sur le terrain du chronoport.

– C'est vrai que tu avais dit qu'il y avait quelques kilomètres, on peut donc aussi se déplacer normalement comme avec un simple avion ?

– *Spatio*-temporel. Tu ne comprends pas ta propre langue ? Tu peux aller non seulement quand tu veux mais aussi bien où tu veux, évidèmment. Tiens, nous sommes en train de réintégrer la troposphère, tu peux regarder en bas. Le grand terrain, là-bas, c'est celui de l'astrodrome, le nôtre est ce petit cercle de plasto-béton jaune juste en dessous.

Aldebert contempla d'un œil incrédule le paysage qui se rapprochait. La métropole qu'il avait voulu fuir en se réfugiant dans la campagne à quarante kilomètres de ses portes s'était fantastiquement agrandie, la toile d'araignée de ses avenues s'étendait jusqu'à l'horizon. Mais elle ne se ressemblait plus. Nulle part, et aussi loin que la vue pouvait porter, on n'apercevait plus de véritables concentrations urbaines, d'entassements d'édifices écrasés les uns contre les autres, de tours gigantesques, de structures en forme de termitières ; les immeubles étaient clairsemés, entourés de verdure, les parcs prédominaient, le rêve d'Alphonse Allais était réalisé : la ville était bâtie à la campagne. Une secousse à peine perceptible signala la prise de contact avec le sol, l'engin glissa lentement vers le demi-cercle des garages, s'introduisit dans un box. Rod coupa le contact.

– Bienvenue dans notre siècle de lumière, Aldy. Nous allons prendre un taxi et gagner le plus proche centre commercial afin de te rendre présentable, puis nous déjeunerons et dès le début de l'après-midi, nous irons rendre visite à la directrice du Service de Distribution des usines Rengeotroën. Tu as l'air tout désorienté... A quoi penses-tu ?

– J'ai oublié mes champignons dans l'herbe. Ils vont pourrir...

– Ils n'auront pas le temps si tu reviens au moment de ton départ. Ne nous attardons pas.

Le taxi n'avait pas plus de roues que le tempo puisque c'était un glisseur, mais au moins il demeurait sagement à proximité de la chaussée. Aussitôt qu'il eut stoppé devant une immense rotonde de cristal opalescent, Rod entraîna le poète sur le tapis roulant qui desservait les diverses sections de l'emposium. Au rayon des articles de mode masculine, il abreuva patiemment Aldebert de ses conseils et fut un guide précieux au cours d'un choix difficile ; Jolicœur se sentait complètement perdu et rougissait comme un écolier timide lorsque d'accorts vendeurs vêtus de tailleurs bleu ciel lui présentaient de mignons slips brodés ou d'impalpables collants aux teintes de pastel. Finalement il ressortit moulé dans une robe d'après-midi de soie grège d'une trompeuse simplicité : vingt grammes d'un tissu aérien qui lui avait paru d'une longueur convenable mais qui, sur lui, semblait curieusement se rétrécir aux dimensions d'une tunique de fillette.

– De quoi te plains-tu ? grommela Rodrigue. C'est bien de ton temps qu'a été fondé le MLF, non ? Hé bien, il a gagné la partie. Ce sont désormais les femmes qui portent des pantalons et qui travaillent. La phallocratie est morte, nous sommes devenus des hommes-objets. Le devoir de l'éternel masculin est de se parer pour plaire et séduire, provoquer la tentation et savoir succomber au bon moment. Je ne vois pas ce que cela peut avoir de désagréable et je me demande du reste pourquoi ces sacrées bonnes femmes ont cru se libérer en nous abandonnant ce qui faisait en réalité leur supériorité sur nous. Elles croient qu'elles commandent mais en fait elles finissent toujours par obéir à tout ce que nous leur demandons tendrement sur l'oreiller, et ce sont elles qui se décarcassent pour satisfaire nos exigences. Sais-tu que maintenant notre moyenne de longévité est de vingt ans supérieure à la leur ? Tu es bien bâti, tu ne tarderas pas à avoir un succès fou, surtout si tu te laisses pousser une vraie barbe au lieu de ce maigre collier. C'est un symbole sexuel au même titre qu'autrefois leurs seins.

La transformation se termina au rayon de la joaillerie où Aldebert se contenta fermement d'un pendentif d'émeraude, d'un bracelet d'or et d'une bague de diamant. Il se rendirent ensuite dans un bar où dès le second verre, le poète oublia sans trop de peine qu'il était juché sur un haut tabouret et que les regards des dames présentes se fixaient avec insistance sur ses cuisses gainées de mailles arachnéennes. Au restaurant, les plats apportés par des serveuses en pantalon noir et veston croisé, ne lui déplurent pas bien qu'il s'avouât incapable de déterminer la nature des aliments qu'il absorbait. Il est vrai que de longues semaines passées à manger des champignons cuits à l'eau lui avaient conféré un solide appétit.

– Fais attention, mon vieux, surveille ta ligne... Nous ne prendrons pas de dessert, il contient trop de calories. Juste un café et on y va.

Dans un état de semi-euphorie, Aldebert se laissa entraîner vers le quartier périphérique où s'élevaient les longs bâtiments plats des usines fabriquant à la chaîne glisseurs et tempos. En homme habitué à la topographie des lieux, Rod longea des couloirs, s'arrêta devant une porte capitonnée.

– Tu vas faire la connaissance de Marta, souffla-t-il. C'est une maîtresse femme mais physiquement, elle ne manque pas de charme. Sois aimable avec elle, je suis sûr que tu lui plairas.

La directrice devait tout au plus avoir une quarantaine d'années, la sévérité de son complet droit en serge bleu marine dissimulait mal des courbes potelées assez appétissantes et elle dédia à ses visiteurs un sourire cordial.

– Bonjour Rod ! Voici donc notre ami Aldy Jolicœur ? C'est un vrai plaisir d'avoir affaire à un aussi beau garçon, j'avais un peu peur de voir apparaître un noble vieillard de l'antiquité.

– Voyons, Marta, vous connaissez les dates, Aldy a tout juste vingt ans. C'est le printemps de la vie. Je savais qu'il vous intéresserait mais puis-je vous suggérer de régler d'abord la question en cours ?

– C'est très juste, répondit la directrice en attirant à elle un

mince dossier qu'elle ouvrit. Elle en tira une feuille couverte de menus caractères imprimés, la posa devant le poète.

« Voici l'acte définitif de possession du véhicule spatio-temporel sur lequel vous avez pris une option en date du 17 juin 1985. Signez ici je vous prie. C'est parfait. Gardez pour vous le double, bien entendu. Et maintenant, voyons le compte. Le coût d'un tempo du modèle super-grand luxe est de 230 000 crédits mais je vous précise tout de suite que, étant donné qu'il s'agit du premier que nous ayons l'occasion de vendre dans le passé, je suis autorisée à le céder au prix d'usine, soit 197 000 crédits seulement. Vous pouvez vous acquitter à votre choix soit comptant soit par traites échelonnées, suivant vos propres disponibilités. Premier versement dans un mois.

– Je vous demande pardon ?... Vous dites que je dois *payer ?*

– Naturellement ! Un achat est un achat.

– Mais je n'ai jamais rien demandé ! C'est Rod qui est venu m'apporter cet outil, j'ai cru que c'était un cadeau.

– Vous avez signé l'option et maintenant l'acte de vente, les formalités sont irréversibles. Mais ne craignez rien, je ne suis pas une ogresse et je vous laisserai tout le temps nécessaire. D'ailleurs nous pouvons étudier cela tout de suite. Rod, si vous avez quelque chose à faire cet après-midi, je ne vous retiens pas.

Le Viking blond se leva, salua courtoisement.

– Je vais boire un verre ou deux au bar où nous étions tout à l'heure. Aldy, je te renverrai le taxi, il t'y conduira quand tu seras libre. A bientôt.

Ce fut un Aldebert au visage quelque peu défait qui, une heure et demie plus tard, rejoignit Rodrigue à la petite table d'angle où ce dernier l'attendait. Sans prêter attention au verre que le serveur posait devant lui, il s'exclama avec véhémence.

– Dans quel guêpier m'as-tu fourré ! Imagine que dès que tu es sorti, elle a poussé le verrou, elle m'a entraîné sur le divan de cuir et elle m'a violé à deux reprises ! J'ai bien essayé de me

défendre, mais avec une robe aussi courte, je n'avais aucune chance !

– Tu as tellement souffert ?

– A vrai dire non, surtout la deuxième fois, j'aurais presque fini par y prendre goût, mais ce n'était pas une raison pour me manquer ainsi de respect !

– Tu en as quand même profité pour obtenir de meilleures conditions, j'espère ?

– C'est elle qui s'est attendrie. Elle a fixé son dernier chiffre à 170 000 et elle m'a fait cadeau de cette bague de rubis qui d'ailleurs ne va pas du tout avec mon pendentif – j'ai l'air d'un feu de croisement. Dis-moi, ça fait combien 170 000 ?

– 173 000, pour être précis, tu me dois les emplettes que j'ai réglées pour toi ce matin. C'est difficile de calculer une équivalence avec la monnaie de ton temps, mais je dirais quelque chose comme 800 000 francs.

– Quatre-vingts millions ! Où veux-tu que je les prenne ?

– Pas dans ton monde en tout cas, les billets de banque de ton temps n'intéresseraient que quelques rares collectionneurs et tu n'en tirerais pas cher. Tu as obtenu de longs délais ?

– Mille crédits par mois à commencer par fin juillet. 170 mois, ça fait... Plus de quinze ans ! Tu te rends compte ?

– Tu pourras essayer de les gagner en restant ici tout bêtement. Voyons... Tu es poète et il y a longtemps que la poésie a cessé de nourrir son homme si jamais elle l'a fait. Tu n'as aucune autre spécialité ?

– Absolument aucune.

– Alors je ne vois guère que nurse ou bien ouvrier agricole, mais ça te rapporterait tout au plus cinq ou six cents crédits par mois. Ou alors prostitué et là, si tu sais te défendre, tu peux facilement te faire dix fois plus. Je t'avancerai encore un peu de fric pour te constituer une affriolante garde-robe et t'acheter des hormones tonifiantes pour ne pas décevoir la clientèle.

– Faire la putain ? Jamais !

– Alors il n'y qu'une solution. Tiens, poursuivit Rod en tirant de son sac une liasse de papiers pliés en quatre, lis donc ce

document que j'ai photocopié à ton intention avant notre rencontre.

Aldebert défroissa les feuilles qui se révélèrent couvertes de textes, de dessins et de schémas, déchiffra l'en-tête.

– « Brevet international n° 1213 025 délivré par la commission compétente de... à monsieur Aldebert Jolicœur ! » A moi ?

– Regarde la date : 17 juillet 1985. Dans un mois de ton temps comme par hasard... Regarde aussi le titre : « Etudes et solutions expérimentales concernant un dispositif antigravitique ». Tu savais déjà que l'antigrav est un élément essentiel de nos tempos, ainsi d'ailleurs que de la plupart de nos véhicules, appareils de levage et autres équipements, mais tu ignorais que c'était toi qui l'avais inventé, pas vrai ? Les archives sont formelles, cette photocopie est une preuve irréfutable. Ce brevet, fruit de ton génie et de tes recherches assidues, c'est toi qui l'as déposé en 1985 et qui en es légalement le seul auteur et bénéficiaire.

Jolicœur considéra son compagnon avec inquiétude.

– Combien de verres as-tu bu en m'attendant ?

– Je ne suis pas le moins du monde ivre, mon vieux. En ma qualité d'archiviste, j'ai fait toutes les recherches nécessaires et je te prie de croire que je les ai bien faites. En 1985, il n'existait qu'un seul Aldebert Jolicœur sur la planète, même les Canadiens portant ce patronyme s'appelaient Archibald ou Félix, aucun n'avait un prénom de troubadour du temps des Croisades. C'est bien pour cela que je suis venu te chercher toi et pas un autre.

– Tu dérailles complètement ! Ce truc-là est bourré d'équations où l'alphabet grec défile tout entier ! C'est de la super haute mathématique que même un professeur en Sorbonne ne pourrait décrypter sans avoir à côté de lui un tube de comprimés contre la migraine. Personnellement, si je dois faire une addition de plus de trois chiffres, je peux la recommencer dix fois si ça m'amuse, chaque fois j'aurai un résultat différent. Mon professeur de 6e avait courageusement tenté de m'initier aux premiers éléments de l'algèbre, ça lui a valu un infarctus du

myocarde dont il s'est tiré de justesse. Et j'aurais pondu ce fatras que je suis incapable de comprendre ?

– Sois raisonnable, Aldy, tu n'as pas besoin de le comprendre puisque tu l'as déjà écrit et que ça marche. Les théories que tu as mises au point sont depuis longtemps passées dans la pratique, personne ne te demandera de les commenter.

– Il ne manquerait plus que ça ! Où veux-tu en venir, à la fin ?

– Simplement à ceci. Ce brevet que tu as déposé et qui t'appartient, a été utilisé et très largement. Or, il se trouve que tu as complètement négligé d'encaisser les royalties qui te revenaient légalement à partir du moment où l'invention est entrée dans le domaine de l'exploitation. Ça fait une jolie somme, figure-toi.

– Parce qu'il y a aussi des droits d'auteur là-dessus, comme sur mes poèmes ?

– Evidemment ! Cinq pour cent en règle générale. Pour te donner une idée du chiffre global, la somme accumulée jusqu'à la date d'expiration du brevet et le passage dans le domaine public doit être de l'ordre de quatre cents millions de crédits. Bien entendu, elle a théoriquement produit des intérêts, mais comme les agios bancaires sont toujours calculés en conséquence, tu n'en trouveras peut-être plus que 395 à ton compte. Juste de quoi acheter les usines Rengeotroën ainsi qu'un ou deux autres trusts du même genre, si tu as envie de devenir un gros industriel.

– Je suis probablement en train de sombrer dans une douce démence, mais la sensation n'est pas tellement désagréable. Je suis donc riche ?

– *Très* riche. Moi aussi par la même occasion, parce que je sais que tu n'oublieras pas ma petite commission d'usage de dix pour cent.

– Dix ? Tu auras vingt. C'est la moindre des choses. Où est cette banque ?

– Doucement. Là aussi il y a quelques petites formalités à accomplir. il va de soi que le compte est bloqué puisque personne ne s'est encore présenté pour le réclamer. Tu n'y auras

accès que si tu présentes la preuve que tu es bien l'ayant-droit.

– Comment ? Mais tu as dit toi-même que...

– Que je savais que c'était toi, mais ce n'est qu'une garantie morale qui ne leur suffira pas. Il ne faut qu'une seule pièce pour lever la difficulté : le récépissé que l'on t'a remis lorsque tu as déposé le brevet. Tu le leur montres, ils l'enregistrent et tout est en règle.

– C'est complètement idiot. Non seulement je ne suis pas l'auteur de cette élucubration, mais je ne l'ai jamais déposée nulle part et je ne possède donc aucun reçu !

– Tu ne l'as pas *encore* déposé, puisqu'il est daté du 17 juillet 1985, c'est-à-dire dans trente jours de ton époque. Est-ce que tu as vraiment besoin que je te fasse un dessin ? A ta place, j'aurais déjà sauté dans un taxi pour retourner au chronoport sans oublier d'emporter avec toi ce précieux document que tu vas recopier là-bas de ta plus belle écriture. Bon voyage, mon vieux, et dès que tu seras de retour, visiophone-moi à ce numéro...

En pénétrant dans le box où était garé le tempo, Aldebert considéra l'engin avec un peu d'appréhension. Les manœuvres avaient paru simples mais maintenant qu'il devait piloter tout seul... Il se souvint que Rod lui avait parlé d'une notice, la trouva, se mit à la feuilleter. Même pour un béotien comme lui, les explications étaient claires, il n'y avait vraiment aucune complication. Manœuvrer au sol comme avec une vulgaire automobile, monter tout droit jusqu'à ce que l'aiguille sorte du secteur rouge, inscrire la date sur le clavier, redescendre... C'était ça ou bien la perspective de faire le trottoir pendant des années. Il laissa la portière se refermer, manœuvra avec d'infinies précautions, poussa le levier. Comme l'avait prophétisé Rod, le panier de champignons était toujours posé dans l'herbe, le repas du soir était assuré. Après avoir consulté le paragraphe de la page quatorze, il sortit en tenant dans sa main le boîtier de télécommande, renvoya l'appareil l'attendre patiemment quelque part aux confins de la stratosphère.

Deux jours plus tard, après d'innombrables difficultés, il avait achevé de recopier le document, il avait dû raturer, déchirer, recommencer à maintes reprises, toute sa réserve de feuilles blanches y avait passé – non seulement le texte contenait une profusion de mots longs et compliqués, mais en collationnant, il s'apercevait à chaque fois que, dans les équations il avait oublié un *x* ici, un *z* là, un *sigma* ailleurs ou bien qu'il manquait une connexion dans le fouillis des schémas. Donner la photocopie elle-même n'aurait sûrement pas été conforme au règlement, d'ailleurs il ne possédait que celle-là et de surcroît la dernière page affichait toute une série de tampons datés de diverses époques du XXIe et du XXIIe siècles, ç'aurait vraiment eu l'air d'une blague. Le grand œuvre définitivement mis au point, il tira de son trésor de guerre l'argent nécessaire pour l'autobus et le métro et, après avoir, bien entendu, soigneusement rangé sa belle robe pour revêtir ses vieux jeans râpés, alla sonner à la porte du Bureau des Brevets. On le reçut avec l'habituel mélange de hautaine dignité et de commisération apitoyée et on le dirigea vers le sous-adjoint du quatrième secrétaire.

– Le brevet national de trois ans, je suppose ?

– Pas du tout, répliqua avec assurance Jolicœur qui s'était documenté à la brasserie du coin auprès d'un copain en troisième année de droit. International sans restriction et avec la limitation de durée maximum.

– Rien que ça ! Vous savez combien ça va vous coûter ?

– Pas encore, mais vous allez me le dire.

– Oh ! c'est très facile, le tarif est là. Ça fera... voyons... 12 300 dollars plus les frais. Comptez que ça n'atteindra pas les soixante-dix mille francs.

– Soixante... Merci du renseignement, je vais m'en occuper tout de suite et je reviendrai dès que j'aurai réuni la somme.

– Quand vous voudrez, monsieur, nous sommes à votre disposition.

Tout le long du trajet de retour, Aldebert rumina de sombres

pensées. Soixante-dix mille francs, alors que tout ce qui lui restait de son dernier chèque se montait tout juste à quinze cents – la somme sur laquelle il comptait pour vivre pendant quatre mois et achever le manuscrit de sa prochaine œuvre immortelle. Comment se procurer pareille somme ? Taper un ami ? Aucun d'eux n'en possédait même le centième et ne l'aurait sûrement pas lâché. Il y avait bien le vieux Durand-Dupont, ferrailleur de son état et passablement usurier sur les bords qui avait une fois laissé entendre qu'il donnerait une jolie dot à sa fille, mais la pauvre Marie-Chantal était si laide... Mieux vaudrait devenir pensionnaire d'une maison de fleurs du XXIIe siècle. Au moins il y aurait du changement et si toutes les clientes ressemblaient à Marta, il se résignerait philosophiquement à son destin. Après tout, François Villon avait mené une existence bien pire...

Ce ne fut que le soir venu, en vidant ses poches avant de se coucher, qu'Aldebert retrouva le boîtier de télécommande et que l'idée jaillit dans son cerveau torturé. Il rappela le tempo qui vint obligeamment poser ses chromes étincelants à côté de la vieille caravane, se plongea à nouveau dans l'étude de la notice. C'était bien ce qu'il avait espéré : le modèle superluxe qu'il détenait était équipé de la radio et de la télévision, l'appareil était d'ailleurs bien visible au centre du tableau et tous les boutons étaient alignés juste en dessous. Il se mit à les manipuler fiévreusement, connut d'abord un instant de déception en constatant que l'écran demeurait uniformément gris, reprit un peu d'espoir en supputant que ce mode de communication avait dû faire de sérieux progrès en cent trente ans et était bien trop sophistiqué pour daigner capter les primitives émissions du XXe siècle. Il se rabattit sur la radio, trifouilla éperdument les manettes, fut enfin récompensé. La voix mélodieuse d'un poste périphérique retentit dans l'habitacle, lui confiant que s'il désirait demeurer beau et intelligent, il devait absolument manger du roquefort aux pruneaux. La partie était virtuellement gagnée.

Abandonnant toute idée de sommeil, tant son impatience était grande, il reprit place aux commandes, grimpa à l'altitude obligatoire, programma sur le clavier du chronotranslateur

holokinétique paravectoriel la date du prochain dimanche, soit donc le 23 juin 1985. L'heure choisie était celle du Journal du soir qu'il écouta d'une oreille distraite jusqu'au moment des résultats sportifs. Après quoi il revint en arrière et en bas, alla enfin se coucher. Les trois derniers jours de la semaine lui parurent interminables, il passa l'ultime nuit à se retourner sur sa couche sans réussir à fermer l'œil, fonça dès la première heure au plus proche PMU où il poinçonna à vingt reprises le tiercé 17-4-2. Le lundi matin, il encaissait avec allégresse la somme de 24 332,80 F centimes, il pouvait désormais se mettre résolument à l'action.

Tout y passa : les couplés, les reports, les tiercés, on ne voyait plus que lui sur les champs de courses, il s'aventura aussi dans le domaine des matches de rugby ou de foot-ball, remplissant de petites croix les cases du sport-toto helvétique ou du toto-calcio italien, se rendit dans le courant d'octobre dans le casino d'Enghien pour s'y procurer la liste des numéros sortis à la roulette, ce qui lui permit de revenir antérieurement faire sauter la banque de la table quatre. Il alla même jusqu'à réussir quelques coups fructueux à la Bourse et il était en passe de devenir un joueur invétéré lorsque le traditionnel feu d'artifice du 14 juillet lui rappela que le temps s'écoulait impitoyablement. Il fit ses comptes, soupira en s'apercevant qu'il avait gagné six fois plus qu'il ne lui en fallait. Au jour fatidique du 17, il alignait royalement ses liasses de dollars devant le comptable du Bureau des Brevets, empochait soigneusement le précieux récipissé, ordonnait au chauffeur de sa Cadillac de location de le reconduire dans sa lointaine thébaïde. Derrière lui, l'un des employés de l'officine, se pencha vers son chef de service.

– Quelle est donc cette invention pour laquelle ce type n'a pas hésité à débourser une petite fortune ?

– Bah, de la rigolade ! De l'argent foutu en l'air ! Nous, pourvu qu'on encaisse, le reste, hein...

– Mais encore ?

– Toujours la même chimère. Hier, c'était le mouvement

perpétuel, aujourd'hui, l'antigravité. Quand on pense qu'il y a tant de pauvres gens qui crèvent de faim dans le monde...

Le retour en avant de Jolicœur s'effectua avec une remarquable précision, le pilotage du tempo n'avait plus de secret pour lui. En compagnie de Rod il se présenta à la banque où la PDG en personne vint à sa rencontre pour lui offrir un carnet de chèques à couverture d'or souple frappé à ses initiales. De là, il se rendit dans le bureau de Marta pour règler sa dette rubis sur l'ongle, mais refusa dignement de s'y attarder, sa fortune le rendait désormais indépendant et libre de choisir ses relations intimes. Il était devenu ce que l'on pouvait appeler un beau parti. Pendant la période qui suivit, maintes belles et hautes dames lui firent une cour assidue, le suppliant de lui accorder sa main et le reste. Pour ce qui était de céder à leur lubricité et s'abandonner à leurs voluptueuses étreintes, il était de mœurs faciles. Mais il fut toujours intransigeant sur la question mariage, il tenait à sa liberté. Toutes les séductrices dont la beauté et le sex-appeal éveillaient son désir trouvaient aisément le chemin de sa chambre à coucher. Toutefois aucune ne réussit à lui imposer le crochet par le bureau d'Etat-Civil, les innombrables coureuses de dot en étaient pour leurs frais. Elles le possédaient, en faisaient leur amant pour quelques heures ou quelques jours, mais elles devaient bientôt céder la place à une rivale victorieuse et pourtant tout aussi éphémère. Il était devenu une sorte d'Homme aux Camélias, moins la phtisie. Tout au contraire, sa vigueur allait croissant et ce puissant tempérament qui allait être le sien jusqu'à un âge avancé s'affirmait de plus en plus. Rod, désormais riche grâce à ses vingt pour cent de commission qu'Aldebert lui avait scrupuleusement versés sans trop regretter le geste irréfléchi qui lui avait fait doubler le chiffre demandé, s'était institué son fidèle mentor et à l'occasion son rabatteur. Cependant il ne cachait pas sa désapprobation à l'encontre de ce qu'il appelait une vie de débauche.

– Tu avais poussé des hauts cris lorsque je t'avais évoqué la

perspective de devenir un prostitué et pourtant tu agis absolument comme si tu en étais un.

– Quelle idée ! Un prostitué est un garçon qui se fait payer pour passer à la casserole, moi je me donne sincèrement et toujours gratuitement, très souvent même je fais des cadeaux à mes maîtresses. Appelle-moi Marguerite de Bourgogne si tu veux et rends-moi cette justice que je ne fais jamais ficeler mes amantes dans un sac pour les jeter ensuite dans la Seine.

– Mais pourquoi ne te ranges-tu pas ? Avoir un foyer, des enfants, ça ne te tente vraiment pas ?

– Pas dans ce monde ni dans ces conditions. D'abord, tu sais parfaitement qu'aucune de ces filles ne m'aime réellement. Elles éprouvent sans doute un certain désir physique, que je suis prêt à satisfaire parce que j'y trouve mon propre plaisir, mais elles n'en veulent qu'à mon argent. Si j'étais pauvre, il leur arriverait peut-être de monter dans ma chambre de bonne pour me faire subir les derniers outrages, mais elles me ficheraient à la porte le lendemain. Je profite de ma situation pour agir de même et venger mon sexe.

– Tu te lasseras de cette vie.

– Certes, et ça commence déjà. Ce genre d'existence me laisse perpétuellement insatisfait. Auparavant, je n'avais qu'un seul but : la poésie. C'est là seulement, dans cette création toujours renouvelée que je m'épanouissais réellement. Tu ne peux pas savoir à quel point cela me manque.

– Mais qui t'empêche de te remettre à écrire ?

– Pour qui ?

– Oh, avec ton fric, tu ne serais pas en peine de trouver un éditeur. Rien ne s'oppose même à ce que tu fondes ta propre maison. Tu sortiras de magnifiques ouvrages sur papier grand luxe, plein cuir, gravures et estampes originales, exemplaires numérotés signés de l'auteur...

– Et qui les lirait ? Depuis que je suis ici, je n'ai cessé de regarder autour de moi, personne, absolument personne ne lit des poèmes ni même des romans, tout juste des bandes dessinées

dont la pauvreté me soulève le cœur. Mon génie se refuse à descendre si bas et pourtant il a besoin de prendre son essor, sinon je finirai par devenir fou.

– Hé bien, s'il le faut absolument, offre-toi des vacances, retourne dans ton époque, écris le chef-d'œuvre dont tu rêves et reviens ici soulagé. Je te servirai de fondé de pouvoir et je gérerai ta fortune en attendant.

– Tu me fais plaisir, Rod, c'est justement ce que j'envisageais depuis quelques semaines mais j'hésitais encore. C'est entendu, je partirai demain...

En atteignant le refuge champêtre où rien n'avait changé pendant son absence, Aldebert éprouva tout d'abord un sentiment de joie profonde. Après tous ces mois de vie dissolue et d'amollissantes luxures, un retour aux sources était indispensable, et quand il se débarrassa de ses soyeuses lingeries pour revêtir un pantalon et un chandail, il eut l'impression d'être un chevalier endossant son armure. Il était à nouveau un homme. Il pouvait reprendre sa vie au point où il l'avait laissée avec l'avantage supplémentaire de se trouver désormais à l'abri du besoin. Non seulement il lui restait une somme très rondelette sur ce qu'il avait gagné aux courses et aux loteries, mais il pourrait toujours recommencer ce jeu si la nécessité s'en faisait sentir. Le problème d'être édité avait cessé d'être lancinant, ou bien le généreux mécène des *Désastreuses Astralités* se laisserait encore fléchir, ou bien Jolicœur se ferait publier à compte d'auteur et par surcroît il pourrait inviter les critiques à de somptueux dîners gastronomiques pour assurer sa publicité. Il ne restait plus qu'à affûter son stylo-bille et à se mettre à l'ouvrage. Dès que le premier chant d'oiseau eut annoncé le premier rayon du soleil, il plaça devant lui une belle feuille blanche, passa d'un geste inspiré sa main sur son front génial, écouta les voix intérieures.

Huit jours après, la feuille était toujours blanche, mais ce n'était plus la même. Une centaine d'autres froissées et roulées

en boule par ses doigts nerveux débordaient de la corbeille et jonchaient le plancher tout autour de lui. Il n'y avait plus aucun doute : la muse avait déserté la clairière, l'inspiration s'était enfuie.

Ce fut une sombre et tragique période, un océan de désespoir. Véritable tempête dans son crâne, les idées et les images l'assaillaient confusément de toutes parts, tourbillonnaient, se mêlaient, se déchiraient, mais aucune ne se matérialisait ; les mots, les traîtres mots refusaient de se former, de s'assembler. Il tenta les abstractions, elles furent dérisoires. Il voulut faire du classique parnassien, ce fut puéril. Il se bourra de vitamines, de flocons d'avoine et n'obtint qu'une crise de gastrite aiguë. Il se rabattit sur la dive bouteille, n'y trouva que les mornes affres de la gueule de bois. Il en arriva presque à songer au suicide, à envier le sort d'un Gérard de Nerval et la seule chose qui l'arrêta fut qu'il n'y avait aucun réverbère à proximité ni même ailleurs ; l'éclairage axial ne se prêtait plus à ce genre de sortie spectaculaire. Pourtant, la solution était bien là, non pas dans la corde de chanvre, mais dans l'évocation du temps où les bonnes vieilles lanternes à huile se balançaient au coin des ruelles. Leur lumière était falote mais l'idée qui en jaillit soudainement fut éblouissante. Aldebert Jolicœur se leva, sortit dans l'herbe humide, leva un regard impérieux sur le ciel constellé d'étoiles.

– Quoi qu'il en soit, déclara-t-il, je serai célèbre.

Pendant toute la seconde quinzaine du mois, il déploya une torrentielle activité. Il hanta les bibliothèques, dévorant des ouvrages biographiques, courut les librairies à la recherche d'éditions princeps. Il fit également sa réapparition dans l'enceinte de la Bourse, achetant des pièces d'or pour se constituer un viatique mais sélectionnant uniquement les napoléons du Premier Empire ou les louis d'avant la Révolution. Il visita encore les costumiers et les fournisseurs d'accessoires de théâtre, se procurant jaquettes, redingotes, pantalons à sous-pied, chapeaux hauts de forme et autres oripeaux en bon état. Quand tout fut prêt, il se mit au volant de son tempo, monta dans l'azur et, lorsqu'il redescendit pour atterrir nuitamment

dans un terrain vague derrière le couvent des Feuillantines, l'Empereur des Français venait tout juste de mourir à Sainte-Hélène. Il renvoya l'engin stationner dans l'espace, empoigna sa lourde valise, gagna un petit hôtel près des guichets du Louvre.

Vingt-quatre heures plus tard, par une soirée sombre et pluvieuse à souhait, l'opération essentielle à la réussite de son plan se déroula sans la moindre anicroche. Un jeune homme qui, sortant du Café Procope, avait traversé la Seine pour rentrer chez lui, s'engagea dans cette même ruelle déserte du quartier des Feuillantines où Aldebert s'était posté pour l'attendre. Avec une froide décision, ce dernier bondit du coin où il s'était tapi, plaqua sur le visage de sa victime un tampon anesthésique, tira le corps inerte derrière les buissons. Avec une dextérité dont il ne se serait jamais cru capable, il fouilla les vêtements du jeune homme, empocha ses clés et son portefeuille. Le tempo rappelé par télécommande était revenu se poser tout à côté, il hissa le corps sur le siège, posa sur ses genoux une lettre préparée à l'avance et destinée à Rod où il le priait de prendre livraison du colis et de puiser largement dans le compte bancaire pour lui assurer une existence royale dans le XXIIe siècle. Il régla la programmation, enclencha le dispositif automatique, regarda l'appareil se fondre silencieusement dans l'espace et dans le temps.

L'esprit serein, il alla jusqu'au bout de la venelle, tourna à gauche puis à droite, pénétra sous un porche, monta un escalier, ouvrit *sa* porte avec *ses* clés, battit le briquet, alluma le chandelier. Avec un soupir de satisfaction, il s'assit devant le petit bureau, contempla rêveusement les quelques lithographies qui ornaient les murs. Tout était bien. Sa vie était maintenant tracée, droite et idéalement parfaite. Bientôt il rencontrerait Adèle, l'épouserait, puis la tromperait avec Juliette. Avec beaucoup d'autres aussi, mais celle-là demeurait jusqu'au bout sa préférée. Il serait riche, honoré, membre de la Chambre des Pairs et de l'Académie Française. Illustre parmi tous les illustres. Quand il mourrait on lui ferait des funérailles nationales dignes d'un roi. Il ouvrit la valise, en sortit un petit

volume broché, chercha la page marquée d'un signet. Une feuille blanche était toute prête sur le sous-main, il vérifia le biseau de la plume d'oie, le trempa dans l'encrier, se mit à recopier posément.

« Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure... »

Il s'interrompit, fronçant les sourcils : une idée abracadabrante et parfaitement stupide venait de lui traverser l'esprit. Qui donc en réalité était l'auteur de ces vers qu'il était en train d'écrire pour la première fois tout en les recopiant et qu'il porterait demain à l'éditeur, qui lui aussi les imprimerait pour la première fois. Il secoua la tête pour chasser l'importune pensée, sourit avec une tranquille assurance. A quoi bon se tourmenter pour un sujet aussi futile, les poèmes de Victor Hugo sont tout aussi indiscutablement de Victor Hugo que l'invention de l'antigravité par Aldebert Jolicœur sera l'œuvre d'Aldebert Jolicœur...

LE TRIPTYQUE DE KHOR

par Christian Léourier

ENCHASSE dans le vallon, le monastère brille d'un éclat cuivré de pierre patinée. Quelques volutes s'échappent d'invisibles cheminées. On se chauffe au bois dans le couvent. Comme autrefois. Ainsi l'a voulu le Bienheureux Cynewulf.

Cette fumée constitue le seul indice d'une présence humaine dans ce coin perdu de la montagne. Le monastère a été conçu de façon à se confondre avec la roche qui le domine. Il ne convient pas que les hommes, par leurs constructions, défigurent l'œuvre du Créateur. Ainsi parle le Bienheureux Cynewulf. Il a lui-même dessiné les plans de ce qu'il veut son dernier refuge, selon les leçons d'architecture reçues d'une civilisation depuis longtemps éteinte. Une race dont il ne subsiste que les villes, enfouies sous la poussière d'une lointaine planète. Mais quelles villes ! Le Bienheureux soupire. Il vendrait son âme au diable pour pouvoir, une fois encore contempler l'audacieuse cité du continent

© 1976, *Christian Léourier et Editions Opta.*

septentrional, tout entièrement suspendue au-dessus d'une insondable crevasse. Pour revoir les tours ciselées, sculptées à même l'éperon rocheux qui crève l'océan équatorial aux incessantes tempêtes. Pour entendre la musique du vent dans les rues de la ville du désert de Béryl – majeure quand la brise souffle du sud, porteuse de lourds nuages, mineure aux jours secs du vent nordique.

Oui, pour éprouver les sensations toujours neuves du découvreur de planètes qu'il a été, Cynewulf donnerait son âme au diable.

Le Bienheureux n'est plus qu'un vieillard.

Et il ne croit pas au diable. Du moins, pas à celui qui grimace au fronton des églises antiques.

– Monseigneur, le soleil passera bientôt derrière la crête. Nous devons songer à rentrer.

Cynewulf regarde le soleil. Il lui paraît haut encore.

– Tu es bien pressé, dit-il au novice. Crains-tu de manquer l'heure du souper ?

Le jeune homme rougit.

– Monseigneur... bredouille-t-il, je... C'est un honneur pour moi de rester auprès de vous. Je ne voulais pas troubler votre méditation. Mais nous sommes sur l'ubac. L'ombre viendra vite. Et avec elle le froid. La saison n'est guère avancée.

– Serais-tu frileux, Jean mon ami ?

– Je ne dis pas cela pour moi, Monseigneur, pas pour moi...

– Tu as raison. Je ne suis plus qu'un vieillard fragile. Non, ne proteste pas. J'ai fait mon temps. Vois-tu, c'est la raison pour laquelle je m'attarde ici. Sais-tu pourquoi j'ai tenu à me retirer dans cette vallée, loin des hommes ?

– Pour être plus près de Dieu.

– Dieu est partout, mon enfant. Ne blasphème pas !

– Oh ! Excusez-moi, Monseigneur, fait le novice en se signant. Le Bienheureux s'amuse de son embarras. Pour rien au monde Jean ne laisserait sa place, pourtant il souhaite de tout son cœur disparaître sous terre. Quel âge a-t-il ? Quinze, dix-sept ans ? Davantage ? Ce crâne rasé interdit de lui donner un âge. Et

ces yeux si clairs qu'on les dirait de cristal fumé. Jamais Cynewulf n'a ressemblé à cet adolescent timide. Il ne parvient pas à déterminer s'il doit ou non en tirer fierté.

– J'ai beaucoup voyagé, tu le sais. Jamais je n'ai vu un spectacle plus beau qu'un printemps montagnard. Regarde, Jean. Regarde cette herbe tendre, gorgée d'eau. Et l'exubérance de ces fleurs. Regarde ce ciel limpide, ces cimes encore neigeuses. Des hommes se sont battus, autrefois, pour conserver tout cela intact.

– Le Seigneur n'a pas permis qu'on détruise son œuvre.

Cynewulf soupire. Il a vu, lui, des systèmes entiers ravagés par la guerre. Il a vu les ruines et les scories. Il sait à quoi s'en tenir.

– Rentrons ! dit-il abruptement.

Le novice l'aide à se hisser sur le mulet.

– Qui est Cynewulf ?

Réponse : un mystique ; un illuminé ; un fou ; un simulateur ; un imposteur.

Variante : il est l'ennemi, qu'importent les réponses ?

– Vous avez raison. Qu'importent les réponses. Il y en a trop. Vous qui êtes prompts à condamner, vous étiez-vous seulement posé la question ?

– Je ne comprends pas. Tu es des nôtres. Tu es le meilleur d'entre nous. Notre chef. Ton nom est un symbole, un étendard. Pourquoi cette question ?

– Vous avez trop de certitudes. Vous leur ressemblez. Vous me faites peur.

– Qu'as-tu à nous reprocher ?

– Votre fanatisme.

– Et c'est toi ? Toi Piersval qu'on surnomme Antéchrist, toi qui nous a appris à tuer, toi qui nous a enseigné l'art de miner les églises, c'est toi qui nous parles ainsi ?

– Je vous ai appris à user de la violence quand elle était nécessaire. Vous l'avez prise pour une fin en soi.

– Tu désapprouves notre projet ?

– Tuer Cynewulf en ferait un martyr. Les croyants les adorent. Mais vous aimez les actions d'éclat. Vous n'écouterez pas ma voix.

Ils se taisent, la mine fermée. Il leur déplaît d'être ainsi privé d'un plaisir. Pourquoi faut-il s'appuyer sur des êtres aussi puérils ? Piersval ne les reconnaît plus. Ils étaient dociles, autrefois. Une arme sûre, discrète, efficace. Ils lui échappent. Bientôt ils se retourneront contre lui, le trouvant trop mou. Ils rejoindront l'Ordre Noir, ou ils se feront prendre au cours d'un raid plus brillant que les autres. Plus audacieux. Inutile.

Tout a une fin.

« En vérité, je vous le dis, vos cœurs sont impurs et vos âmes souillées. Le Seigneur dans Sa miséricorde a envoyé Son Fils parmi nous. Et nous l'avons mis en croix. Que fit alors le Seigneur ? Jeta-t-il sur nous le feu du ciel ? Balaya-t-il d'un geste cette Terre corrompue ? Non ! Il attendit le repentir des hommes. Or les hommes se sont détournés de lui. Et le Seigneur à nouveau s'est penché sur leur sort. Il n'a pas condamné. Il a choisi l'un d'entre eux, et il lui a dit : toi qui bondis de planète en planète, toi qui d'étoile en étoile parcours ma création, retourne vers les hommes tes frères, et porte-leur Ma Parole. Porte-leur la preuve que leur orgueil réclame.

» Et le Bienheureux Cynewulf, l'Elu de Dieu, nous apporta cette preuve ! »

D'un geste de la main, le prêtre désigne le fond de l'église. Sur l'écran de verre dépoli qui domine l'autel apparaissent les deux volets du triptyque de Kohr, couverts de versets étrangers. Inutile d'en donner la traduction. Tous ici la connaissent. Les fidèles s'agenouillent dans la pénombre. D'un coup de pouce discret, le prêtre augmente le volume du haut-parleur. Un larsen siffle, la voix tonne :

« Agenouillez-vous, mes frères, car ceci est la Parole de Dieu. Agenouillez-vous, et tremblez ! Car la colère de Dieu nous guette. Le Seigneur Tout-Puissant a sacrifié Son Fils ; Il s'est

plié à notre aveugle exigence, à nous, Ses misérables créatures. Et nous avons tué Son Fils. Et nous avons négligé Son message.

» Oui ! Nous avons négligé Son message. Au lieu de nous prosterner, le front dans la poussière, en nous frappant la poitrine, nous n'avons jeté qu'un regard méprisant sur la preuve que nous donnait le Seigneur ! »

Un murmure de désapprobation parcourt l'assemblée, mais le prêtre poursuit, dans l'élan :

« Mes frères ! Ma voix s'enroue et mes yeux s'embuent de larmes amères. Je sais combien vous êtes fidèles. Mais la malédiction est sur votre paroisse. Certains se sont laissés égarer par le Démon. Dans cette ville, parmi vos voisins, Satan a moissonné. »

Subrepticement, il pousse le son, avant de reprendre : « Dans cette ville, l'Ordre Noir sévit ! Chez vous, mes frères. Et les impies qui prêtent l'oreille aux vénéneuses paroles de l'Antéchrist sont nombreux aussi. Je lis la surprise dans vos yeux. La surprise, l'effroi, l'incrédulité. Je me trompe, selon vous. Cela ne peut pas être. Oh ! comme j'aimerais vous donner raison. Hélas ! J'ai traversé les déserts et la mer pour vous annoncer cette triste nouvelle. Le Grand Maître de l'Ordre Noir de votre région est un homme que vous estimez, un homme à qui vous avez témoigné votre confiance. Cet homme, ce suppôt de Satan, c'est/coup de feu/

Le petit prêtre n'ira plus de ville en ville prêcher la guerre sainte. Il ne présidera plus aux jugements hâtifs des tribunaux populaires. Il ne bénira plus les corps agonisants que consument les lasers.

Il a rendu son âme à Dieu. Gros émoi chez les fidèles.

On estime que le lâche attentat dont fut victime Frère Dominique de St-Ignace est le 576e acte de violence dont se sont rendus coupables les terroristes dans la deuxième quinzaine de juin pour la seule Europe. Soit une progression de 2 % par rapport aux deux premières semaines. L'année dernière, pour ga

même période, le nombre des victimes s'élevait à 217 seulement. C'est donc à une progression constante des forces du mal que l'on assiste. Devant la carence du gouvernement laïc qui n'a pris aucune mesure efficace pour enrayer cette vague d'impiété et de terreur, on peut craindre que les fidèles ulcérés jugent de leur devoir d'aller eux-mêmes porter le feu purificateur aux domiciles des sorciers, hérétiques, et autres mécréants.

(*L'Humanité Catholique*, 25-6-37)

Le Bienheureux Cynewulf est au plus mal. Il ne mange presque plus. Bientôt le paradis comptera un élu de plus, le calendrier un saint supplémentaire. Déjà on s'interroge au Vatican : fêtera-t-on le saint le 22 mars, jour de la découverte du triptyque, ou le 1er avril, anniversaire du retour du Bienheureux sur la Terre ?

Jean, le novice, est triste. Depuis quelques mois s'était établi une complicité sereine entre les deux hommes. Une complicité vitale pour le novice aux yeux sans couleurs. Peut-être le Bienheureux a-t-il deviné le malaise de Jean, entré en religion plus par piété filiale que par foi – a-t-on le droit d'engager par un vœu l'avenir d'un enfant qui n'est pas encore né ?

Tous les jours, depuis sa dixième année, Jean a prié pour que le Seigneur conforte sa foi. Depuis un mois, il prie pour que vive encore un peu le Bienheureux. Que deviendra l'humanité quand Cynewulf ne sera plus ? Il y a eu un précédent. La crise des deux Papes : La Terre et Mars s'étaient alors trouvées au bord de la rupture. Sans l'arbitrage du Bienheureux, qui sait à quelle catastrophe on courait. Il ne se souvient pas, parce que trop jeune, de la situation de l'univers avant l'avènement de l'Eglise Universelle. Mais il sait qu'alorf la guerre était plus qu'une menace. Alors il a peur. Il n'est pas bon que les hommes se détruisent entre eux. Pourtant, ils semblent manifester une forte propension à le faire. Après la Révélation, les hommes avaient retrouvé la fraternité qui plaisait au Seigneur. Cet état de chose

durait encore quand Jean n'était qu'un petit enfant. Puis cela s'était peu à peu dégradé. Les sorciers et les hérétiques se multipliaient. Ils tuaient, et ils étaient tués. Jean n'aimait pas l'odeur de meurtre qui traînait derrière les incroyants. La restauration de l'Inquisition ne lui plaisait pas davantage.

Nous, Grand Maître de l'Ordre Noir de l'Europe, avons décidé ce qui suit :

- devant les agissements sans scrupule des pieux assassins de l'ordre chrétien
- devant le refus d'admettre la vraie foi des Fils du Prince des Ténèbres, qui a nom Porteur de la Lumière
- devant leur volonté avouée de juger, condamner et brûler les nôtres

Nous nous engageons à rendre coup pour coup, meurtre pour meurtre, deuil pour deuil. Quiconque aura porté un témoignage infâmant devant cette honteuse assemblée qui se nomme elle-même Saint-Office devra craindre la vengeance des fidèles de Satan.

(Tract affiché aux portails des églises ; authenticité reconnue.)

Le Bienheureux Cynewulf doit-il être considéré comme un prophète, ou n'est-il que le vecteur d'une information divine ? Cette importante question, que soulève la récente parution du livre du professeur Léontard, sera débattue ce soir devant l'assemblée plénière des évêques orientaux. Le débat, à l'issue duquel l'imprimatur sera confirmé ou retiré, sera télévisé et diffusé sur toutes les chaînes gouvernementales et ecclésiastiques. Ne manquez pas ce passionnant rendez-vous. Il est à noter que des questions pourront être posées aux enfants dans les écoles et les catéchismes. En attendant, nos programmes vont s'interrompre pour vous permettre, chers télespectateurs, de suivre les vêpres.

Une conduite de gaz a explosé dans le quartier noir de Chicago, faisant de nombreuses victimes et allumant un incendie qui ne serait pas encore circonscrit. Trois sorciers blancs ont été lynchés. La police enquête pour savoir si cet accident ne doit pas être imputé aux fanatiques de l'Antéchrist.

– Je ne suis pas l'Antéchrist. Je suis Piersval le logicien. J'ai usé mes yeux et ma jeunesse à manier symboles et connecteurs, mais j'aime la vie et les vivants. C'est pourquoi je m'insurge contre la théocratie qui les asservit. Pourquoi je n'aime pas la tournure que prend le mouvement que j'ai créé. Pourquoi je n'aime pas le durcissement de l'Ordre Noir, qui jusqu'à présent se contentait de jouer aux sorciers, mais va devenir un ramassis d'activistes ; tout comme nous. Car voilà ce que nous sommes devenus. Je sais, j'ai moi-même tiré la première balle. Mais si j'ai tué l'évêque de Paris, c'était pour éviter un massacre. Il soulevait la foule contre l'Ordre Noir pour masquer les insuffisances de la politique économique du gouvernement ; j'ai appris qu'il envisageait de provoquer un accident à la centrale de Lyon pour catalyser les énergies. Je suis intervenu. Après, il y a eu Westminster, Dublin, Clarkéïa, Okinawa, Satellite 5, Johanesburg, et puis tous les autres, trop nombreux, trop fréquents pour marquer les mêmoires. C'était facile. Spectaculaire. Exaltant. J'ai réalisé mon erreur le jour où un commando a assassiné le Pape. Cela a déclenché la crise des deux papes, souviens-toi. Mais non, tu es trop jeune. La chrétienté décapitée, le conclave s'est réuni. Les évêques martiens, mécontents du tour que prenait la délibération, ont fait sécession pour élire un pontife martien. J'ai cru que nous remportions notre première vraie victoire. Mais Cynewulf s'en est mêlé. Il a fait valoir que, puisqu'il était désormais établi grâce au triptyque de Kohr que chaque civilisation avait connu son messie, il était normal que chaque culture ait son pape. En fait de division, l'Eglise se trouvait renforcée à l'issue de cette crise, puisque cette décentralisation accroissait son pouvoir de

contrôle. J'ai alors compris que nous faisions fausse route. J'ai essayé de reprendre la barre, mais le navire m'a échappé. Depuis je m'efforce d'éviter le pire en concentrant l'énergie de mes hommes sur des actions ponctuelles, mesurées et à coup sûr payantes. Pourtant, cela ne leur suffit plus. Petit à petit, ils s'éloignent de moi. S'ils me demandent encore mon avis, ils échafaudent déjà des plans dont je suis exclus. Bientôt ils m'élimineront. Sans doute l'auraient-ils déjà fait si mon nom, grâce à la publicité que m'accorde le clergé, ne constituait pas un symbole.

» Tu es jeune, tu es sincère. Ardente. Mais tu es raisonnable. Ce que je te demande d'accomplir n'est pas aisé. Il faudra continuer ma tâche. Redresser le mouvement. Tuer des prêtres, même influents, ne sert à rien. Il y en a trop. C'est à la religion, et non à ses ministres, qu'il faut s'attaquer. Faire comprendre aux fidèles sa véritable nature. C'est à cela que je vais m'employer désormais. Jure-moi de continuer s'il m'arrive quelque chose.

– Je te le promets. Puis-je te poser une question ?

– Est-ce donc si grave ? Tu es moins cérémonieuse d'ordinaire.

– Pas grave. Personnel. Crois-tu en Dieu ?

– Bien sûr. Les preuves du Bienheureux sont irréfutables. Mon père appartenait à l'équipe qui authentifia et déchiffra le triptyque.

Piersval se tait un moment, les yeux dans le vague. Puis, d'une voix ferme : Il ne peut s'agir d'une coïncidence.

– Mes bien chers frères, votre incompréhensible attitude me désoriente et me peine. Depuis qu'Adam, après avoir succombé à la tentation, s'est vu chassé du jardin d'Eden par le juste courroux du Seigneur, l'homme doit gagner sa vie à la sueur de son front. Et voici que vous, mes frères, vous, qui par votre labeur étiez chers au cœur de Dieu, vous vous laissez entraîner par un groupuscule d'agitateurs égarés par le démon. Vous dont

le travail est si utile à vos frères, vous qui arrachez aux entrailles de la terre le minerai dont Notre Père l'a si généreusement pourvue, voilà que vous posez la pioche et que vous croisez les bras.

– Nous gagnons à peine de quoi nous nourrir !

– L'avarice, mon frère, est un péché.

– Nous travaillons douze heures par jour.

– Seriez-vous paresseux, mauvais chrétien ?

– Il y a eu des morts encore cette semaine !

– La volonté de Dieu doit s'accomplir.

– Aux chiottes !

– Je vois ! Vous ne voulez pas entendre la voix de la raison, la voix du Seigneur. Le mauvais berger vous a entraînés trop avant sur la route du vice. Vous avez oublié l'humilité, cette vertu première. Oh, mes frères, cela déchire mon cœur, mais je vais devoir séparer le bon grain de l'ivraie.

Coups de sifflets. Volent les pierres. Atteint à la tête, le moine prédicateur se replie précipitamment.

Déjà grondent les moteurs des automitrailleuses frappées de la croix du Saint-Office.

– Monseigneur, j'ai une grâce à vous demander.

Cynewulf relève la tête du livre dans lequel il était plongé. (A vrai dire, il ne s'agit pas d'un livre, mais d'une sorte de brochure ronéotypée sur un mauvais papier).

– Que veux-tu, Jean ?

– Je vous dérange, n'est-ce pas ?

– Non. Ceci est un opuscule semblable à tous ceux que je reçois chaque jour par dizaines. Un peu spécial, cependant. Assez pour avoir retenu mon attention. Mais tu venais pour quelque chose. De quoi s'agit-il ?

– Voulez-vous m'entendre en confession ?

Le novice a lâché la phrase d'une traite. Rapidement ; trop rapidement, comme s'il craignait de ne pas oser aller jusqu'au bout. Et il reste planté au milieu de la pièce, surpris de sa propre

audace, la bouche entr'ouverte. Il respire fort, on le dirait essoufflé. Cynewulf s'aperçoit à ce moment que jamais auparavant le novice n'a pris l'initiative de leurs entretiens. Et ces yeux, si pâles : étrangers.

Se levant, Cynewulf entoure les épaules étroites de l'adolescent.

– Non, Jean. Pour deux raisons. Je désapprouve cette pratique. Et surtout, je ne suis pas prêtre. Toutefois, si quelque chose te trouble, si tu crois que je puis t'aider, n'hésite pas à te confier à moi.

Jean n'a pas entendu la dernière phrase. Il répète, d'une voix indécise : Vous n'êtes pas prêtre ? Et il y a tant de désarroi dans sa voix que Cynewulf s'en effraye.

– Non, je n'en voyais pas l'utilité. Cela change-t-il quelque chose à nos rapports ?

– Oh ! non, Monseigneur, s'écrie le novice en rougissant (cette habitude de rougir à tout propos finit par agacer Cynewulf – peut-être à cause des yeux, qui gardent l'impassibilité des lacs de mercure).

– Eh bien, vas-tu me dire ce qui te trouble ?

– Voilà, Monseigneur, je... je ne suis pas sûr de ma foi.

– Toi, Jean ? Toi qui invoques le Seigneur à tout propos ?

– J'en parle, mais ce n'est qu'un mot pour moi. Il n'y a rien derrière, qu'un vide que je voudrais combler et qui se creuse de jour en jour. Je n'éprouve rien à le prononcer, et... oh, vous ne pouvez pas comprendre, bien sûr !

– Pourquoi ?

– Mais... Parce que vous êtes un élu !

– Et alors ? Qu'était Paul avant le chemin de Damas ?

– Vous voulez dire que vous aussi, vous avez connu le doute ?

Cynewulf approuve. Du geste. Pauvre Jean, fragile Jean, si tu savais...

– Monseigneur, pensez-vous que j'aurais, moi aussi, la chance d'une révélation ?

– Qui te dit que ce serait une chance ? riposte le vieil homme.

La voix, d'ordinaire paisible, est devenue cassante. Comme au temps où elle lançait des défis que seules les montagnes d'astres en déclin pouvaient relever. Dans le vieillard la voix est restée jeune. Jean, désorienté, perd pied. Ses mains, ses lèvres tremblent. Il est au bord des larmes. Il recule vers la porte, sans oser tourner le dos à la silhouette d'où a jailli cette voix qu'il ne connaissait pas.

– Attends ! (Cynewulf a retrouvé son expression coutumière : patiente, indulgente, lasse peut-être.) Attends ! Ne t'enfuis pas. Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi ces derniers mois. Le monde court à sa perte, et j'en suis l'artisan.

– Je ne comprends pas, Monseigneur...

– L'église s'était depuis longtemps vu retirer le droit de juger ses ouailles. Et voici qu'à nouveau elle condamne. Avec la terrible efficacité que confère l'assurance de son infaillibilité. Les hommes ne sont pas bons, Jean. Confie-leur une arme, promets-leur impunité, et tu verras avec quel plaisir ils en useront. Les hommes, Jean. Le diable n'a rien à voir là-dedans.

Le novice baisse la tête. Malgré ses scrupules, il appartient à cette église que le Bienheureux désavoue.

– Les partisans de Piersval ont commencé... murmure-t-il d'une voix piteuse (mais ses yeux brillent avec l'éclat d'une détente bien graissée – ses yeux parfois effraient).

– Et si je m'étais trompé, poursuit Cynewulf sans tenir compte de l'interruption. Tu avais raison, tout à l'heure. Moi aussi, je connais le doute. Il est, paraît-il, le début de la connaissance. Du moins les rationalistes le prétendent-ils, eux qui sont habitués aux certitudes dogmatiques. Je vais te dire. On ne sait jamais, mais on apprend quelquefois. Même si cela fait mal, c'est toujours une joie d'ajouter une pierre au cairn de sa mémoire. J'ai au moins appris à reconnaître mes erreurs. La brochure que je lisais quand tu es entré m'a été envoyée par Piersval ou l'un de ses partisans. N'aie pas l'air offusqué. Tu serais surpris du nombre de tracts que me font parvenir les hérétiques, l'Ordre Noir, les schismatiques, les bigots et les représentants de commerce. Ceci en dépit du caractère « secret » de ma retraite.

Pour en revenir à Piersval, lui aussi se bat la coulpe. Il récuse la violence. Une évolution normale, puisque la violence est dans notre camp, désormais.

– Il renonce au terrorisme ? Voilà une heureuse nouvelle.

– Ne te réjouis pas trop vite. Lui renonce. Mais je doute qu'il parvienne, sans aide, à mener à bien son programme d'éducation des foules. Tu parais déçu ?

– Un peu. J'aurais aimé que les événements s'infléchissent vers plus de quiétude, de tolérance.

– Il y a un moyen, Jean, souffle Cynewulf. J'y ai longuement songé. Le revirement de Piersval me donne l'occasion que je cherchais sans plus l'espérer. Mais je suis vieux. Je suis usé. J'ai besoin de ta jeunesse. De ton dévouement.

– Tout ce que vous voudrez, Monseigneur.

Cynewulf hausse le sourcil. Tant de fougue chez un être en apparence timoré l'émeut. Elle ne l'étonne plus.

– Attention, Jean. Tout, c'est beaucoup.

– Tout ce que vous voudrez, répète le novice, en appuyant sur le dernier mot.

– Et si je te demandais d'aller chercher Piersval, et de me l'amener ?

– N'y va pas, c'est un piège !

– Je ne crois pas. Il serait trop grossier.

– Ils ont peut-être prévu que tu raisonnerais ainsi. Ils ne risquent rien en jetant un hameçon.

– Sinon de perdre leur appât. Le moinillon est désarmé ?

– Il ne portait pas d'armes.

– Et il a pu venir jusqu'ici ? Voilà qui me donne envie de le rencontrer.

La porte s'ouvre. Jean a du mal à réprimer le tremblement de sa main. Trouver la retraite de Piersval n'a pas été facile. Sur le conseil de Cynewulf, il a joué cartes sur table, portant comme un étendard la robe à laquelle sa qualité de novice ne donne pas encore droit. A force de patience, de hardiesse ingénue,

s'exposant en apparence aux coups des activistes autant qu'à ceux du Saint-Office, il a atteint son but. Le voici dans l'antre de l'ennemi. De l'Antéchrist. De celui dont la voix, la première, s'est élevée contre la vérité qu'apportait le Bienheureux. Une jeune fille l'y a conduit, les yeux bandés. Pourtant il saurait à coup sûr y revenir. Sous le front lisse du novice se cachent les circonvolutions d'un cerveau extraordinairement rapide, servi par des sens hypertrophiés. Un cerveau qui possède un sens inné du temps, de l'espace, de l'accélération. Sous des dehors innocents, une expression de perpétuelle timidité sur le visage, il est une arme redoutable. Il pourrait trahir Piersval. Car il sait où il se cache. Il pourrait le trahir, s'il le voulait. Il ne le voudra pas. Là est sa faiblesse. De volonté, il n'en a guère. Ses analyses délicates, pratiquement instantanées, engendrent des dilemmes qu'il est incapable de résoudre seul. Il a besoin d'une voix pour le guider. Ce fut d'abord celle de sa mère : elle le mena au monastère. Aujourd'hui, il est l'instrument de Cynewulf.

L'homme le soupèse, en chef habitué à juger les nouvelles recrues. La fille se tient près de lui. Elle se méfie. Pis que cela : elle cache mal son hostilité. Et Jean en souffre. Comme elle a confiance en Piersval, elle tente de couvrir sa désapprobation par un masque d'indifférence. Elle ne sait pas feindre ; elle en fait trop.

Jeune, elle est très jeune. Et belle. Quelles relations entretient-elle avec ce rebelle qui a largement dépassé la soixantaine. Est-elle son lieutenant, sa fille, sa maîtresse ? Cette dernière hypothèse déplaît à Jean, et l'irritation qu'il ressent le trouble. Elle constitue une faille dans le rempart de sa méfiance. Pas de confusion. Elle est jeune, très jeune, elle est belle, très belle, mais ce n'est pas le fait qu'elle soit une femme qui émeut le novice. Il a depuis longtemps compris que cela arriverait. Pas question de le prendre par surprise. Il y a autre chose. Plus grave. Il connaît cette impression pour l'avoir éprouvée jadis devant sa mère. Et naguère, quand le regard du Bienheureux se posait sur lui.

Puisque, sans doute, Piersval a observé son malaise, il feint l'émoi qu'inspire la femelle. Le rebelle ne doit pas deviner que la

volonté de la jeune fille dont il ignore encore le nom l'écrase du poids de son inflexibilité.

Il ne faut pas, non plus, qu'*elle* le devine.

L'examen muet, enfin, s'achève.

– Tu voulais m'amener à Cynewulf, m'a-t-on dit ? murmure Piersval.

– Il faut faire vite. Le Bienheureux voit la lumière de ses derniers matins. Il agonise sans doute à l'heure qu'il est : j'ai mis beaucoup de temps à vous trouver.

– Cynewulf mourant ? Heureuse nouvelle !

Piersval pense à l'assassinat que projettent ses compagnons devenus distants. Un meurtre aurait des conséquences catastrophiques. La mort naturelle du vieil homme : une solution élégante. Jean, qui ne peut deviner, se méprend sur cette réflexion :

– Non, vous ne pensez pas ce que vous dites. Vous cherchez simplement à me mettre en colère.

– Tu as l'air bien sûr de toi !

– Venez, je vous en prie. Il vous attend.

– Pourquoi veut-il me voir ?

– Je n'en sais rien.

– Si je décide de partir, mes compagnons te garderont en otage.

– Vous n'avez rien à craindre. Je vous le promets. Si vous voulez me garder prisonnier, je ne peux pas vous en empêcher. Pourtant, je vous serais plus utile en vous accompagnant.

Piersval et la jeune fille se regardent. N'y va pas, c'est un piège, supplient les yeux de la jeune femme. Je compte sur toi, il faut que je sache, répond le regard de l'homme. Les prunelles miroir de Jean enregistrent le discours muet. Elles perçoivent l'indécision. Alors il commet sa première imprudence. Un risque calculé. Si la femme dont il ignore encore le nom doit devenir sa volonté, elle doit apprendre à qui elle a affaire.

– Vous pouvez avoir confiance, dit-il à Piersval. Votre choix est bon.

– Jean le novice, annonce-t-il au frère portier.

Ce surnom lui restera, plus tard ; quand il jouera un rôle sur l'échiquier quadridimensionnel qu'on nomme univers. Pour l'instant, il se borne à conduire Piersval, déguisé en moine, devant le Bienheureux.

C'est déjà important. Il ne sait pas à quel point.

Mais il l'espère.

Le frère portier salue avec déférence le moine blanc à la robe frappée de la croix de Saint-Pierre : l'ordre des légats du pape martien mérite le respect. Ses membres sont tenus au silence, ce qui met Piersval à l'abri d'une maladresse verbale. Qu'il soit considéré comme étranger excusera par ailleurs ses manquements à l'étiquette. Seule sa démarche, trop souple pour un martien exilé sur une Terre à la pesanteur importune, dénonce la supercherie. Mais, pas plus que les autres membres de la congrégation, le frère portier ne saurait remarquer cette nuance.

– Comment se porte le Bienheureux ? demande Jean au moine.

– Il est au plus mal, répond le portier en glissant un regard curieux vers le visage qu'ombre le capuchon blanc bordé de pourpre du légat pontifical. Je ne sais pas s'il convient de le réveiller.

– Le Bienheureux attendait cette visite. Il m'a demandé de le prévenir aussitôt.

Sans rien ajouter, le frère presse un bouton. Quelque part dans le monastère, une lumière clignote, un timbre résonne. Enfin, murmure un vieillard qui ne dormait pas.

– Soyez le bienvenu dans ma modeste demeure !

Cynewulf est bien plus vieux que Piersval l'imaginait. D'aucuns lui accordent deux cents ans. Exagération ou résultat d'un savant calcul sur la concordance des temps ? En tout cas, en durée subjective, Cynewulf a largement atteint les cent quinze ans qu'accorde la médecine aux personnes nées avant l'avènement de l'Eglise Universelle. Son visage disparaît dans

une barbe ébouriffée. Sur ses yeux cernés de rides tombent les plis de paupières détendues. Mais il se tient droit et ses doigts ne tremblent pas.

– Je constate avec plaisir que vos moines s'inquiètent à tort, dit Piersval avec onction.

– Malheureusement pas. J'ai tenu à être dispos pour vous recevoir. La médecine permet ce genre de miracle passager. J'ai beaucoup de choses à vous dire. A vous montrer. Nous n'avons que la nuit devant nous. Suivez-moi.

Une enfilade de couloirs. Jean ne les accompagne pas. Piersval en est un peu déçu. Il avait fini par s'habituer à la présence efficace du novice. Le jeune homme savait aplanir les difficultés, prévoir les périls, déjouer les pièges. Lui qui, pourtant, paraissait vulnérable.

Le Bienheureux pousse une porte massive de vrai bois, ouvrant sur une petite chapelle dont l'autel brille dans l'ombre. Ils ont descendu de nombreuses marches pour atteindre cette salle voûtée. Piersval a calculé qu'ils se trouvent à une vingtaine de mètres sous le sol. L'Eglise Universelle a restauré le rite des enterrements. Cette chapelle ressemble à une sépulture. Œil rouge, le Saint Sacrement troue l'obscurité.

– Savez-vous ce qu'est cela ? demande Cynewulf en attirant l'attention de son hôte sur les deux panneaux qui éclairent l'autel.

Piersval contemple l'objet. Tout le monde le connaît. Bien peu peuvent se targuer d'avoir vu autre chose que son image, mille fois reproduite.

– Je le croyais plus grand, dit-il quand il retrouve enfin l'usage de la parole.

– Je sais. Ses dimensions déçoivent. Et pourtant...

Chaque volet mesure à peine trente centimètres sur vingt. Il est rehaussé d'un cadre d'argent ciselé de facture terrienne. Des lignes brisées colorées s'entrecroisent en un muet combat, figées dans la masse des panneaux. Un dessin étrangement beau mis en relief par les rampes lumineuses habilement dissimulées dans

l'autel améthyste. Harmonie de formes et de couleurs : une écriture.

– Votre père faisait partie de l'équipe de traduction.

– Exact. Il était philologue et informaticien. Cela lui accordait certaines facilités. Du moins jusqu'à ce qu'il comprenne le code. Ensuite...

Il y a une certaine amertume dans la voix du rebelle. Une fois traduit le premier panneau, on avait renvoyé l'équipe de traduction et tenu secrets les résultats de ses travaux. Cynewulf avait soutenu ce parti. Peut-être ces faits ne sont-ils pas étrangers à l'hostilité que lui manifesta, plus tard, Piersval.

– C'est sur ce panneau qu'il a travaillé, poursuit le Bienheureux. Le texte présente peu d'intérêt, sinon esthétique. Je suppose qu'il s'agit d'une sorte de poème, à cause des séquences répétées. Mais bien sûr, nous n'avons aucune idée de la prononciation des phonèmes de ce texte. Nous ignorons même si ses auteurs parlaient.

– Je croyais qu'il évoquait la civilisation de Kohr ; c'est beaucoup, pour un texte sans intérêt.

Comme tout le monde, il connaît par cœur la traduction du triptyque. Le premier volet parle de la situation du continent septentrional de la planète (jadis un océan occupait ce qui n'est plus aujourd'hui qu'un désert de sel et de poussière). Un empire militaire dominait le continent. Dans chaque province asservie régnait un gouverneur et l'armée maintenait l'ordre. Néanmoins, les autorités et coutumes locales, dans la mesure de leur compatibilité avec l'ordre imposé, se maintenaient.

– Croyez-vous que cela nous apporte beaucoup ? La guerre et l'invasion sont les constantes des espèces organisées qui tirent leurs moyens d'existence du sol. Nous le savions avant de nous poser sur Kohr. En fait ce texte – et cette particularité confirme la thèse selon laquelle il s'agit d'un poème – est particulièrement pauvre en informations. Par exemple il ne contient pas une seule indication sur l'aspect physique de ses auteurs. Et il est très souvent elliptique comme s'il s'adressait à des lecteurs connaissant les événements qu'il évoque. Cela malgré une

densité bien supérieure à tous les systèmes d'écriture connus avant celui-ci.

– Pourquoi avoir soustrait le deuxième volet aux chercheurs ?

– Je sais ce que vous avez en tête. Non, il ne s'agit pas d'une supercherie. Tous les experts sont tombés d'accord sur l'authenticité du deuxième panneau, tous les philologues sur la fidélité de la traduction. Je suis d'ailleurs personnellement intervenu pour que l'équipe qui avait décrypté le premier volet travaille à la traduction du second. J'ai regretté que votre père ne puisse la diriger encore. La mort est toujours cruelle ; elle est, en outre, quelquefois injuste.

– Pourquoi ces deux années de silence ?

– C'est pour vous le dire que je vous ai fait venir.

En ce temps-là, le Bienheureux Cynewulf était jeune. Néanmoins il avait déjà beaucoup voyagé. C'est pourquoi on lui confia la direction de la mission d'exploration de la troisième planète du système B-Hydri. Samyel Kohr l'accompagnait. Leur mission consistait à effectuer des mesures avant que se pose le navire venu de la Terre. Ce devait être un voyage banal, sans surprises. Sondes et robots avaient précédé navette et humains ; leur rôle consistait simplement à remarquer tous les détails auxquels on ne pense pas en préparant la programmation des robots et qui, en s'accumulant, donnent une physionomie particulière à chaque planète. Car l'œuvre de l'Eternel est si grande, si parfaite que de même qu'aucun de ses enfants n'a le même visage, de même chaque monde est unique en son genre.

Qui était Cynewulf à l'époque ?

Tous les témoignages s'accordent à reconnaître qu'il n'était pas un homme très pieux. Mais le Seigneur ne lui en tenait pas rigueur. Cynewulf vivait en une époque troublée ; les hommes avaient oublié la foi. Ce qui importait au regard de Dieu, c'était l'amour que Cynewulf portait à ses semblables, et, par-delà eux, à toutes les créatures du Seigneur. Jusqu'à présent, nous n'avons pas rencontré dans l'univers de civilisation qui ne soit éteinte.

Mais ne doutons pas de joindre un jour nos frères extraterrestres. Déjà, par trois fois, nous avons trouvé des vestiges.

Des vestiges. Voilà ce que Samyel Kohr et Cynewulf découvrirent ce jour-là. La petite vedette que pilotait Kohr se posa sur le toit d'une ville très ancienne, datant de l'époque où la planète connaissait un climat plus clément. Tout entière dissimulée sous un tumulus, la ville échappait à la vue. Le toit s'effondra, entraînant la vedette déséquilibrée dans les profondeurs. Samyel Kohr trouva la mort dans cet accident, et, depuis, la troisième planète de B-Hydri porte son nom. Cependant la main de Dieu était posée sur Cynewulf. Ayant par miracle échappé à la mort, le Bienheureux ne resta pas inactif, car l'oisiveté déplaît au Seigneur. Après avoir adressé un dernier salut à son malheureux compagnon, en attendant l'équipe de secours, il explora la ville aux abords de la vedette. Elle n'était plus que ruines et poussière. Depuis des siècles, elle ignorait toute vie, et la lampe de Cynewulf n'éclairait que mort et décrépitude. Pourtant, dans une niche, miraculeusement sauvegardé des gravats qui enfouissaient tout, reposait le triptyque.

Il ne restait malheureusement que deux volets. Des équipes fouillent encore les ruines de la cité à la recherche du troisième panneau. Avec l'aide de Dieu, elles le trouveront un jour. Mais ce que dit le volet central suffit à notre édification.

Il raconte l'histoire d'un habitant de Kohr, qui se disait Fils de l'Unique Eternité, venu pour prêcher l'amour de l'Immuable et de ses semblables. Il raconte comment les prêtres l'ont conduit devant le gouverneur de province, l'ont accusé d'impiété, de blasphème, et ont réclamé son supplice. Le gouverneur a fait fouetter le Fils de l'Unique, puis il l'a montré aux prêtres. Mais ceux-ci voulaient davantage. Ils réclamaient sa mort. Alors le gouverneur a demandé à la foule assemblée qui, selon la coutume, devrait être libéré : un brigand à la triste renommée, ou celui qui venait de recevoir le fouet. La foule, haranguée par les prêtres, a choisi la mort de l'innocent, la libération du coupable.

Alors le gouverneur est rentré dans son palais, et les prêtres ont conduit le condamné au supplice.

Cette histoire, bien sûr, les Terriens la connaissaient. Or, ces événements se déroulaient en des temps où les grands sauriens peuplaient encore la Terre. Et à des milliards de kilomètres du système solaire.

Peut-on croire à une coïncidence ? Evidemment non. Dieu a envoyé son Fils sur chaque planète habitée. C'est la preuve, s'il en était besoin (mais les hommes égarés l'ont cru longtemps), de la véracité du dogme chrétien.

Entre tous les humains, le Bienheureux Cynewulf a été choisi pour porter la bonne nouvelle à ses frères.

(*La vie du Bienheureux Cynewulf,*
Coll. Les Saints Illustres racontés
aux enfants, éd. de la Bande.)

– Venez, dit Cynewulf. Là n'est pas ce que je veux vous montrer.

Il passe derrière l'autel.

– Donnez-moi la main et ne craignez rien.

Il entraîne Piersval dans l'obscurité. Et soudain : lumière.

– Nous avons traversé le mur de l'abside. Une illusion de mur, bien sûr.

– Un champ de force ?

– Rien d'aussi compliqué. Ni d'aussi cher. Un hologramme dissimulant un diaphragme magnétique. Vous devinez, je suppose, où nous nous trouvons. (Piersval acquiesce ; pourtant Cynewulf poursuit.) Il ne s'agit pas de n'importe quelle navette, mais de celle qui m'a déposé sur Kohr. Enterrée dans un silo, au plus profond du monastère. Les moines comptent là-dessus pour faire de ce couvent le but d'un pèlerinage lucratif. Il convient que le Bienheureux ait un sépulcre digne de lui. Ceci est ma châsse, mon reliquaire.

Tout en parlant, il s'engage sur l'échelle qui mène à la soute. Ses doigts ont l'aspect craquelé et tors du bois de lierre. Mais ses pieds n'ont pas oublié la distance qui sépare les échelons. Cynewulf se trouve ici dans son véritable milieu. Piersval a l'intime conviction que le vieillard n'est pas heureux. Il était fait pour le flamboyant silence des étoiles, non pour l'austère mutisme d'un couvent. A mesure qu'il pénètre dans les profondeurs du vaisseau, l'obscurité se dissipe, effilochée par la lumière qui sourd des parois. Auréole pour un Bienheureux. Fluorescence. Pourquoi un homme tel que lui a-t-il renoncé à l'espace ?

– Si vous avez lu les catéchismes, dit le Bienheureux debout sur le sol lumineux de la soute, vous avez appris qu'avant ma « révélation », je n'étais pas un homme pieux. Joyeux euphémisme : pour tout dire je n'étais même pas recommandable. S'il fallait me chercher des excuses, je dirais que, sinon, je n'aurais pas été un bourlingueur de l'espace. Les savants y avaient un jour remplacé les soldats. A son tour, ils cédaient le pas aux aventuriers. J'appartenais à la troisième génération. J'aimais l'espace. Au-delà de toute expression. Je suppose que certains mystiques connaissent cette extase, qu'ils nomment amour de Dieu. Et j'avais un ennemi : le temps. L'espace rejette les gens âgés. Bientôt, il me faudrait jeter l'ancre sur une quelconque planète ou posséder mon propre vaisseau. Pas question, vous le pensez bien, d'abandonner. Mais un vaisseau coûte cher. Très cher. Presque le prix que donne un amateur pour une découverte archéologique extraterrestre. Voyez-vous, l'histoire des catéchismes pèche par un point : il est impensable qu'une ville souterraine échappe aux sondages menés depuis l'espace. Sa découverte, par Kohr et moi, n'en était pas une. Nous devions prendre pied près de la cité. Or, j'avais besoin d'argent. Kohr, le pilote, également. L'espace ne se conquiert pas avec des enfants de chœur. Nous avons simulé un incident de vol pour nous poser un peu à l'ouest du point prévu.

– L'accident...

– Non. L'accident fut, lui, bien réel. En un sens, j'en porte la

responsabilité. Moi, le spécialiste des architectures étrangères. J'ai surestimé la solidité du toit de la cité. Au moment où les étoiles se sont éteintes, occultées par la poussière et les ruines, j'ai vraiment cru ma dernière heure arrivée. Puis le silence s'installa. Je l'avais oublié. Depuis une éternité le tonnerre emplissait l'habitacle, tandis que pierres et gravats s'acharnaient sur la navette. Avec le silence, la lumière revint. Kohr était mort. Il avait eu le temps de retirer son harnais avant la catastrophe. Et maintenant il était mort. Définitivement. La mort est une des rares choses qu'on ne fait jamais à moitié. Je n'ai pas traîné. J'avais peu de temps avant l'arrivée de l'équipe de secours.

» Je suis tombé sur le triptyque par hasard. Une chance inouïe : non seulement je trouvais un objet d'art, mais encore ses dimensions en faisaient une cargaison idéale. Les charnières du triptyque tombaient en poussière. J'arrachai un volet et le portai dans la navette où je le dissimulai soigneusement dans une des niches de la soute – vous l'ignorez peut-être, les parois de ce type de navette sont alvéolées : le vide est un bon isolant.

– Pourquoi un seul volet ?

– Je n'ai pas eu le temps d'emmener les autres. Ces panneaux sont lourds, et la pesanteur de Kohr avoisine trois *g*. Les secours vinrent trop vite pour que j'eusse le loisir de faire trois voyages. Voilà pourquoi le « triptyque » de Kohr n'a que deux volets.

– Vos compagnons n'ont pas senti la fumée ?

– Un coup comme celui-ci se prépare de longue date. Samyel et moi avions une solide réputation d'honnêteté, au sens que donnent à ce mot les explorateurs de l'espace. Sinon, on ne nous aurait pas confié cette mission.

– Pourquoi me dire tout cela ?

– Je vous l'ai expliqué, ce vaisseau est la navette dans laquelle Samyel trouva la mort. Le troisième volet s'y trouve toujours.

» Je vous le donne, poursuit Cynewulf tandis que Piersval au bord du vertige, se demande si le Bienheureux délire. Je vous le cède. Ou plutôt, je vous le vends.

Piège, il y a un piège, mais lequel ?

– Suis-je assez riche ?

Gagner du temps. Retrouver l'équilibre, déceler le traquenard.

– Que croyez-vous ? Je n'ai plus l'âge des étoiles. D'ailleurs je possède un vaisseau : celui-ci fonctionne encore et si je n'usais pas mes dernières forces avec vous je m'offrirais une fin digne de moi. Une apothéose. Porté par ce moderne char de feu, je gagnerais le ciel.

Peut-être pas un piège. Cynewulf cherche à acheter son silence.

– Vous n'êtes pas de ceux qui se taisent, reprend le Bienheureux. Vous êtes trop pur pour cela. Ou trop impur. Je ne veux pas savoir si vous avez soif d'absolu ou si vous fuyez vos fantômes. L'essentiel est : vous. Votre action. Le tournant que vous lui imprimez, si j'en crois la brochure que vous avez si généreusement distribuée...

Pas le silence. Alors quoi ?

– Vous ne devinez pas ?

Cet homme a quelque chose de diabolique. Il va demander :

– Votre âme. Votre âme contre six décimètres carrés de matière colorée.

Folie. Mégalomanie ou quelque chose comme cela (on connaît mal les noms de ces maladies du cerveau, peut-être parce que les mots sont proches des choses dans le domaine magique de l'esprit ; le psychiatre aujourd'hui cède le pas à l'exorciste).

– Je sais de quoi je parle. J'ai vendu la mienne il y a de cela... Longtemps. Souvenez-vous... Vous étiez bien jeune à l'époque. Essayez quand même de vous souvenir de ces années qui ont précédé l'avènement de l'Eglise Universelle. Vous y êtes ?

Images. Images d'un homme qui pleure. Tout ce que cela peut avoir de terrible, injuste, déconcertant, écœurant, attristant, répugnant, un homme qui pleure pour un petit garçon. L'homme pleure de rage. Parce qu'on lui a retiré ce qui, depuis huit mois, était sa raison de vivre. Le petit garçon ne comprend pas qu'on pleure pour cette entité floue nommée travail. Pourtant le fait demeure. Sans honte ni retenue, l'homme pleure.

– Votre père était un personnage remarquable. Sans lui le triptyque aurait pu, longtemps, conserver son secret. Moi,

j'attendais la traduction. On avait déjà beaucoup parlé de ma découverte, surtout quand il apparut que l'harmonieux linéament de son ornementation était en fait une écriture. On en parlerait davantage une fois le texte déchiffré. En bon commerçant, j'attendais cette publicité. Quand on eut la clé du code, tandis que l'équipe officielle s'attaquait au premier panneau, je travaillai sur le troisième. Le mien.

– La crucifixion !

– Tout juste. Mais une mise en croix un peu spéciale. En fait, j'eus beaucoup de mal à faire le rapprochement. Le volet central présente bien plus d'analogies avec l'évangile que le troisième.

– Vous voulez dire que... Enfin, la preuve serait...

– Attendez. Pourquoi croyez-vous qu'on a tenu secrète la traduction du second panneau, pour lui assurer, ensuite une telle publicité ? Le triptyque constitua une arme pour le gouvernement qui ne trouva que ce moyen pour éviter la guerre. Je vous ai demandé de vous replacer dans le contexte de l'époque. Rappelez-vous, Bon Dieu !

Sécessions. Emeutes. Dissensions, tensions, crises. Guerres locales. Intimidations : la matière incandescente vomit des enfants aux yeux coagulés. Combats. Engagements. Croisades. Répressions. Accrochages. Equilibre (de la terreur). Déséquilibre. Ruptures. Que peut-on faire avec une main arrachée par l'explosion d'une grenade ? Tout cela n'est rien. La violence ordinaire a-t-elle jamais empêché quelqu'un de dormir, bouffer, baiser ? Donc, c'était plus grave. A l'époque, la terreur s'insinuait partout. Dans les draps, l'assiette et le sexe des femmes aux bras fermés. On appelait cela le climat de l'époque. Glaciation. L'univers grelottait. L'univers humain, c'est-à-dire. Mais qui se soucie de l'autre ?

– Vous y êtes maintenant ? L'Union des Républiques Industrielles Réconciliées tremblait à l'idée de voir l'Afril se coaliser avec les Planètes Dissidentes. Plutôt que renoncer à l'hégémonie de sa culture, elle préferait la guerre. Mais cette fois plus question de fixer l'abcès sur une lointaine planète. La Terre elle-même servirait de champ de bataille. Les Martiens,

les Vénusiens, les Ganymédiens se foutaient pas mal de la Planète Mère. Il fallait trouver une solution. Vite. Il y avait bien entendu un observateur du gouvernement unioniste dans l'équipe de traduction. Tandis que les uns se penchaient sur la longue tradution du premier panneau, d'autres attendaient autour de l'imprimante celle du second – lequel pouvait être désormais déchiffré mot par mot, et non plus globalement, par l'ordinateur. Dès les premières lignes l'observateur comprit quel parti tirer d'une telle découverte. Seuls Dieu ou le Diable pouvaient encore sauver la Terre de l'holocauste. Il faut croire qu'on ne faisait plus confiance au diable dans les milieux officiels : le résultat d'une trop longue fréquentation. L'Afrique et l'Amérique du Sud étant des terres de tradition religieuse, on pensait rallier l'Afril par le christianisme.

– L'Avènement de l'Eglise Universelle !

– Je ne sais pas s'ils avaient vu aussi loin. Je soupçonne la flambée de foi qui s'est emparée de l'humanité d'avoir dépassé les initiateurs du mouvement. Ils n'avaient sans doute pas prévu le coup d'état du pape. Surtout venant d'un pape métis. Je crois qu'ils auraient encore préféré la guerre.

– Et vous, dans tout cela ?

– Moi ? J'ai marché à fond. Vous ne pouvez pas savoir ce qu'on éprouve quand on revient de là-haut, et que l'on réalise ce que sont devenus les hommes.

Cynewulf se tait. Un pli amer marque la commissure de ses lèvres.

– Et pourtant, reprend-il, pourtant j'appartiens à cette espèce. C'est un étrange paradoxe que la peine prise pour sauver un homme perdu dans l'espace. La peine, le temps, les fortunes englouties pour un seul homme, uniquement parce qu'il est un homme. Un bien étrange paradoxe quand on songe avec quelle froide indifférence on accepte la mort de milliers d'autres humains, simplement parce que « c'est la guerre ». Comme s'il s'agissait d'une explication. Moi, malgré tous mes défauts, je restais un homme de l'espace. Je conservais intact l'instinct du sauvetage. Quand on a demandé mon concours pour la plus

vaste escroquerie de tous les temps, j'ai accepté d'enthousiasme.

– Une escroquerie ? On ne peut tout de même pas parler de coïncidence si...

– Si quoi ? coupe Cynewulf d'un ton abrupt (ses mains tremblent et son front prend un teint cireux : l'effet des drogues commence à s'estomper). Pourquoi admettre aussi facilement l'impossibilité des coïncidences ? Le principe de Borel doit relever de la superstition, au même titre que tout cela (de la main, il balaie le vide, et Piersval se demande s'il veut parler de ce que représente la navette, « son reliquaire », ou du monastère tout entier). Peu importe, d'ailleurs. Je suppose que les gens ont besoin de se raccrocher à quelque chose, pour ne pas rester suspendus au vide de leur cœur.

(De telles paroles, dans une autre bouche, déclencheraient aussitôt une enquête du Saint-Office.)

– Oui, poursuit le Bienheureux d'une voix soudain altérée – vieillie, j'ai marché à fond. Et tout le monde m'a suivi. Mais l'effet de la balançoire a été trop fort. Nous versons dans l'excès inverse.

– Les hommes ont si longtemps cherché la preuve de Dieu.

– Dieu, s'il existe, n'a pas à être prouvé. La foi est une question de foi. C'est tout. Les preuves, ça se fabrique.

Cette fois, on y est. Piersval chancelle sous le choc. Puis naît la peur : pourquoi Cynewulf lui dévoile-t-il cela, à lui ?

– Pourtant les experts...

– Les experts ont conclu à l'authenticité des panneaux. Pour une fois, ils n'ont pas fait erreur. Mais réfléchissez. Pourquoi aurais-je gardé le troisième volet ici, enterré dans cet écrin d'acier ? Ah ! Quand même ! Vous commencez à saisir ! Je vous fournirai la traduction en même temps que le panneau. Je vous préviens, il faudra jouer serré. Les experts sauront prouver qu'il s'agit bien du troisième volet du triptyque de Kohr. Mais l'Eglise fera tout pour étouffer la vérité. Elle n'est pas encore assez stable pour se passer de l'autorité qui lui confère la « preuve ». Et déjà assez puissante pour imposer le silence en cas de besoin.

Piersval se sent pâlir. Gorge sèche. Images : pourquoi pleures-tu mon père aux cheveux de brouillard / mais Dieu existe n'est-ce pas et / j'allais adolescent me prosterner devant les icônes la haine au cœur / d'où vient toute certitude demandait le professeur / n'écoute pas ce que disent les érudits mon fils écoute plutôt / qui est ce prêtre qu'il me faut appeler mon père/mon père à moi le vrai est mort / c'est la coutume la coutume la / révolte désormais je ferai trembler les iconoclastes et : ta vraie parole mon Dieu quand les idoles tomberont en poussière / TOUT CELA N'EST QU'UNE GIGANTESQUE ESCROQUERIE.

Cela serait comique s'il n'y avait cette envie de pleurer qui l'étreint. Et tous ces morts dans les caves de l'Inquisition...

– Qu'y a-t-il sur ce volet ?

– La suite de l'histoire. Une fois le gouverneur retiré dans son palais, les prêtres entraînèrent le condamné en un lieu au nom intraduisible pour le mettre à mort. Mais il avait des disciples. Et les disciples soulevèrent le peuple. Les prêtres lynchés, celui qui se disait fils de l'Unique Eternité harangua la foule. Il y eut bien un supplicié, ce jour-là : le gouverneur. Cet épisode relate le premier acte de la révolte qui secoua les marches de l'empire pour se ré[illegible]re ensuite par toutes les provinces. L'empire n'y survécut pas. Car, et c'est là la conclusion du poème, aucun empire ne peut se maintenir indéfiniment. Je pense que ce texte est un document tardif, car le poète ajoute que lorsqu'une civilisation s'est répandue sur toute une planète et au-delà, quand elle a absorbé toutes les autres cultures, son déclin amène la disparition de l'espèce. Le document fut trouvé sur une planète morte. Ces gens savaient de quoi ils parlaient.

– Puisque la chute est inévitable, pourquoi cette mascarade ?

– L'auteur oublié ajoute que savoir cela ne dispense pas de prolonger l'existence de ce que l'on est le plus longtemps possible.

A présent, le silence s'installe. Cynewulf se fatigue. Il laisse à Piersval le temps d'assimiler cette révélation. Chacun son tour.

– Je n'arrive pas à le croire, finit par balbutier le rebelle.

– Je vous avais prévenu : le prix est élevé. Je ne plaisantais pas en parlant de votre âme.

– Pourquoi avoir tant attendu ?

Cynewulf ne répond pas. Mais dans le cerveau de Piersval, les rouages se dégrippent. Qui aurait écouté le Bienheureux ? Ce n'était pas ce message qu'on attendait de lui. D'ailleurs l'aurait-on laissé parler ? Quant au volet, il aurait rapidement disparu. Il fallait toute l'infrastructure d'un réseau pour faire passer la nouvelle avec quelque chance de succès. Cynewulf avait raison de souligner la nécessité d'un jeu serré. Seul, il n'aurait rien pu.

– Les hommes vont détester ma mémoire, soupire le Bienheureux. Et vous deviendrez le libérateur. Je vous plains. On finit toujours par crucifier les sauveurs. La coutume...

– Dépêchez-vous, il vaudrait mieux que vous soyez loin uand le Bienheureux rendra son âme à Dieu.

Piersval monte sur l'âne. Jean saisit la bride.

– Sais-tu ce que Cynewulf m'a dit ? demande le rebelle.

– Non. Je sais seulement qu'il vous a aidé. S'il ne l'avait pu, il ne m'aurait pas envoyé jusqu'à vous.

– Il m'a aidé, confirme Piersval en serrant plus fort l'objet dissimulé sous la robe de moine. Il y a une chose... Il m'a demandé aussi de veiller sur toi.

– Je m'en doutais un peu. Je vous aiderai, dans la mesure de mes faibles moyens.

– Le Bienheureux pensait que ces moyens ne sont pas si faibles.

Jean ne répond pas. Il rougit. Cela ne se voit pas. Il fait nuit.

Ils marchent longuement dans la montagne. Le novice connaît tous les sentiers, tous les chemins. Le Bienheureux les lui a fait parcourir maintes fois, comme s'il avait prévu cette course nocturne. Au-dessus d'eux, les étoiles brillent d'un éclat tranquille. Elles étaient autrefois le symbole de l'éternité. Pourtant les étoiles meurent aussi.

Une seule fois la voix de Piersval trouble le silence.

– Comment Cynewulf a-t-il eu connaissance de ma nouvelle politique ? Qui lui a fait parvenir la brochure ?

La réponse tombe, évidente comme l'arête des rochers que le gel éclate :

– C'est moi, dit Jean.

Puis il se tait. Il a froid soudain et sa tête se vide. Il ressent une brusque libération, un brutal vertige. Il s'accroche à la bride pour ne pas tomber. Puis il presse le pas, car il lui faut au plus vite rejoindre la fille aux cheveux noirs dont il ignore le nom.

Car le Bienheureux vient de mourir dans le monastère dont il avait dessiné les plans et qui ne sera jamais un lieu de pèlerinage.

ACHEVE D'IMPRIMER
EN JUILLET 1976
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RICCOBONO
DRAGUIGNAN (VAR)

Dépôt Légal 1976 – 3e Trim.
N° Commission paritaire : 52896

Directeur de la publication : M. CASTAING

Rédaction et administration
39, rue d'Amsterdam – 75008 Paris